



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

395.12.05

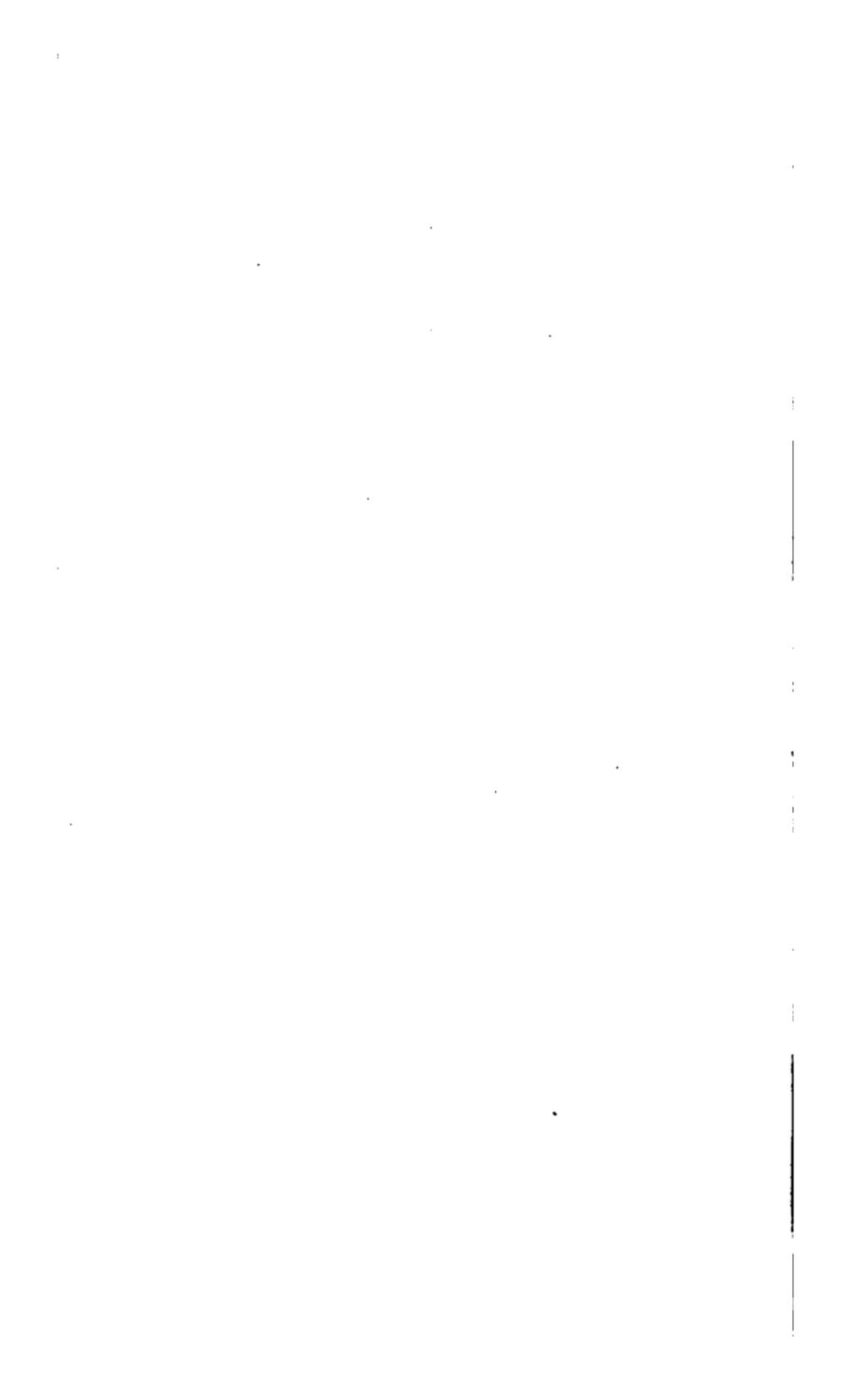
13



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY







L'Heptaméron
DES NOUVELLES

DE

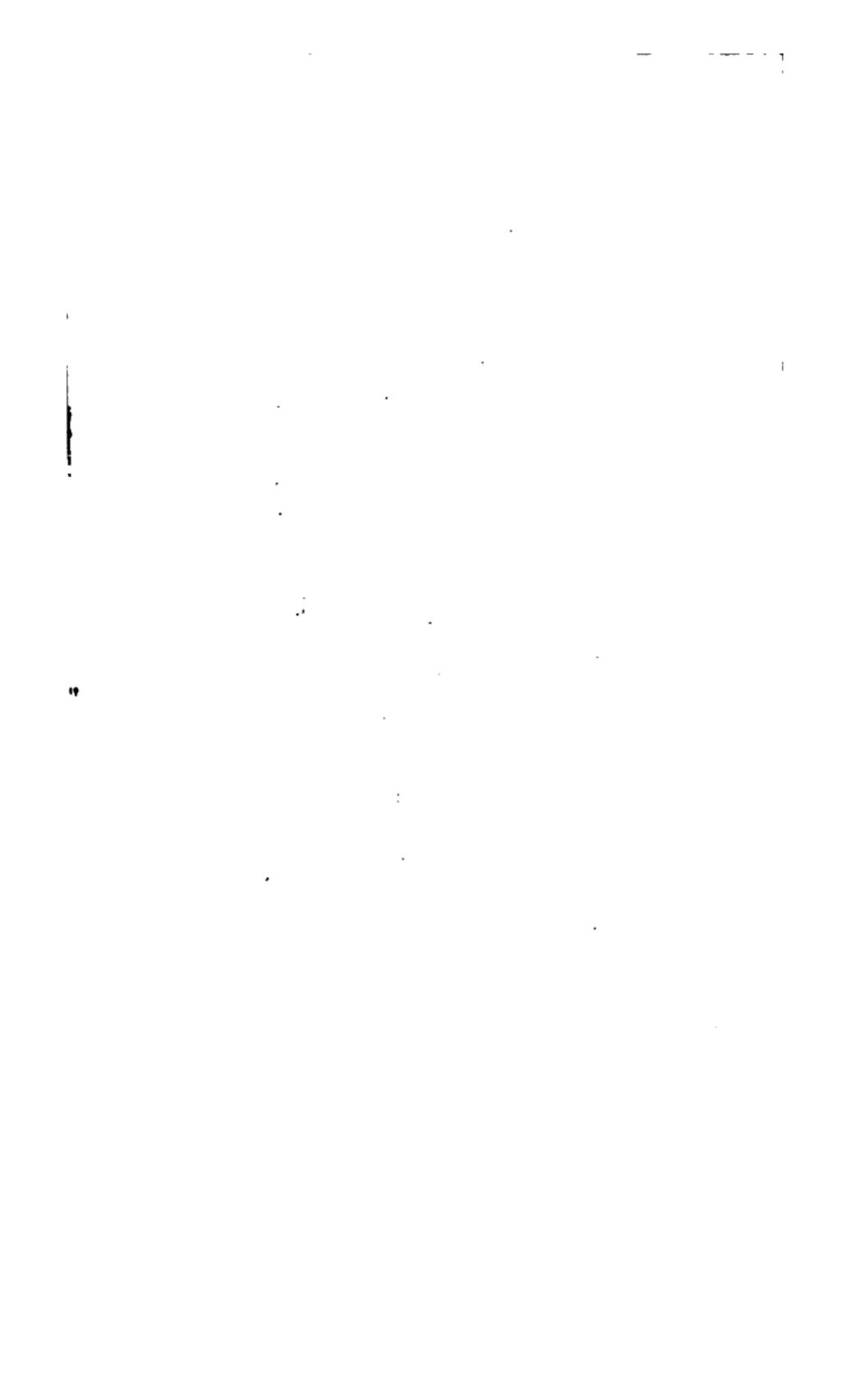
LA ROYNE DE NAVARRE.

Il a été tiré de cet ouvrage :

70 exemplaires sur papier Whatman.

60 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.





L'Heptaméron DES NOUVELLES

DE MARGUERITE D'ANGOULESME
ROYNE DE NAVARRE

Texte des Manuscrits
AVEC NOTES, VARIANTES ET GLOSSAIRE
PAR FRÉDÉRIC DILLAYE

NOTICE PAR A. FRANCE

TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX

38526.29



1. 8
1. 16
36



LA REINE DE NAVARRE.

I



PÈRE avare enfant prodigue. Le règne de Louis XI avait été un temps de vie intéressée & mesquine. Mines bourgeoises de gens chiches, âpres, gabeurs, daubeurs, grivois, voilà les portraits d'alors. Ce sont, sous le menu vair & l'hermine ou en cotte de drap, des Patelins & des Archipatelins. Les fils aventureux de ces économes & prudeutes personnes devaient ferner dans de folles chevauchées les deniers paternels. Et à quelques-

uns d'entre eux il était réservé de tout remuer, sciences, arts & religion.

Sous Louis XI, quelques seigneurs, fruits mûrs de la chevalerie, gens timides, se faisaient, dans leur manoir, des loifirs de clercs & vivaient doucement au milieu de leurs livres. *In angello cum libello*. Tel Charles d'Angoulême, père de la princesse Marguerite. Le comte Charles était du sang du bon duc Charles qui, prisonnier des Anglais, rima de douces ballades & des rondeaux grêles & fins comme les miniatures de Jehan Fouquet. Il était fils du prince Jean, qui traduisit en vers français ces distiques barbares & scolastiques qu'il croyait venus de la Rome antique & composés par Caton. Il copia de sa main le livre des *Consolations* de Boèce. Ce prince Jean était beau clerc. Charles, son fils, aspirait comme lui « à la manne céleste de bonne doctrine ¹ ». Il avait dans son château de Cognac une riche librairie. Mais le temps « encore ténébreux » sentait « l'infé-

1. Rabelais, II, VIII.

licité & calamité des Goths, qui auoient mis à destruction toute bonne littérature ¹ ». Le 11 avril 1492, la femme Louise mit au monde, à Angoulême, une fille du nom de Marguerite, qui, en latin, veut dire gemme ou pierrerie. Et Marguerite devait être, en effet, la perle des princeffes. Le bon duc quitta ce monde sublunaire à deux ans de là, & Marguerite fut élevée par sa mère, cette belle, intelligente & terrible Louise de Savoie, qui aimait les poètes & se piquait de gai savoir. Femme âpre, avaricieuse, inhumaine, qui, plus tard, se fouilla de hontes & de crimes que sa fille fut ne jamais voir. Celui qui ne se creva pas les deux yeux par foi ou par amour, celui-là ne crut, n'aima jamais.

Marguerite grandit dans le château paternel. Là, dans quelque retraits fermé de boiseries à sculptures flamboyantes, elle ouvrait le coffre aux livres, en tirait un manuscrit recouvert de brocart & lifait un chapitre de

1. Rabelais, *loc. cit.*

l'Imitation, un conte de la *Table-ronde*, un lambeau d'Aristote¹. De toutes parts venaient à ses jeunes oreilles les enchantements de l'Italie, découverte en l'an 1495 par le petit roi Charles VIII, le paradis terrestre recouvré, fans qu'un Dieu jaloux en gardât encore les fruits de science & de volupté², les miracles de l'art & de la courtoisie révélés aux gens de France.

Tous les esprits de France étaient alors tournés vers cette terre lumineuse; ils italia-
nisaient à l'envi leurs mœurs & leur langage.

1. Les manuscrits d'Aristote, *De la Légende dorée*, de *l'Imitation*, des romans de la *Table-Ronde*, sont dénombrés avec Dante parmi les biens-meubles du château du Cognac.

2. *Un paradis terrestre*, c'est le cri des Français en Italie.

Charles VIII écrivait de Naples au duc de Bourbon, son beau-frère :

« Vous ne pourriez croire les beaux iardins que j'ay en ceste ville, car, sur ma foy, il semble qu'il n'y faille que Adam & Ève pour en faire *vng paradis terrestre*, tant ils sont beaux & plains de toutes bonnes & singulières choses, comme j'espère vous en compter dès que ie vous voye. Et avecques ce j'ay trouué en ce pays des meilleurs peintres, & auxdits vous enuoyérés pour faire aussi beaux planchiers qu'il est possible, & ne font les planchiers de Bauxe, de Lyon & d'autres lieux de France en rien approchans de

Marguerite lifait Pétrarque, qui charma plus tard fon frère François ; elle lifait Dante ; elle respirait cette fleur de courtoisie qui parfume les fonnets de l'amant de Laure & qui brille encore dans les cercles les plus ténébreux & les plus tourmentés de l'enfer du Florentin. La voyez-vous penchée fur le vélin enluminé du livre & s'oubliant à fuivre, dans la cité dolente, les ombres enlacées de Paolo & de Francefca ?

Elle lit :

*. . . Nessun maggior dolore
Che ricordarfi del tempo felice
Nella miseria . . . 1.*

beaulté & richesses ceux d'icy. Pourquoi ie m'en fourniray & les mènéray avecques moi pour en faire à Amboife. »

Briçonnet écrivait de Naples à la reine Anne de Bretagne :

« Madame, ie vouldroye que vous euffiez veu cette ville & les belles chofes qui y font, car c'est vng paradis terrestre. Le roy, de fa grâce m'a voulu tout monftrer à ma venue de Florence & dedans & dehors la ville ; & vous afseure que c'est vne chofe incroyable que la beaulté de ces lieux bien appropriez en toutes fortes de plaifances mondaines. Vous y auez esté fouhaitée par le roy. A ceste heure icy il n'estime Amboyfe, ni lieu qu'il ait par delà. »

1. « Il n'est plus grande douleur que fe recorder du temps heureux dans la misère. »

Et elle garde empreints dans sa mémoire ces vers dont elle éprouvera un jour l'amère vérité.

Mais elle était, au témoignage de tous ceux qui l'approchèrent, doucement enjouée, bienveillante, amie des gais propos & encline au rire, qui ne méfayait pas à sa robuste beauté. Elle était belle, mais belle à grands traits, avec ces nobles lignes de visage & cette longueur de nez qu'avait aussi son frère ¹.

1. Les portraits qu'on a d'elle nous la montrent comme je dis; François I^{er} lui ressemblait beaucoup. Le crayon qui la représente aux environs de la cinquantaine, coiffée de la cape béarnaise, avec un épagueul sur les genoux, est très-ferme & accuse bien les traits; c'est un ouvrage dans la manière des Clouet. On y trouve le caractère de la tête, non le charme. Le charme, ou ce qui pour nous autres est le charme, ne comptait pas pour les peintres de cette école. Mais que Marguerite en eût, ce n'est pas douteux. Bonnivet, Marot, le connétable de Bourbon & tant d'autres, sont meilleurs juges que nous à cet endroit. Il y a dans le jardin du Luxembourg, lieu illustre, une jolie statue de la sœur de François I^{er}. Je n'en parle que parce que tous ceux qui me liront l'ont vue. J'en fais qui ont écrit des vers sur le piédestal. Mais cette figure ne rappelle en rien notre grande & bonne Marguerite. Avec son petit nez au vent, c'est tout au plus Margot, la Margot de Henri IV, & encore une Margot rêvée par Alexandre Dumas.

Elle était dans l'aube de la vie, quand l'aube de la Renaissance se leva avec un incomparable éclat. « La lumière & dignité » étaient rendues aux lettres. Le monde était plein de « gens sçauans, de précepteurs très doctes, de librairies très amples. Les femmes & filles aspiraient à cette louange de bonne doctrine ⁴ ».

Marguerite eut pour précepteur Robert Hurault, archidiacre & abbé de Saint-Martin d'Autun. Le Canosse lui donna des leçons d'hébreu. L'hébreu était tenu alors pour la clef de la philosophie. Les thèses de Pic de la Mirandole sur la Kabbale & le traité de Reuchlin de *Verbo mirifico* montraient en ces Juifs chassés d'Espagne, méprisés, vexés, torturés dans toute la chrétienté, humbles, misérables, immondes, les docteurs de toute science. Marguerite prit au moins quelque idée de cette langue antique qui seule, disaient les doctes, nommait le vrai nom de Dieu.

∴ Rabelais, *loc. cit.*

Son enfance avait vu les premiers & gros-fiers miracles de l'imprimerie : les psaultiers & les romans en lettres de formes, lettres de sommes, lettres de saint Pierre, tous caractères gothiques & allemands.

Dans sa jeunesse, les belles éditions d'Alde Manuce, imprimées en lettres italiques, dites vénitiennes, multiplièrent les chefs-d'œuvre de l'antiquité. « Les impressions tant élégantes & correctes » étaient inventées en cet âge « par inspiration diuine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolique¹ ». Les trésors de science & de poésie, venus de cette éclatante Italie, furent répandus en France par les Estienne & les Vascosan.

II

Elle avait dix-sept ans, & son jeune frère François était fiancé depuis trois ans avec Claude de France, quand elle épousa, pour

1. Rabelais, *loc. cit.*

des raisons d'État, le duc d'Alençon, bon homme de guerre, cavalier déjà mûr & qui prenait sa part des inventions du siècle plutôt dans la poudre à canon que dans l'imprimerie, nullement l'homme qu'il lui fallait.

Naturellement affectueuse, elle avait la plus vive amitié pour son frère, devenu roi en 1515, sous le nom de François I^{er}. Ce roi chevalier, de sang chaud & de mince cervelle, bon compagnon, facile avec les siens, magnifique en public, étourdi, égoïste, au demeurant le meilleur fils du monde, avait en retour, pour sa sœur, autant d'affection qu'en pouvait contenir son âme légère & sensuelle. Elle était sa « mignonne » ; il la tenait en haute estime, & jamais estime ne fut mieux placée. Marguerite, dont la grande bouche souriait si finement, la sage & docte Marguerite, était de bon conseil ; elle était capable de mener à bien les plus difficiles entreprises. Son invincible douceur, sa bienveillance avisée faisaient merveille dans les affaires.

« Son discours étoit tel, que les ambassadeurs qui parloient à elle en estoient grandement ravis, & en faisoient de grands rapports à ceux de leur nation, à leur retour, dont sur ce elle en foulageoit le roy son frère, car ils l'alloient toujours trouver, après avoir fait leur principale ambassade; & bien souvent lorsqu'il avoit de grandes affaires, les remettoit à elle, en attendant la définition & totale résolution. Elle les sçauoit fort bien entretenir & contenter de beaux discours, comme elle y étoit fort opulente & fort habile à tirer les vers du nez d'eulx : d'ond le roi disoit souvent qu'elle lui assistoit bien & le deschargeoit beaucoup par l'industrie de son gentil esprit & par douceur ¹ ».

Elle usa de son crédit en faveur des poètes & des savants « qui aimoient les bonnes lettres & le Christ ». Pieuse & inclinant au mysticisme, mais curieuse d'esprit & droite de cœur, elle avait horreur des moines, de leurs mômeries, de leur ignorance & de

1. Brantôme.

leurs débauches. Le fin Érasme, qui railloit si joliment la bêtise en robe de bure & qui en voulait aux moines comme aux plus soigneux gardiens de l'ignorance universelle, Érasme était son auteur. En 1512, un très-savant homme, Guillaume Fabri ou Lefebvre d'Étapes, publia ses commentaires sur les Éptres de saint Paul. Ce livre, où les Écritures étaient soumises à un libre examen, devint le bréviaire de Marguerite, qui entra dans les voies de ces premiers réformateurs, gens savants & modestes qu'on peut nommer les scolastes de l'Écriture. Elle s'engagea elle-même dans une longue correspondance avec l'évêque de Meaux, Briçonnet¹ & s'abandonna, sous l'influence de ce subtil directeur, aux rêveries bizarres d'un mysticisme quintescencié. C'est pour le coup qu'on peut dire avec Rabelais qu'elle eut l'« esprit abstrait, ravi & extatic ». Elle filait la parfaite² théologie; les fils des toiles d'araignée

1. De 1521 à 1524. Biblioth. nation., mm. ss., 337.

2. Rabelais, Dédicace du *Tiers Livre*.

& les fils de la Vierge font des câbles au prix du fil mystique qu'elle tournait sur le rouet spirituel qu'elle tenait de Briçonnet. Les plus robustes esprits ont souvent de ces élans vers le subtil & l'inconnaissable¹.

Mais la doctrine de Briçonnet, à n'en prendre que le fonds, était le retour aux Écritures & la réformation de l'Église. Briçonnet pensait, comme le vieux Le Febvre d'Étaples, que l'Évangile « n'étoit pas prêché purement, sans mélange de traditions humaines ». Marguerite fut donc avancée par ce directeur dans le chemin de l'hérésie, qu'ils ne suivirent ni l'un ni l'autre jusqu'au bout.

Elle gagna le roi son frère au parti des réformés de la première heure, heure douce, claire & sereine. Mais Luther brûla la bulle, & la tempête se leva (1520). Le temps des sages comme Érasme, des bons comme

1. Balzac, plus gras conteur à ses heures que ne fut jamais notre princesse, est mystique & incompréhensible dans son *Lambert & sa Séraphita*, comme Marguerite dans le *Lettres à Briçonnet*.

Marguerite était passé. Elle gardait pourtant l'espoir. En décembre 1521, elle écrivait à Briçonnet :

« Le roi & Madame ¹ sont plus que iamais affectionnés à la réformation de l'Église & deliberés de donner à congnoistre que la verité de Dieu n'est point heresie. »

A quoi Briçonnet répondit : « Le vray feu qui s'est logé longtems en vostre cœur, en celui du Roy & de Madame, par graces si très grandes & abondantes que ie n'en cognois point de plus grandes, ie ne say si ce feu a point esté couuert & assoupy. » A l'égard de la reine mère qui n'aimait que l'argent, & du roi qui n'aimait que les femmes, les inquiétudes de l'évêque étaient fondées. Mais si l'on veut savoir la vraie pensée de Louise de Savoie, qu'on lise son journal : « L'an 1522, en décembre, mon fils & moi, par la grâce du Saint-Esprit, commençons à congnoistre les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés, de toutes les couleurs,

1. Louise de Savoie, sa mère.

desquels Dieu, par sa clémence & bonté infinie, nous veuille préserver & deffendre, car, si Jésus-Christ n'est menteur, il n'est point de plus dangereuse génération en toute nature humaine. »

Ce n'était pas apparemment pour gagner des indulgences que Louise de Savoie consignait ainsi ses pensées dans son journal.

Mais François I^{er} se jeta avec une parfaite étourderie dans les guerres d'Italie. On fait comment il fut pris dans la folle journée de Pavie. Le duc d'Alençon se montra inepte dans cette bataille : ce fut son dernier coup d'épée. A un mois de là, il mourut, & Marguerite coiffa, à trente-trois ans, le chaperon des veuves.

Toutes ses pensées allaient alors à ce frère qui lui semblait d'autant plus aimable qu'il était plus malheureux.

Elle lui envoya *les Éptres de saint Paul, traduites en françois*. Mais le prisonnier de Charles-Quint n'était pas de complexion à puiser ses consolations dans l'Écriture. Elle

lui témoignait dans ses lettres un ardent dévouement. « Quoi que puisse être, jusques à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service, rien ne me fera ni étrange, ni difficile, ni pénible, mais considération, repos & honneur¹ ».

Elle n'y put tenir. Munie des pleins pouvoirs de la régente sa mère, elle s'embarqua à Aigues-Mortes, descendit à Barcelone, entra à Madrid & embrassa son frère, qui lui dit que sans elle il était un homme mort.

Mais la bonté effective de Marguerite ne s'endormait pas dans des caresses. Elle agit, conféra, négocia. Sa force était toute dans son bon cœur & dans sa droiture. Elle

1. En lisant à la hâte les lettres de Marguerite à son frère, Michelet y vit ce qu'il voyait partout. Cet enfant terrible de l'histoire geint, pleure, soupire, puis trépigne, griffe, égratigne. Ce qu'il dit de Marguerite (*Réforme*, p. 175) n'est que rêve de vieillard, *ægrî somnia*. M. Félix Frank, qui sait admirer en Michelet le divinateur, le voyant, n'a pas été dupe du Michelet indiscret, maladif, monomane. Il a rendu aux relations du frère & de la sœur leur vrai caractère. Je renvoie à l'excellent travail, plein de savoir & de sens, qu'il a mis en tête de son édition des *Marguerites de la Marguerite des princesses*.

difait elle-même : « Je fuis la femme que vous fauez, qui s'est touiours laiffé gagner à tout le monde ». L'astucieux empereur se déroba à cette noble féduction. Marguerite quitta Tolède fans avoir rien obtenu.

Charles-Quint, croyant, à tort, qu'elle emportait l'abdication du roi en faveur du dauphin, méditait de la faire arrêter fi elle laiffait expirer le terme du fauf-conduit avant d'avoir paffé la frontière. Elle atteignit Salfe, terre françaife, une heure avant l'expiration du délai.

III

La cour de Marguerite était ouverte aux beaux esprits & aux gens de favoir. Clément Marot comptait parmi ceux-là. Ce Normand croifé de Quercinois, hâbleur & débauché, poète aimable, le plus vain des hommes,

était couché dès 1524 sur l'état de M^{me} Marguerite.

Il n'est que d'être bien couché,

difait-il à ce propos dans une de ces ballades qu'il tournait si bien.

Ayant reçu une arquebuse à la bataille de Pavie, il revint en France éclopé, dénué, fort mal en point. Il retrouva sa maîtresse, qu'il nommait Diane en vers, mais il la retrouva pour son malheur. La traîtresse lui ferma sa porte & le dénonça comme hérétique. La persécution contre les réformés, commencée en France pendant la captivité du roi par la régente qui avait acheté l'alliance du pape, devenait furieuse & les premiers bûchers s'allumaient. Marot fut enfermé au Châtelet, & il n'en serait sorti que pour aller en grève la hart au col, si Marguerite ne l'avait fait réclamer par un sien ami, Louis Gaillard, évêque de Chartres, qui, sous couleur de l'emprisonner, le logea dans une claire maison au milieu d'un beau jardin. Il y fit doucement son carême & fut

relâché sans bruit à Pâques. C'est alors que, par reconnaissance & la beauté de Marguerite aidant, il eut de vives faillies d'admiration pour la perle des princesses. Il la déclara sa dame & maîtresse.

Ma maîtresse est de si haute valeur,
 Qu'elle a le corps droit, beau, chaste, & pudique;
 Son cœur constant n'est pour heur ou malheur
 Jamais trop gay ne trop mélancolique.
 Elle a au chef vn esprit angelique,
 Le plus subtil qui onc aux cieulx vola.
 O grand merueille! on peut veoir par cela
 Que ie suis serf d'vn monstre fort estrange:
 Monstre ie dy, car pour tout vray elle a
 Corps femenin, cœur d'homme & teste d'ange¹.

Il servait sa dame en tout bien & tout honneur, & cela lui fit le sujet d'un joli rondeau :

Sans rien blasmer, ie sers vne maîtresse
 Qui toute femme ayant noble haultesse
 Passe en vertus, & qui porte le nom
 D'vne fleur belle, & en royal furnom

1. Ces vers font songer à ceux que de La Fontaine fit pour M^{me} de La Sablière, dont l'esprit, dit le *Fablier*,

A beauté d'homme avec grâce de femme.

Cela est d'un goût achevé. Marot n'est pas si délicat.

Démonstre bien son antique noblesse.
 En chasteté elle excède Lucrese :
 De vif esprit, de constance & de sagesse,
 C'en est l'enseigne & le droit gouffanon,
 Sans rien blasmer.

On pourroit dire : Il l'estime sans cesse,
 Pource que c'est sa Dame & sa Princesse.
 Mais on sçait bien si ie dy vray ou non.
 Bref, il ne fut en louable renom
 Depuis mille ans vne telle duchesse,
 Sans rien blasmer.

Marguerite était poète elle-même; elle rimait des mystères & des farces, dans le goût, un peu vieilli dès lors, d'Alain Chartier & d'Eustache Deschamps. Elle allégorifait à force & faisait parler les Vertus & les Vices à la mode de sa grand'mère. Mais elle était poète en somme, & parfois elle rendit avec un naturel charmant les sentiments de sa belle âme.

La chanson qu'elle fit « étant dans sa litière, durant la maladie du roi », a l'élan de la passion :

O! qu'il fera le bienvenu,
 Celui qui frappant à ma porte

Dira : « Le Roi est reuenu,
 En sa santé très-bonne & forte ! »
 Alors sa sœur, plus mal que morte,
 Courra baiser le messager
 Qui telles nouvelles apporte,
 Que son frère est hors de danger¹.

Marot ne manque pas de louer les poésies de sa dame. Mais il n'y a, selon lui, qu'à entendre parler Marguerite pour n'être pas surpris qu'elle écrive si bien.

Entre autres dons de grâces immortelles,
 Ma Dame escript si hault & doucement,
 Que ie m'estonne en voyant choses telles
 Qu'on n'en reçoit plus d'esbahissement.
 Puis quand ie l'oy parler si sagement,
 Et que ie voy sa plume trauailler,
 Ie tourne bride, & m'esbahy comment
 On est si sot de s'en esmerueiller.

La courtoise Marguerite rendit louange pour louange. Clément ayant composé un

1. Les poésies de Marguerite, recueillies par son valet de chambre Simon de La Haye, furent imprimées à Lyon, en 1547, sous ce titre : *les Marguerites de la Marguerite des princesses, tres illustre Royne de Navarre*. L'édition moderne que M. Félix Frank en a donnée est précédée d'une notice dont j'ai parlé. J'y reviens, parce que l'éditeur, qui est poète, a très-bien senti, ce me semble, le talent poétique de Marguerite.

dizain pour Hélène Tournon, & cette dame, suivante de la duchesse, étant à l'endroit des rimes, muette comme les poissons, compagnons de Vénus, c'est la bonne Marguerite qui prit la plume & répondit que les vers du poète ne se pouvaient payer ;

Car estimer on peut l'argent au poix,
Mais on ne peut (& j'en donne ma voix)
Assez priser votre belle science.

Paroles dignes d'une princesse & qui font songer à cette dauphine d'un temps plus gothique qui, rencontrant le poète Alain Chartier endormi dans une galerie, baïsa la bouche qui savait si bien dire !

Ce galant commerce alla-t-il plus avant & la veuve du duc d'Alençon eut-elle avec le gentil poète, un peu libertin & bavard, des entretiens plus secrets ? Non, & l'on fait comme cette honnête dame en ufait quand elle était ferrée de trop près. Elle ne se fâchait pas, mais elle disait : « Non, » & menaces ni larmes ne la faisaient revenir de ce *nenni avec un doux sourire.*

Elle fut se remettre à temps d'une alerte plus chaude. Quand, par une belle nuit, l'amiral Bonnivet monta en chemise dorée & en bonnet de nuit brodé, par une trappe en la ruelle de M^{me} Marguerite & se coula dans le lit auprès d'elle, elle qui était forte, fitôt réveillée, se mit en devoir de frapper, mordre & égratigner le galant, tant qu'il lâcha prise. La dame d'honneur, femme âgée & sage, accourut en chemise aux cris de sa maîtresse. L'amiral descendit vite par sa trappe. Trouvant son miroir & sa chandelle sur sa table, il se vit à la figure des trous à ne pouvoir se montrer de quinze jours. L'amiral allait roidement à l'abordage, comme on voit. Et dans cette aventure, il risquait sa tête qui eût sauté de dessus ses épaules sur un mot de M^{me} Marguerite. Elle ne dit pas ce mot, & c'est ce qui achève de nous la rendre tout à fait aimable¹.

1. C'est le silence d'Elmire.

Ce n'est point mon humeur de faire des éclats.

(*L'Imposteur*, acte III, sc. iv.)

, IV

La part qu'elle prit dans les querelles religieuses, qui éclataient alors, fut toute d'amour & de paix.

Elle inclinait vers la réforme, qui comptait à sa tête les hommes les plus intelligents, les plus savants & les plus graves du siècle. Pourtant elle ne se détacha jamais tout à fait de la papauté qu'elle voulait amender, non détruire.

La réforme selon son cœur réconciliait Luther & le pape. Mais elle avait trop d'esprit pour espérer la concorde qu'elle souhaitait. En attendant, elle donnait asile aux fugitifs & s'efforçait d'arracher les réformés à la prison & au bûcher. Elle fit de grands efforts, mais en vain, pour sauver Dolet & Berquin.

Elle put du moins tirer une fois Berquin

des griffes du parlement. Après cette bonne œuvre elle écrivit à Anne de Montmorency :

« Mon fils, depuis la lettre de vous par le porteur, j'ay reçu celle du baillif d'Orléans, vous merciant du plaisir que m'avés fait pour le pauvre Berquin, que j'estime aultant que si c'étoit moy-mesmes, & par cela pouvés-vous dire que vous m'avés tirée de prison, puisque j'estime le plaisir fait à moy. »

Lefebvre d'Étaples (Fabri, comme ils le nommaient) étant fort tracassé pendant la captivité du roi; Marguerite obtint de son frère qu'il écrivit au parlement de laisser tranquille cet excellent vieillard.

Elle manda à quelque temps de là à Anne de Montmorency :

« Le bonhomme Fabry m'a escript qu'il s'est trouvé un peu mal à Blois, avecques ce qu'on l'a voulu fascher par de là. Et pour changer d'air, iroit volentiers veoir ung amy sien pour ung temps, si le plaisir du roy estoit luy vouloir donner congié. Il a mis ordre en sa librairie, cotté les livres & mis tout par inventaire, lequel il baillera à qui il plaira au roy. »

La visite à « ung ami » n'était qu'une feinte. Le bonhomme s'en alla à Nérac, où il acheva tranquillement de vivre.

Elle s'intéressa pour Érasme dans l'affaire que les cuistres de Sorbonne suscitèrent à cet homme de savoir & d'esprit. Charles de Sainte-Marthe, qu'on voulait brûler comme hérétique à Grenoble, trouva près d'elle, à Alençon, bon sourire & bonne chère.

« Elle fit une instante prière afin que la Cour (de Bordeaux) voulust mettre en liberté un nommé André Mélanchton¹, accusé d'hérésie et prisonnier en la Conciergerie du palais². »

On n'en finirait pas de nommer toutes les victimes qu'elle arracha aux bourreaux.

1. Neveu de l'illustre réformateur.

2. Florimond de Roemond.

V

Son frère songea à la marier à Henri VIII d'Angleterre, qui négociait alors avec Rome un divorce odieux. On frémit en songeant à la vie qu'eût menée l'intelligente & douce Marguerite auprès de ce gros homme pédant & cruel. C'est Anne Boleyn, la haquenée de l'Angleterre, qui prit la place de Catherine répudiée. On fait comment finit ce mariage d'un roi & d'une courtisane. Marguerite, échappée à cet épouvantable danger, épousa, le 24 juillet 1527, Henri II d'Albret, roi de Navarre, petit roi fort pauvre. Cette union lui avait été imposée, comme l'autre, pour des motifs politiques. Elle avait alors trente-cinq ans. Ce second mari était beaucoup plus jeune qu'elle, au rebours du premier, qui était beaucoup plus âgé. Elle fit de son petit royaume l'asile des persécutés. Des Périers, de La Haye, du Moulin, Brodeau, Gruget,

Lemaçon, Denifot, Pelletier, Lefevre d'Étapes, Lecomte, d'Arande, Touffaint, trouvèrent à Nérac un asile honorable. On accusa Marguerite de penser comme ceux qu'elle protégeait. Et cette accusation était assez fondée. Noël Béda, syndic de la Faculté de théologie, déféra à la Faculté un poème de la reine de Navarre intitulé *le Miroir de l'âme péchereuse*. L'auteur n'y parlait ni des saints ni du purgatoire, preuve qu'elle ne croyait ni à celui-ci ni à ceux-là. Guillaume Petit, évêque de Senlis, se présenta comme avocat de Marguerite, qui fut acquittée au nez de l'orthodoxe syndic. Ledit Béda incita le principal du collège de Navarre à faire jouer par ses écoliers une moralité dans laquelle une femme quittait sa quenouille pour recevoir des mains d'une furie un livre abominable, un évangile traduit en français. Béda déployait en cela trop de zèle. François I^{er} le lui fit bien voir en l'envoyant au mont Saint-Michel où il mourut. Le roi était souvent entrepris au sujet de sa sœur. Un jour, Anne de Montmorency, celui-là même que Mar-

guerite appelait son fils, discourant avec François I^{er} sur les progrès de l'hérésie, « ne fit difficulté ny scrupule de luy dire que, s'il voulait bien exterminer les hérétiques de son royaume, il fallait commencer à sa cour & à ses plus proches, lui nommant la reine sa sœur. A quoy le roy répondit :

— Ne parlons pas de celle-là, elle m'ayme trop, elle ne croira jamais que ce que je croiray & ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon estat¹. »

Son mari, qui était homme de cœur, mais rude & brutal, la tourmentait pour son attachement aux réformés. Un jour qu'on faisait le préche dans la chambre de la reine, « il y entra, résolu de chastier le ministre, & trouvant que l'on l'avoit fait sauver, les ruines de sa colère tombèrent sur sa femme, qui en reçut un soufflet, lui disant : « Madame, vous « en voulez trop favoir² ! »

Mais celle qui s'était toujours « laissé ga-

1. Brantôme.

2. Théodore de Bèze.

gner à tout le monde, se laissa gagner peu à peu au roi son mari, & la cour de Nérac sentit plus que jamais le fagot. On y jouait des farces de la façon de Marguerite, où le papisme était peu ménagé. Il faut, pour bien connaître Marguerite, se la figurer dans sa petite cour de Nérac, sous la cape béarnaise, avec cette cotte noire qu'elle ne cessa de porter depuis la mort de son fils Jean, vieillie, ayant perdu sa beauté, mais non le don de plaire, ouvrant ses yeux spirituels & animés, souriant doucement de sa grande bouche, &, les affaires expédiées, une tapisserie à demi brodée à la main, conversant avec des gens de savoir ou contant lestement quelque conte de moinerie. Puis il faut l'accompagner jusque dans son retrait & suivre sur le papier les aveux de tristesse profonde qu'elle laisse échapper. C'est alors, dans la solitude, que les vers du vieux Dante de son enfance lui reviennent à l'esprit :

*. . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria . . .*

Et elle les traduit en son langage ingénau :

Douleur n'y a qu'au temps de la misère
 Se recorder de l'heureux et prospère,
 Comme autrefois en Dante j'ay trouvé.
 Mais le çay mieulx pour avoir esprouvé
 Félicité & infortune auçère.

Un aveu triste & touchant lui avait échappé déjà depuis longtemps dans une de ses lettres ; elle avait écrit : « J'ay porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née. »

Créature bien née en effet, née pour les plus nobles douleurs, née pour souffrir avec toute l'humanité souffrante, vraie sœur de Jésus-Christ, qui dans la bataille de la vie n'apporta jamais que le baume & les électuaires, âme douce & haute, toute de paix, brave dans l'amitié, ne s'épargnant pas pour épargner les siens & perdant le repos pour le repos des amis ! Je veux lui appliquer cette belle parole que Sophocle fait dire à Antigone. Un peu de grec n'est pas pour effrayer l'ombre d'une si docte princesse :

Οὔτοι συνέχθειν ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφην.

VI

L'honnête Marguerite aimait les joyeux propos & riait volontiers des aventures de frocs & de cotillons. A l'égard du bien dire & du gai parler elle en favait, comme dit Brantôme, « plus que son pain quotidien. » Boccace lui plaisait infiniment. Son valet de chambre, Antoine le Maçon, lui dédia la traduction du *Décameron* qu'il publia en 1545. Ce livre enchantait la cour.

Marguerite fait dire à une dame imaginaire :

« Entre autres, je croy qu'il n'y a nul de vous qui n'ait leu les *Cent Nouvelles* de Bocace, nouvellement traduites d'italien en françois, que le roy François, premier de son nom, monseigneur le Daulphin, madame la Daulphine, madame Marguerite, font tant de cas, que si Bocace, du lieu où il estoit, les eut peu oyr, il devoit resusciter a la louange de telles personnes. »

Elle-même composait des contes « dans la

litière, en allant par pays; car elle avait de plus grandes occupations étant retirée¹. »

Dans ces contes elle se proposait d'imiter Boccace « si ce n'est en une chose qui est de n'écrire rien qui ne soit véritable. » Elle mit en contes, sous des noms supposés, son père, sa mère, son frère, son mari & elle-même, sans omettre la trappe de Bonnivet & les belles égratignures qu'elle avait faites à l'amiral.

Ces récits, écrits dans une langue ingénue & brave, devaient former un *Décameron* à l'instar de celui de Boccace. Mais la conteuse n'avait fourni que sept journées quand la mort la prit. La meilleure des princesses expira, dans son château d'Odos en Bigorre, le 21 décembre 1549. Elle laissait une fille, Jeanne d'Albret, qui fut la mère de Henri IV.

1. Brantôme.



PROLOGVE.



LE premier iour de septembre que les baings des montz Pirenées commencent d'entrer en leur vertu, se trouuerent à ceulx de Caulderès¹ plusieurs personnes tant de France que d'Espaigne²; les vngs pour y boire de l'eaue, les autres pour se y baigner, & les autres pour prendre de la fange; qui sont choses si merueilleuses que les malades habandonnez des medecins s'en retournent tout guariz. Ma fin n'est de vous declarer la scituation ne la vertu desdits baings, mais seulement de racompter ce qui sert à la matiere que ie veulx escripre. En ces baings là demurerent plus de trois sep-

maines tous les mallades iufques ad ce que, par leur amendement, ilz congurent qu'ilz s'en pouuoient retourner. Mais fur le temps de ce retour vindrent les pluyes fi merueilleufes & fi grandes qu'il fembloyt que Dieu eut oblyé la promesse qu'il auoit faiçte à Noë de ne deftruire plus le monde par eaue ; car toutes les cabanes & logis du dit Caulderès furent fi remplies d'eaue qu'il fut impossible de y demourer. Ceulx qui y eftoient venuz du costé d'Espaigne s'en retournerent par les montaignes le mieulx qui leur fut possible ; & ceulx qui cognoiffoient les adreffes des chemins furent ceulx qui mieulx efchapperent. Mais les feigneurs & dames françoys, pensans retourner auffi facilement à Therbes³ comme ilz eftoient venuz, trouuerent les petitz ruiſſeaulx fi fort creuz que à peyne les peurent ilz gueyer. Et quant se vint à paſſer le Gave Bearnois⁴ qui en allant n'auoit poinçt deux piedz de proufondeur, le trouuerent tant grand & impetueux qu'ilz se deſtournerent pour chercher les pontz, leſquelz, pour n'eſtre que de boys, furent emportez par la vehemence de l'eaue. Et quelcuns, cuydans rompre la roideur du cours pour s'aſſembler pluſieurs enſemble, furent emportez fi promptement, que ceulx qui les vouloient fuiure perdirent le pouoir & le deſir d'aller après. Parquoy, tant pour fercher chemin nouveau que pour eſtre de diuerſes opinions, se ſeparerent. Les vngs trauerferent la hauteur des montaignes, & paſſans par Arra-

gon, vindrent en la conté de Rouffillon & de là à Narbonne ; les autres s'en allerent droit à Barfelonne où par la mer, les vngs allerent à Marseille ⁵ & les autres à Aiguemorte.

Mais vne dame veſue, de longue experience, nommée Oifille ⁶, ſe delibera d'oblier toute craincte par les mauuais chemins iufques ad çe qu'elle fut venue à Noſtre-Dame de Serrance ⁷. Non qu'elle fuſt ſi ſuperſticieuſe qu'elle penſaſt que la glorieuſe Vierge laiſſaſt le dextre de ſon filz où elle eſt aſſiſe pour venir demorer en terre deſerte, mais ſeulement pour enuſe de veoir le deuot lieu dont elle auoit tant oy parler ⁸; auſſy qu'elle eſtoit ſeuſe que ſ'il y auoit moien d'eſchapper d'vn dangier, les moynes le debuoiſent trouuer. Et feit tant qu'elle y arriua, paſſant de ſi eſtranges lieux, & ſi difficilles à monter & deſcendre, que ſon aage & peſanteur ne la garderent poinct d'aller la plus part du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plus part de ſes gens & cheuaults demorerent mortz par les chemins ; & arriua à Serrance avecq vng homme & vne femme ſeulement, où elle fut charitablement receue des religieux.

Il y auoit auſſy parmy les François deux gentils hommes qui eſtoient allez aux baings, plus pour accompagner les dames dont ilz eſtoient ſeruiteurs que pour faulte qu'ilz euſſent de ſanté. Ces gentils hommes icy, voyans la compaignye ſe departir, & que les mariz de leurs dames les emmenoient à part, penſerent de les ſuyre de

loing fans foy declairer à perfonne. Mais vng foir eftans les deux gentilz hommes mariéz & leurs femmes arriuez en vne maifon d'vn homme plus bandelier que paifant, & les deux ieunes gentilz hommes logez en vne bordé tout ioingnant de là, enuiron la minuit oyrent vn très grand bruiét. Ilz fe leuerent auecq leurs varletz, & demanderent à l'hoſte quel tumulte c'eſtoit là. Le pauure homme, qui auoit fa part de la paour, leur diſt que c'eſtoient mauuays garçons⁹ qui venoient prendre leur part de la proye qui eſtoit chez leur compaignon bandelier; parquoy les gentilz hommes incontinant prindrent leurs armes, & auecq leurs varletz s'en allerent ſecourir les dames, pour leſquelles ilz eſtimoient la mort plus heureuſe que la vie après elles. Ainſy qu'ilz arriuerent au logis, trouuerent la premiere porte rompue, & les deux gentilz hommes auecq leurs ſeruiteurs ſe deffendans vertueuſement. Mais pour ce que le nombre des bandeliers eſtoit le plus grand, & auffi qu'ilz eſtoient fort bleſſez, commençoient à ſe retirer, aians perdu deſia grande partie de leurs ſeruiteurs. Les deux gentilz hommes regardans aux fenestres, veirent les dames cryans & plorans ſi fort que la pitié & l'amour leur creut le cueur, de forte que comme deux ours enraigez descendans des montaignes, frapperent ſur ces bandeliers tant furieufement, qu'il y en eut ſi grand nombre de mortz que le demourant ne voulut plus actendre leurs coups, mais s'enfouy-

rent où ils sçauoient bien leur retraicte. Les gentilz hommes ayans deffaiët ces meschans, dont l'hoste estoit l'vn des mortz, ayans entendu que l'hostesse estoit pire que son mary, l'enuoierent après luy par vng coup d'espée; & entrans en vne chambre basse, trouuerent vn des gentilz hommes mariés qui rendoit l'esprit. L'autre n'auoyt eu nul mal sinon qu'il auoit tout son habillement persé de coups de traiët & son espée rompue. Le pauure gentil homme voyant le secours que ces deux luy auoient faiët après les auoir embrassés & remerciés, les pria de ne l'habandonner poinët, qui leur estoit requeste fort aisée à faire¹⁰. Par quoy, après auoir faiët enterrer le gentil homme mort, & reconforté sa femme au myeulx qu'ilz peurent, prendrent le chemin où Dieu les conseilloit, sans sçauoir lequel ilz deuoient tenir. Et s'il vous plaist sçauoir le nom des trois gentilz hommes, le maryé auoit nom Hircan & sa femme Parla-mente, & la damoiselle vefue Longarine; & le nom des deux gentilz hommes, l'vn estoit Dagoucain & l'autre Saffredent. Et après qu'ilz eurent esté tout le jour à cheual, aduiserent sur le soir vn clochier, où le myeulx qu'il leur fut possible, non sans traueil & peine, arriuerent. Et furent de l'abbé & des moynes humainement receuz. L'abbaye se nomme Sainët-Savy¹¹. L'abbé, qui estoit de fort bonne maison, les logea honnorablement; & en les menant à leurs logis, leur demanda de leurs fortunes; & après

qu'il entendit la vérité¹² du faict, leur dist qu'ilz n'estoient pas seulz qui auoient part à ce gasteau; car il auoyt en vne chambre deux damoiselles qui auoient eschappé pareil dangier, ou plus grand, d'autant qu'elles auoient eu affaire contre bestes, non hommes¹³; car les pauvres dames, à demye lieue deça Peyrechitte¹⁴, auoyent trouué vng ours descendant la montagne, deuant lequel auoient prins la course à si grande haste, que leurs cheuaultz, à l'entrée du logis tomberent mortz soubz elles; & deux de leurs femmes, qui estoient venues long temps après, leur auoient compté que l'ours auoit tué tous leurs seruiteurs. Lors les deux dames & trois gentilz hommes entrèrent en la chambre où elles estoient, & les trouuerent plorans; & congurent que c'estoit Nomerfide & Enna-fuite, lesquelles en s'embrassant & racomptant ce qui leur estoyt aduenu, commencèrent à se reconforter, avecq les exhortations du bon abbé, de foy estre ainfy retrouuées. Et le matin ouyrent la messe bien deuotement, louans Dieu des perilz qu'ilz auoient eschappez.

Ainsi qu'ilz estoient tous à la messe, va entrer en l'église vng homme tout en chemise, fuyant comme si quelcun le chassoyt, cryant à l'ayde. Incontinent Hircan & les autres gentilz hommes allerent au deuant de luy pour veoir que c'estoyt: & veirent deux hommes après luy leurs espées tirées, lesquelz voians si grande compaignye voulurent prendre la fuitte; mais

Hircan & ses compaignons les suiueyrent de si près qu'ilz y laisserent la vye. Et quand ledit Hircan fut retourné, trouua que celluy qui estoit en chemise estoit vng de leurs compaignons nommé Geburon, lequel leur compta comme estant en vne borde auprès de Peyrechitte, arriuerent trois hommes, luy estant au liçt; mais tout en chemise, avecq son espée seulement, en bleffa si bien vng qu'il demora sur la place. Et tandis que les deux autres s'amuserent à recueillir leur compaignon, voyant qu'il estoit nud & eulx armez, pensa qu'il ne les pouoit gaingner finon à fuyr, comme le moins chargé d'habillemens, dont il louoit Dieu & eulx qui en auoient fait la vengeance.

Après qu'ilz eurent oy la messe & diné, enuoyèrent veoir s'il estoit possible de passer la riuere du Gave; & congnoiffans l'impossibilité du passage, furent en merueilleuse craincte, combien que l'abbé plusieurs foyz leur offrist la demeure du lieu iusques ad ce que les eaues fussent abaissées; ce qu'ilz accorderent pour ce iour. Et au soir en s'en allant coucher, arriua vn viel moyne qui tous les ans ne failloit poinct à la Nostre Dame de septembre à Serrance. Et en lui demandant des nouuelles de son voiage, deist que à cause des grandes eaues estoit venu par les montaignes & par les plus mauuais chemins qu'il auoyt iamais fait; mais qu'il auoit veu vne bien grande pitié; c'est qu'il auoit trouué vng gentil homme nommé Simontault, lequel

ennuyé de la longue demeure que faisoit la riviere à s'abaiffer, s'estoit deliberé de la forcer, se confiant à la bonté de son cheual¹⁵, & auoit mis tous ses seruiteurs à l'entour de luy pour rompre l'eau. Mais quant ce fut au grand cours, ceulx qui estoient le plus mal montez furent emportez malgré, hommes & cheuaults, tout aual l'eau sans iamays en retourner. Le gentil homme se trouuant seul, tourna son cheual dont il venoit¹⁶, qui n'y sceut estre si promptement qu'il ne faillit foubz luy. Mais Dieu voulut qu'il fut si près de la rive que le gentil homme, non sans boire beaucoup d'eau, se traynant à quatre piedz, faillit dehors sur les durs cailloux, tant las & foible qu'il ne se pouoit soustenir. Et luy aduint si bien que vng berger, ramenant au soir ses brebis, le trouua assis parmy les pierres, tout moillé, & non moins triste de ses gens qu'il auoyt veu perdre deuant luy¹⁷. Le bergier qui entendoit myeux sa nécessité tant en le voiant que en escoutant sa parolle, le print par la main & le mena en sa pauvre maison, où avecq petites buchettes le feicha le mieulx qu'il peut. Et ce soir là Dieu y amena ce bon religieux qui luy enseigna le chemyn de Nostre Dame de Serrance, & l'asseura que là il seroit mieulx logé que en autre lieu; & y trouueroit vne ancienne vesue nommée Oisille, laquelle estoit compaignie de ses aduentures. Quant toute la compaignye oyt parler de la bonne dame Oisille & du gentil cheualier Simontault,

eurent vne ioye inestimable, louans le Createur qui, en se contentant des seruiteurs, auoit saulué les maistres & maistresses ; & fur toutes en loua Dieu de bon cueur Parlemeute, car long temps auoyt qu'elle le tenoit ¹⁸ pour très affectionné seruiteur. Et après s'estre enquis dilligemment du chemyn de Serrance, combien que le bon vieillard le leur fait fort difficile, pour cela ne laisserent d'entreprendre d'y aller ; & dès ce iour là se meirent en chemyn si bien en ordre qu'il ne leur failloit rien, car l'abbé les fournyt de vin ¹⁹ & force viures, & de gentils compaignons pour les mener seurement par les montaignes ; lesquelles passerent plus à pied que à cheual, en grand fueur & trauail arriuerent à Nostre Dame de Serrance, où l'abbé, combien qu'il fut assez mauuais homme, ne leur osa refuser le logis, pour la craincte du seigneur de Bear, dont il scauoit qu'ilz estoient bien aimez ; mais, luy qui estoit vray hypocrite leur fait le meilleur visaige qu'il estoit possible, & les mena veoir la bonne dame Oifille & le gentil homme Simontault.

La ioye fut si grande en cette compaignie miraculeusement assemblée, que la nuit leur sembla courte à louer Dieu dedans l'église de la grace qu'il leur auoit faicte. Et après que fur le matin eurent prins vng peu de repos, allerent oyr la messe & tous recepuoir le sainct sacrement de vnyon, auquel tous chrestiens sont vniz en vng, suppliant celluy qui les auoit assemblez

par sa bonté parfaire le voiage à sa gloire. Après dîner enuoyerent sçauoir si les eaues estoient point escoulées, & trouuant que plustost elles estoient creues, & que de longtēps ne pourroient seurement passer, se delibererent de faire vng pont sur le bout de deux rochiers qui sont fort près l'vng de l'autre, où encores il y a des planches pour les gens de pied qui, venans d'Oleron, veulent passer par le guey. L'abbé fut bien aise qu'ilz faisoient ceste despençe, à fin que le nombre des pelerins & pelerines²⁰ augmentast; les fournyt d'ouuriers; mais il n'y meist pas vng denier, car son auarice ne le permettoyt. Et pour ce que les ouuriers dirent qu'ilz ne sçauoient auoir fait le pont de dix ou douze iours, la compaignie tant d'hommes que de femmes commença fort à s'ennuyer; mais Parlamente, qui estoit femme de Hircan, laquelle n'estoit iamays oisifue ne melancolique, aiant demandé congé à son mary de parler, dist à l'ancienne dame Oisille: Ma dame, ie m'esbahys que vous qui auez tant d'expérience, & qui maintenant à nous femmes tenez lieu de mere, ne regardez quelque passetemps pour adoucir l'ennuy que nous porterons durant nostre longue demeure; car si nous n'auons quelque occupation plaifante & vertueuse, nous sommes en dangier de devenir malades²¹. La ieune vefue Longarine adiousta à ce propos: Mais, qui pis est, nous deuiendrons fascheuses, qui est vne maladie incurable; car il n'y a nul

ne nulle de nous, si regarde à sa perte²³, qu'il n'ayt occasion d'extreme tristesse. Ennasuite, tout en ryant, lui respondit : Chascune n'a pas perdu son mary comme vous, & pour perte de seruiteurs ne se fault desesperer, car l'on en recouure assez ; toutes foys ie suis bien d'opinion que nous aions quelque plaissant exercice pour passer le temps, autrement nous serions mortes le lendemain. Tous les gentilz hommes s'accorderent à leur aduis, & prierent la dame Oisille qu'elle voulüst ordonner ce qu'ilz auoient à faire, laquelle leur respondeit : Mes enfans, vous me demandez une chose que ie trouue fort difficile de vous enseigner, vng passetemps qui vous puisse deliurer de vos ennuietz ; car aiant cherché le remede toute ma vye, n'en ay iamais trouué que vng, qui est la lecture des sainctes lectres²⁴, en laquelle se trouue la vraie & parfaite ioie de l'esprit, dont procede le repos & la fanté du corps. Et si vous me demandez quelle recepte me tient si ioyeuse & si saine sur ma vieillesse, c'est que incontinent que ie suys levée, ie prens la saincte Escripiture & la lys²⁴ ; & en voiant & contemplant la bonté de Dieu, qui pour nous a enuoie son Fils en terre annoncer cette saincte parolle & bonne nouvelle par laquelle il promet remission de tous pechez, fatisfaction de toutes debtes, par le don qu'il nous fait de son amour, passion & merites ; ceste consideration me donne tant de ioye que ie prends mon pfaultier, & le plus humblement

qu'il m'est possible chante de cueur & prononce de bouche les beaulx pſalmes & cantiques que le Sainct Eſperit a compoſé au cueur de David & des autres aucteurs. Et ce contentement là que ie en ay me faiçt tant de bien que tous les maulx qui le iour me peuuent aduenir me ſemblent eſtre benediçtions, veu que i'ay en mon cueur par foy celluy qui les a portez pour moy. Pareillement auant ſouper ie me retire pour donner paſture à mon ame de quelque leçon ; & puis au ſoir faiçtz vne recolleçtion de tout ce que i'ai faiçt la iournée paſſée pour demander pardon à Dieu^ſ de mes faultes, le remercier de ſes graces ; & en ſon amour, crainçte & paix, prends mon repos aſſeuré de tous maulx. Parquoy, mes enfans, voyla le paſſetemps auquel me ſuis arreſté long temps a, après auoir cherché en tous autres, & non trouué contentement de mon eſprit. Il me ſemble que ſi tous les matins vous voulez donner vne heure à la lecture, & puis durant la meſſe faire voz devotes oraiſons, vous trouerez en ce deſert la beaulté qui peut eſtre en toutes les villes ; car qui congnoiſt Dieu veoit toutes choſes belles en luy, & ſans luy tout laid ; parquoy, ie vous prie recepuez mon conſeil, ſi vous voulez viure ioyeuſement. Hircan print la parole & diſt : Ma dame, ceulx qui ont leu la ſainçte Eſcripture, comme ie croy que nous auons tous faiçt, confeſſent que voſtre diçt eſt tout veritable ; mais ſi faut il que vous regardez que nous ne ſommes encores ſi mor-

tiffiez qu'il nous fault quelque paffetemps & exercice corporel ; car fi nous sommes en noz maisons, il nous fault la chasse & la vollerye, qui nous fait oblier mil folles pensées, & les dames ont leur mesnaige, leur ouuraige, & quelques fois les dances où elles prennent honneste exercice ; qui me fait dire (parlant pour la part des hommes) que vous, qui estes la plus antienne, nous lirez au matin de la vie que tenoit nostre Seigneur Iesus Christ, & les grandes & admirables euures qu'il a faites pour nous ; pour après dîner iusques à vespres, fault choisir quelque paffetemps qui ne soit dommageable à l'ame, soit plaisant au corps ; & ainsy passerons la journée ioieusement.

La dame Oifille leur dist qu'elle auyot tant de peyne de oblier toutes les vanitez, qu'elle auoit paour de faire mauuaise election à tel paffetemps, mais qu'il falloit remectre ceste affaire à la pluralité d'opinions, priant Hircan d'estre le premier opinant : Quant à moy, dist il, si ie pensois que le paffetemps que ie voudrois choisir fust auffy agreable à quelcun de la compagnie comme à moy, mon opinion seroit bien tost dicté ; dont pour ceste heure ie me tairay & en croiray ce que les aultres diront. Sa femme Parlamente commença à rougir, pensant qu'il parlast pour elle, & vng peu en collere, & demy en riant luy dist : Hircan, peut estre que celle que vous pensez qui en deburoit estre la plus marrye auroit bien de quoy se recompenser s'il

luy plaifoit ; mais laiffons là les paffetemps où deux feullement peuuent auoir part, & parlons de celluy qui doibt eſtre commun à tous. Hircan diſt à toutes les dames : Puisque ma femme a ſi bien entendu la gloſe de mon propos, & que vng paffetemps particulier ne lui plaift pas, ie croy quelle ſçaura mieulx que nul autre dire celluy où chaſcun prendra plaifir ; & de ceſte heure ie m'en tiens à ſon oppinion comme celluy qui n'en a nule autre que la ſienne. A quoy toute la compagnie s'accorda. Parlamente, voiant que le fort du ieu eſtoit tombé ſur elle, leur diſt ainſy : Si ie me ſentois auſſy ſuffiſante que les anciens qui ont trouué les artz, ie inuenterois quelque paffetemps ou ieu pour ſatisfaire à la charge que me donnez ; mais congnoiſſant mon ſçauoir & ma puissance, qui à peine peult rememorer les choſes bien faiçtes, ie me tiendrois bien heureuſe d'enſuiure de près ceulx qui ont deſia ſatisfaiçt à voſtre demande. Entre autres, ie croy qu'il n'y a nul de vous qui n'ait leu les cent Nouuelles de Bocace, nouuellement traduiçtes d'ytalien en françois ²⁶, que le Roy François premier de ſon nom, monſeigneur le Daulphin, madame la Daulphine ²⁷, madame Marguerite ²⁸ font tant de cas, que ſi Bocace, du lieu où il eſtoyt les eut pu oyr, il debuoit reſuſciter à la louange de telles perſonnes. Et à l'heure i'oye les deux dames deſſus nommées, avecq pluſieurs autres de la court, qui ſe delibererent d'en faire autant, ſinon en vne choſe

differente de Bocace : c'est de n'escripre nulle nouvelle qui ne soit véritable histoire. Et profirèrent les dictes dames & monseigneur le Daulphin avecq d'en faire chascun dix, & d'assembler iusques à dix personnes qu'ilz pensoient plus dignes de racompter quelque chose, sauf ceulx qui auoient estudié & estoient gens de lettres; car monseigneur le Daulphin ne vouloyt que leur art y fut meslé; & aussi de paour que la beaulté de la rethorique fait tort en quelque partye à la vérité de l'histoire. Mais les grandz affaires suruenuz au Roy depuis ²⁹, aussi la paix d'entre luy & le Roy d'Angleterre ³⁰, l'acouchement ³¹ de madame la Daulphine, & plusieurs aultres choses dignes d'empescher toute la court, a fait meestre en obly du tout ceste entreprinse, que par nostre long loisir pourra en dix iours estre mise à fin, attendant que nostre pont soit parfait. Et s'il vous plaist que tous les iours, depuis midy iusques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré le long de la rivière du Gaue, où les arbres sont si foieilles que le soleil ne scauroit percer l'ombre ny eschauffer la frescheur; là assiz à noz aises, dira chascun quelque histoire qu'il aura veue ou bien oy dire à quelque homme digne de foy. Au bout de dix iours, aurons paracheué la centaine; & si Dieu fait que nostre labour soit trouué digne des oeilz des seigneurs & dames dessus nommez, nous leur en ferons présent au retour de ce voiage, en lieu d'ymaiges ou de

patenostres, estant asseurée qu'ilz auront ce present ici plus agreable^{es}. Que si quelcun trouue quelque chose plus plaifante que ce que ie deys, ie m'accorderay à son oppinion. Mais toute la compaignie respondit qu'il n'estoit possible d'auoir mieulx aduisé, & qu'il leur tarδοit que le lendemain fut venu pour commencer.

Ainsy passerent ioyeulement ceste iournée, ramenteuant les vngs aux autres ce qu'ilz auoient veu de leur temps. Si tost que le matin fut venu, s'en allerent en la chambre de madame Oifille, laquelle trouuerent desia en ses oraisons. Et quant ilz eurent oy vne bonne heure sa leçon, & puis deuotement la messe, s'en allerent dîner à dix heures, & après se retira chascun en sa chambre pour faire ce qu'il auoit à faire. Et ne faillirent pas à midy de s'en retourner au pré, selon leur deliberation, qui estoit si beau & plaifant qu'il auroyt besoin d'un Bocace pour le depaindre à la vérité; mais vous vous contenterez que iamais n'en fut veu vn plus beau. Quant l'assemblée fut toute assise sur l'herbe verte, si noble & delicate qu'il ne leur falloit carreau ne tappis, Simontault commença à dire : Qui fera celluy de nous qui aura commencement sur les autres? Hircan luy respondit : Puisque vous auez commencé la parole, c'est raison que vous commandiez; car au ieu nous sommes tous esgaulx. Pleut à Dieu (dist Simontault) que ie n'eusse bien en ce monde que de pouoir commander à toute ceste com-

paignye ! A ceste parolle, Parlamente l'entendit très bien qui se print à touffer, parquoy Hircan ne s'aperceut de la couleur qui luy venoit aux ioues, mais dist à Simontault qu'il commençast, ce qu'il feit ³³.





PREMIERE IOVRNÉE.

EN
LA PREMIERE IOVRNÉE
EST VN RECVEIL DES MAVVAIS TOVRS
QVE LES FEMMES ONT FAICTZ AVS
HOMMES ET LES HOMMES
AVS FEMMES.



NOUVELLE PREMIERE.

La femme d'un procureur, après avoir esté fort sollicitée de l'Euesque de Sées, le print pour son profit; & non plus contente de luy que de son mary, trouua façon d'auoir pour son plaisir le filz du lieutenant general d'Alençon, qu'elle feit quelque tems après miserablement massacrer par son mary, lequel depuis (non obstant qu'il eut obtenu remission de ce meurtre) fut enuoyé aus galeres avec vn inuocateur nommé Galery; & le tout par la meschanceté de sa femme.



ES dames, i'ay esté si mal recompensé de mes longs seruices, que, pour me venger d'amour & de celle qui m'est si cruelle, ie meçtray peine de faire vn recueil de tous les mauvais tours que les femmes ont faiçt aux pauvres hommes, & si ne diray rien que pure vérité.

En la ville d'Alençon ¹, du viuant du duc Charles, dernier duc ², y auoit vn procureur nommé Sainct Aignan ³, qui auoit espouzé vne gentil femme du pais plus belle que vertueufe, laquelle, pour sa beaulté & legiereté, fut fort pourfuiuy de l'Euesque de Sées ⁴, qui, pour paruenir à ses fins, entretint si bien le mary, que non seulement il ne s'apparceut du vice de sa femme & de l'Euesque, mais, qui plus est, luy feyt oblier l'affection qu'il auoit tousiours eue au seruice de ses maistre & maistresse, en forte que, d'un loial seruiteur, deuint si contraire à eulx, qu'il cercha à la fin des inuocateurs pour faire mourir la duchesse ⁵. Or vesquit longuement cest Euesque avec ceste malheureuse femme, laquelle luy obeissoit plus par auarice que par amour, & aussi que son mary la sollicitoyt de l'entretenir. Mais sy est ce qu'il y auoyt vng ieune homme en la ville d'Alençon, filz du lieutenant general ⁶, lequel elle aymoist si fort qu'elle en estoit demye enragée; & souuent s'aidoyt de l'Euesque pour faire donner commission à son mary à fin de pouoir veoir à son aise le filz du lieutenant, nommé du Mesnil ⁷. Ceste façon de viure dura long temps qu'elle auoit pour son proffit l'Euesque & pour son plaisir ledict du Mesnil, auquel elle iuroit que toute la bonne chere qu'elle faisoit à l'Euesque n'estoit que pour continuer la leur plus librement; & que quelque chose qu'il y eut, l'Euesque n'en auoit eu que la parole, & qu'il pouoit estre

asseuré que iamais homme que luy n'en auroyt autre chose.

Vng iour que son mary s'en estoit allé deuers l'Euesque, elle luy demanda congé d'aller aux champs, disant que l'air de la ville luy estoit contraire; & quant elle fut en sa mestairye, escripuit incontinent à du Mesnil qu'il ne faillist de la venir trouuer enuiron dix heures du soir. Ce que feyt le pauure ieune homme; mais à l'entrée de la porte trouua la chamberiere qui auoyt accoustumé de le faire entrer, laquelle luy dist : Mon amy, allez ailleurs, car vostre place est prinse. Et luy pensant que le mary fut venu, luy demanda comme le tout alloyt. La pauure femme aiant pitié de luy, le voiant tant beau, ieune & honneste homme, aymer si fort, & estre si peu aymé, luy declaira la folye de sa maistresse, pensant que, quand il l'entendroit, cella le chastieroit d'aymer tant^s. Et luy compta comme l'Euesque de Sées ne faifoit que de y arriuer, & estoit couché avecq elle, chose à quoy elle ne se actendoit pas; car il n'y deuoit venir iusques au lendemain. Mais ayant retenu chez lui son mary, s'estoit desrobé de nuict pour la venir veoir secretement. Qui fut bien desesperé, ce fut du Mesnil, qui encores ne le pouoyt du tout croyre; & se cacha en vne maison auprès, & veilla iusques à trois heures après minuit, tant qu'il veit faillir l'Euesque de là dedans, non si bien desguisé qu'il ne le congneust plus qu'il ne le vouloyt.

Et en ce defefpoir s'en retourna à Allençon, où bien toft fa mefchante amye alla, qui, le cuydant abbufer comme elle auoit accouftumé, vint parler à luy. Mais il lui dift qu'elle eftoit trop faincte, aiant touché aux chofes facrées, pour parler à vng pecheur comme luy, duquel la repentance eftoit fi grande qu'il efperoit bien toft que le peché lui feroit pardonné. Quant elle entendit que fon cas eftoit defcouuert, & que excuse, iurement & promeffe de plus n'y retourner n'y feruoyt de rien, en fait la plaincte à fon Euefque. Et après auoir bien confulté la matiere, vint cefte femme dire à fon mary qu'elle ne pouoyt plus demorer dans la ville d'Allençon, pour ce que le filz du lieutenant, qu'il auoyt tant eftimé de fes amys, la pourchaffoit inceffamment de fon honneur; & le pria de fe tenir à Argentan, pour oster toute fufpicion⁹. Le mary, qui fe laiffoyt gouverner par elle, s'y accorda. Mais ilz ne furent pas longuement audict Argentan que cefte malheureufe manda au dict du Mefnil qu'il eftoit le plus mefchant homme du monde, & qu'elle auoyt bien fceu que publicquement il auoit dict mal d'elle & de l'Euefque de Sées, dont elle meétroit peyne de le faire repentir.

Ce ieune homme, qui n'en auoyt iamais parlé que à elle mefme, & qui craingnoit d'efre mis en la malle grace de l'Euefque, s'en alla à Argentan avecq deux de fes feruiteurs, & trouua fa damoifelle à vefpres aux Jacobins¹⁰. Il s'en

vint agenoiller auprès d'elle, & luy dist : Ma dame, ie viens icy pour vous iurer deuant Dieu que ie ne parlay iamais de vostre honneur à perfonne du monde que à vous mefme ; & vous m'avez fait vn fi meschant tour que ie ne vous ay pas dict la moiçté des iniures que vous meritez. Et s'il y a homme ou femme qui veuille dire que iamais i'en aye parlé, ie fuis icy venu pour l'en dementir deuant vous. Elle, voiant que beaucoup de peuple estoit en l'eglise, & qu'il estoit accompagné de deux bons seruiteurs, se contraingnit de parler le plus gracieusement qu'elle peut, luy difant qu'elle ne faisoit nulle doute qu'il ne dist verité, & qu'elle l'estimoit trop homme de bien pour dire mal de perfonne du monde, & encores moins d'elle qui luy portoït tant d'amityé ; mais que son mary en auoyt entendu des propos, parquoy elle le prioït qu'il voulust dire deuant luy qu'il n'en auoyt poinçt parlé, & qu'il n'en croyoit riens. Ce que lui accorda volontiers ; & pensant l'accompagner à son logis, la print par deffoubz le bras ; mais elle luy dist qu'il ne seroyt pas bon qu'il vint avecq elle, & que son mary penseroit qu'elle luy fait porter ces parolles ; & en prenant vng de ses seruiteurs par la manche de sa robbe, luy dict : Laissez-moy cestuy-cy, & incontinant qu'il sera temps, ie vous enuoyray querir par luy ; mais, en attendant, allez vous reposer en vostre logis. Luy, qui ne se doubtoit poinçt de sa conspiration, s'y en alla.

Elle donna à soupper au seruiteur qu'elle auoyt retenu, qui luy demandoit souuent quant il feroit temps d'aller querir son maistre ; elle luy respondoit tousiours qu'il viendroyt assez tost. Et quant il fut nuict, enuoia vng de ses seruiteurs secretement querir du Mefnil, qui, ne se doutant du mal que on luy preparoyt, s'en alla hardiment à la maison du dict Sainct Aignan, auquel lieu la damoiselle entretenoit son seruiteur, de forte qu'il n'en auoyt que vng avecq luy. Et quant il fut à l'entrée de la maison, le seruiteur qui le menoit luy dist que la damoiselle vouloyt bien parler à luy auant son mary, & qu'elle l'attendoyt en vne chambre où il n'y auoit que vng de ses seruiteurs avecq elle, & qu'il feroyt bien de renuoier l'autre par la porte de deuant. Ce qu'il feit ; & en montant vn petit degré obscur, le procureur Sainct Aignan, qui auoit mis des gens en embusche dans vne garde-robe, commença à oyr le bruiet, & en demandant qu'est ce ? luy fut dist ¹¹ que c'estoit vng homme qui vouloit secretement entrer en sa maison. A l'heure, vng nommé Thomas Guerin ¹², qui faisoyt mestier d'estre meurdrier, lequel pour ceste execution estoit loué du procureur, vint donner tant de coups d'espée ¹³ à ce pauvre ieune homme, que, quelque deffence qu'il peult faire, ne se peut garder qu'il ne tombast mort entre leurs mains. Le seruiteur qui parloit à la damoiselle luy dist : l'oy mon maistre qui parle en ce degré, ie m'en voys à luy. La da-

moiselle le retint & luy dist : Ne vous foulciez, il viendra assez tost. Et peu après, oiant que son maistre difoyt : Le meurs & recomande à Dieu mon esprit, le voulut aller secourir ; mais elle le retint luy disant : Ne vous foulciez ; mon mary le chastie de ses ieuneesses ; allons veoir que c'est. Et en s'appuyant dessus le bout du degré, demanda à son mary : Et puy est-il fait ? Lequel luy dist : Venez le veoir ; à ceste heure vous ay ie vengée de cestuy là qui vous a tant fait de honte. Et en disant cella, donna d'un poignard qu'il auoit dix ou douze coups dedans le ventre de celluy que vivant il n'eust osé assaillir.

Après que l'homicide fut fait, & que les deux seruiteurs du trespasé s'en furent fouyz pour en dire les nouvelles au pauvre pere, pensant ledict Sainct Aignan que la chose ne pouoyt estre tenue secrette, regarda que les seruiteurs du mort ne debuoyent poinct estre creuz en tesmoignage, & que nul en sa maison n'auoit veu le fait, sinon les meurdriers, vne vieille chamberiere & vne ieune fille de quinze ans. Voulut secretement prendre la vieille, mais elle trouua façon d'eschapper hors de ses mains, & s'en alla en franchise aux Jacobins ¹⁴ ; qui fut le plus seur tesmoing que l'on eut de ce meurtre. La ieune chamberiere demora quelques iours en sa maison ; mais il trouua façon de la faire suborner par vn des meurdriers, & la mena à Paris en lieu publicq, affin qu'elle ne fust plus creue en

tesmoignaige ¹⁵. Et pour celler son meurdre, fait brusler le corps du pauvre trespasfé. Les oz, qui ne furent consommez par le feu, les fait mettre dans du mortier là où il faisoit bastir en sa maison, & enuoia à la court en diligence demander sa grace, donnant à entendre qu'il y auoit plusieurs fois deffendu sa maison à vng personnage dont il auoyt suspicion, qui pourchaffoyt le deshonneur de sa femme, lequel, nonobstant sa deffense, estoit venu de nuit en lieu suspect pour parler à elle; parquoy le trouuant à l'entrée de sa chambre, plus remply de collere que de raison, l'auroit tué. Mais il ne peut si tost faire despecher sa lettre à la chancellerie que le duc & la duchesse ne fussent par le pauvre pere aduertiz du cas, lesquelz, pour empescher ceste grace, enuoierent au chancelier. Ce malheureux, voiant qu'il ne la pouoit obtenir, s'enfuyt en Angleterre, & sa femme auecq luy, & plusieurs de ses parens. Mais auant partir, dist au meurdrier qui à sa requeste auoit fait le coup, qu'il auoit veu lectres expresses du Roy pour le prendre & faire mourir: mais à cause des seruices qu'il luy auoit faitz, il luy vouloit fauluer la vye; & luy donna dix escuz pour s'en aller hors du royaumé. Ce qu'il fait, & oncques puis ne fut trouué.

Ce meurdre icy fut si bien parueriffié par les seruiteurs du trespasfé que par la chamberiere qui s'estoit retirée aux Jacobins, & par les oz

qui furent trouvez dedans le mortier, que le procès fut fait & parfait en l'absence de Saint Aignan & de sa femme. Ils furent iugés par contumace, & condemez tous deux à la mort, leurs biens confisquez au prince, & quinze cens escuz au pere pour les fraiz du procès. Lediçt Saint Aignan estant en Angleterre, voiant que par la iustice il estoit mort en France, fait tant par son seruice enuers plusieurs grands feigneurs, & par la faueur des parens de sa femme, que le Roy d'Angleterre fait requeste au Roy de luy vouloir donner sa grace, & le remettre en ses biens & honneurs. Mais le Roy, ayant entendu le villain & enorme cas, enuoya le procès au Roy d'Angleterre, le priant de regarder si c'estoit cas qui meritoit grace; luy disant que le duc d'Allençon auoit seul ce privilege en son Roiaulme de donner grace en sa duché. Mais, pour toutes ses excuses, n'appaisa point le Roy d'Angleterre, lequel le prochassa si très instamment que à la fin le procureur l'eust à sa requeste ¹⁶; & retourna en sa maison, où, pour paracheuer sa meschanceté, s'accointa d'un inuocateur nommé Gallery, esperant que par son art il feroit exempt de paier les quinze cens escuz au pere du trespasé ¹⁷.

Et pour à ceste fin s'en allerent à Paris degnisés, sa femme & luy. Et voiant sa dicte femme qu'il estoit si longuement enfermé en vne chambre avecq le diçt Gallery, & qu'il ne luy disoit point la raison pourquoy, vng matin

elle l'espia, & veid que le dict Gallery luy monstroit cinq ymaiges de boys, dont les trois auoient les mains pendantes, & les deux leuées contremont¹⁸. Et parlant au procureur : Il nous fault faire de telles ymaiges de cire que ceulx cy ; & celles qui auront les bras pendans ce feront ceulx que nous ferons mourir, & ceulx qui les ont esleués¹⁹ feront ceulx dont vous vouldrez auoir la bonne grace & amour. Et le procureur disoit : Ceste cy fera pour le Roy de qui ie veulx estre aymé, & ceste cy pour mon seigneur le chancelier d'Allençon Brinon²⁰. Gallery luy dist : Il fault mestre ces ymaiges soubz l'autel où ilz orront leur messe, avecq des parolles que ie vous feray dire à l'heure. Et en parlant de ceulx qui auoyent les bras baïffez, dist le procureur que l'vne estoit maistre Gilles du Mefnil, pere du trespasé ; car il sçauoit bien que tant qu'il viuroit il ne cesseroit de le pourfuiure. Et vne des femmes qui auoyt les mains pendantes estoit ma dame la duchesse d'Allençon, seur du Roy, parce qu'elle aymoït tant ce viel feruiteur, & auoit en tant d'autres choses congneu sa meschanceté²¹, que si elle ne mouroyt, il ne pouoit viure. La seconde femme aiant les bras pendans estoit sa femme, laquelle estoit cause de tout son mal ; & se tenoit seur que iamays ne s'amenderoit de sa meschante vie. Quant sa femme, qui voyoit tout par le pertuis de la porte, entendit qu'il la mectoït au rang des trespassez, se pensa qu'elle le y enuoiroit le

premier. Et faingnant d'aller emprunçter de l'argent à vng sien oncle nommé Neaufle, maistre des requestes du duc d'Allençon, luy va compter ce qu'elle auoyt veu & oy de son mary. Lediçt Neaufle, comme bon viellard seruiteur, s'en alla au chancellier d'Allençon, & luy racompta toute l'histoire. Et pour ce que le duc & la duchesse d'Allençon n'estoient pour le iour à la court, le diçt chancellier alla compter ce cas estrange à ma dame la Regente²³, mere du Roy & de la diçte duchesse, qui soubdainement enuoya querir le prevoist de Paris, nommé La Barre²³, lequel feit si bonne dilligence qu'il print le procureur & Gallery son inuocateur, lesquelz, sans genne ne contraincte, confesserent librement le debte. Et fut leur procès faiçt & rapporté au Roy; quelques vns, voulans fauluer leurs vies, luy dirent qu'ilz ne serchoient que sa bonne grace par leurs enchantemens. Mais le Roy ayant la vie de sa seur aussy chere que la sienne, commanda que l'on donnast la sentence telle que s'ilz eussent attempté à sa personne propre. Toutesfois sa seur, la duchesse d'Allençon, le supplia que la vie fut faulue audict procureur, & commuer la mort en quelque peyne cruelle²⁴; ce que luy fut octroyé, & furent enuoiez luy & Gallery à Marseilles, aux galleres de Saint Blancart²⁵, où ilz finerent leurs iours en grande captiuité, & eurent loisir de recongnostre la grauité de leurs pechez; & la mauuaise femme, en l'absence de son mary,

continua son peché plus que iamais, & mourut miserablement.

Le vous supplie, mes dames, regardez quel mal il vient d'une meschante femme, & combien de maux se feirent pour le peché de ceste cy. Vous trouuerez que depuis que Eue feit pecher Adan, toutes les femmes ont prins possession de tormenter, tuer & damner les hommes. Quant est de moy, i'en ay tant experimenté la cruauté, que ie ne pense iamais mourir ny estre damné que par le desespoir en quoy vne m'a mys. Et suis encores si fol, qu'il fault que ie confesse que cest enfer là m'est plus plaissant venant de sa main que le paradis donné de celle d'une autre. Parlemeute, faignant de n'entendre poinct que ce fut pour elle qu'il tenoyt tel propos, luy dist : Puisque l'enfer est aussy plaissant que vous dictes, vous ne debuez craindre le diable qui vous y a mis. Mais il luy respondit en collere : Si mon diable deuenoit aussy noir qu'il m'a esté mauuays, il feroit autant de paour à la compaignie que ie prends de plaisir à la regarder ; mais le feu de l'amour me faiçt oblir celluy de cest enfer. Et pour n'en parler plus auant ie donne ma voix à madame Oisille pour dire la seconde nouvelle ; & suis seur que si elle vouloyt dire des femmes ce qu'elle en scait, elle fauoriseroit mon opinion. A l'heure, toute la compaignye se tourna vers elle, la priant vouloir commencer. Ce qu'elle accepta, & en riant commença à dire :

Il me femble, mes dames, que celluy qui m'a donné sa voix a tant di&t de mal des femmes par vne hiftoire veritable d'une malheureufe²³, que ie doibtz rememorer tous mes vielz ans pour en trouver vne dont la vertu puiſſe defmentir ſa mauuaiſe opinion ; & pour ce qu'il m'en eſt venu vne au deuant digne de n'eſtre miſe en obly, ie la vous vois compter.





NOUVELLE DEUXIESME.

Vne muletierre d'Amboyse ayma mieus cruellement mourir de la main de son valet que de consentir à sa mechante volonté.



EN la ville d'Amboise y auoyt vng mulletier qui seruoit la Roine de Nauarre, feur du roy François premier de ce nom, laquelle estoit à Bloys accouchée d'un filz. Auquel lieu estoit allé le dict mulletier pour estre païé de son quartier; & sa femme demoura au dict Amboise logée delà les pontz. Or y auoit il long temps que vng varlet de son mary l'aymoit si desesperement, que vng iour il ne se peut tenir de luy en parler; mais elle qui estoit si vraie femme de bien, le reprint si aigrement, le menassant de le faire battre & chasser à son mary que depuis il ne luy osa tenir propos ne faire semblant. Et garda ce feu couuert en son cueur iusques au iour que son maistre estoit allé dehors, & sa maistresse à vespres à Saint Florentin¹, église du chasteau fort, loing de

leur maison. Estant demoré seul, luy vint en fantaisye qu'il pourroit auoir par force ce que par nulle priere ne seruice n'auoit peu acquerir. Et rompit vng ais qui estoit entre la chambre où il couchoit & celle de sa maistresse. Mais à cause que le rideau, tant du liçt de son maistre & d'elle que des seruiteurs de l'autre cousté, couuroyt les murailles si bien que l'on ne pouoit veoir l'ouuerture qu'il auoyt faicte, ne fust poinçt sa malice apparceue, iusques ad ce que sa maistresse fut couchée auecq vne petite garçe de vnze à douze ans. Ainsy que la pauure femme estoit à son premier sommeil, entra le varlet, par l'ais qu'il auoit rompu, dedans son liçt, tout en chemise, l'espée nue en sa main. Mais auffy tost qu'elle le sentit près d'elle, faillit hors du liçt, en luy faisant toutes les remonstrances qu'il fut possible à femme de bien. Et luy, qui n'auoit amour que bestialle, qui eut mieulx entendu le langaige des mulletz que ses honnestes raisons, se monstra plus bestial que les bestes auecq lesquelles il auoyt esté long temps; car en voyant qu'elle couroyt si tost à l'entour d'une table, & qu'il ne la pouoit prendre, & qu'elle estoit si forte que par deux fois elle s'estoit defaicte de luy, desesperé de iamais ne la pouoir rauoir viue, luy donna si grand coup d'espée par les reings, pensant que si la paour & la force ne l'auoyt peu faire rendre, la douleur le feroit. Mais ce fut au contraire : car tout ainsy que vng bon gendarme,

quant il veoit son fang, est plus eschauffé à se venger de ses ennemys & acquerir honneur, ainſy son chaſte cuer ſe renforcea doublement à courir & fuyr des mains de ce malheureux, en luy tenant les meilleurs propos qu'elle pouoyt, pour cuyder par quelque moien le reduire à congnoiſtre ſes fautes ; mais il eſtoit ſi embrasé de fureur qu'il n'y auoit en luy lieu pour recepuoir nul bon couſté ; & luy redonna encores pluſieurs coups, pour leſquelz euit, tant que les iambes la peurent porter, couroit touſiours. Et quant, à force de perdre ſon fang, elle ſenteit qu'elle approchoit de la mort, leuant les oeilz au ciel & ioignant les mains, rendit graces à ſon Dieu, lequel elle nommoit ſa force, ſa vertu, ſa patience & chaſteté, luy ſupplyant prendre en gré le fang qui, pour garder ſon commandement, eſtoit reſpendu en la reuerence de celluy de ſon filz, auquel elle croyoit fermement tous ſes pechez eſtre lauez & effacez de la memoire de ſon ire. Et en diſant : Seigneur, recepuez l'ame qui, par voſtre bonté, a eſté rachepnée, tumba en terre ſur le viſaige, où ce meſchant luy donna pluſieurs coups ; & après qu'elle eut perdu la parolle & la force du corps, ce malheureux print par force celle qui n'auoit plus de deffenſe en elle.

Et quant il eut ſatisfaiſt à ſa meſchante concupiſcence, s'en fouyt ſi haſtiement que iamais depuis, quelque pourſuiſte que on en ayt faiſte, n'a peu eſtre retrouué. La ieune fille qui eſtoit

couchée avecq la mulletiere, pour la paour qu'elle auoit eue, s'estoyt cachée soubz le liçt; mais voiant que l'homme estoit dehors, vint à sa maistresse, & la trouua sans parole ne mouuement; crya par la fenestre aux voisins pour la venir secourir. Et ceulx qui l'aymoient & estimoient autant que femme de la ville, vindrent incontinent à elle, & amenerent avecq eux des chirurgiens, lesquelz trouuerent qu'elle auoyt vingt cinq plaies mortelles sur son corps; & feirent ce qu'ilz peurent pour luy ayder, mais il leur fut impossible. Toutesfois elle languit encores vne heure sans parler, faisant signe des oeilz & des mains, en quoy elle monstroit n'auoir perdu l'entendement. Estant interrogée par vng homme d'esglise de la foy en quoy elle mouroit, de l'esperance de son salut par Ihesucrist seul, respondoit par signes si euidens que la parole n'eut sceu mieulx monstrier son intention; & ainſy, avecq vn visaige ioyeux, les oeilz esleuez au ciel, rendit ce chaste corps son ame à son Créateur. Et si tost qu'elle fut leuée & enseuelye, le corps mis à sa porte, attendant la compaignie pour son enterrement, arriua son pauvre mary, qui veid premier le corps de sa femme mort deuant sa maison, qu'il n'en auoit sceu les nouvelles; & s'enquerant de l'occasion, eut double occasion de faire deuil, ce qu'il feit de telle sorte qu'il y cuyda layſſer la vye. Ainſy fut enterrée ceste martire de chasteté en l'eglise de Sainct Florentin, où toutes les femmes de

bien de la ville ne faillirent à faire leur debuoir de l'honorer autant qu'il estoit possible², se tenans bien heureuses d'estre de la ville où vne femme si vertueuse auoyt esté trouuée. Les folles & legieres, voyans l'honneur que l'on faisoit à ce corps, se delibererent de changer leur vye en myeux.

Voyla, mes dames, vne hystoire veritable qui doibt bien augmenter le cueur à garder ceste belle vertu de chasteté. Et nous qui sommes de bonnes maisons, deurions mourir de honte de sentir en nostre cueur la mondanité, pour laquelle euit vne pauvre mulletiere n'a point crainct vne si cruelle mort. Et telle s'estime femme de bien qui n'a pas encores sceu comme ceste cy resister iusques au sang. Parquoy se fault humillier, car les graces de Dieu ne se donnent point aux hommes pour leurs noblesses & richesses, mais selon qu'il plaist à sa bonté, qui n'est point accepteur de personne, lequel eslit ce qu'il veult; car ce qu'il a esleu l'honneur de ses vertuz. Et souuent eslit les choses basses, pour confondre celles que le monde estime haultes & honorables, comme luy mesmes dict: Ne nous resiouissons de noz vertuz, mais en ce que nous sommes escriptz au livre de vie, duquel ne nous peult effacer mort, enfer ne peché³.

Il n'y eut dame en la compaignye qui n'eut la larme à l'oeil pour la compassion de ceste

piteuse & glorieuse mort de ceste mulletiere. Chascune pensa en elle mesme que si la fortune leur aduenoit pareille, mettroit peine de l'enfuiure en son martire. Et voiant ma dame Oifille que le temps se perdoit parmy les louanges de cette trespassee, dist à Saffredent : Si vous ne dictes quelque chose pour faire rire la compaignye, ie ne scay nulle d'entre vous qui peult rabiller à la faulte que i'ay faicte de la faire pleurer. Parquoy ie vous donne ma voix pour dire la tierce nouvelle. Saffredent, qui eut bien désiré pouuoir dire quelque chose qui bien eut esté agreable à la compaignye, & sur toutes à vne ⁴, dist qu'on luy tenoit tort, veu qu'il y en auoit de plus antiens experimentez que luy qui deuoient parler premier que luy ; mais puisque son fort estoit tel, il en aymoyt mieulx s'en despescher ; car plus il y en auoit de bien parlans, & plus son compte seroyt trouué mauuays.





NOUVELLE TROISIÈME.

La Royne de Naples ioua la vengeance du tort que luy tenoit le roy Alphonse, son mary, avec vn gentil homme du quel il entretenoit la femme; & dura cette amityé toute leur vie, sans que iamais le Roy en eut aucun soupçon.



P OVR ce, mes dames, que ie me fuis souuent soubzhaicté compaignon de la fortune de celuy dont ie vois faire le compte, ie vous diray que en la ville de Naples, du temps du roy Alphonse, duquel la lasciueté estoit le sceptre de son Royaulme, y auoit vng gentil homme tant honneste, beau & agreable, que pour ses perfections vng viel gentil homme luy donna sa fille, laquelle en beaulté & bonne grace ne deuoit rien à son mary. L'amitié fut grande entre eulx deux iusques à vng carneual¹ que le Roy alla en masque parmi les maisons, où chascun s'efforçoit de lui faire le meilleur racueil qu'il estoit possible. Et quand il vint en celle de ce gentil homme, fut traicté trop mieulx que en

nul autre lieu, tant de confitures, de chantres, de musique, & de la plus belle femme que le Roy auoit point à son gré veue. Et à la fin du festin, avecq son mary dist vne chanson de si bonne grace que sa beaulté en augmentoit. Le Roy, voiant tant de perfections en vng corps, ne print pas tant de plaisir au doux accord de son mary & d'elle, qu'il feist à penser comme il le pourroit rompre. Et la difficulté qu'il en faisoit estoit la grande amytié qu'il voioyt entre eulx deux : parquoy il porta en son cueur ceste passion la plus couuerte qu'il luy fust possible. Mais pour la soulaiger en partie, faisoit force festins à tous les seigneurs & dames de Naples, où le gentil homme & sa femme n'estoient pas obliez. Pource que l'homme croit volontiers ce qu'il veut¹, il luy sembloit que les oeilz de ceste dame luy promettoient quelque bien aduenir, si la presence du mary n'y donnoit empeschement. Et pour essayer si sa pensée estoit veritable, donna la commission au mary de faire vng voyage à Rome pour quinze iours ou trois semaines. Et si tost qu'il fut dehors, sa femme, qui ne l'auoit encores loing² perdu de veue, en feist vng fort grand deuil, dont elle fut reconfortée par le Roy le plus souuent qu'il luy fut possible, par ses douces persuasions, par presens & par dons ; de sorte qu'elle fut non seulement consolée, mais comptante de l'absence de son mary. Et auant les trois semaines qu'il deuoit retourner, fut si amoureuse du Roy, qu'elle

estoit auffy ennuyée du retour de son mary qu'elle auoit esté de son allée. Et pour ne perdre sa presence⁴, accorderent ensemble que quant le mary iroyt en ses maisons aux champs, elle le feroit sçauoir au Roy, lequel la pourroit seulement aller veoir, & si secretement que l'honneur, qu'elle craingnoit plus que la conscience, n'en feroit poinct blessé.

En ceste esperance là se tint fort ioyeuse ceste dame; & quant son mary arriua, luy fait si bon recueil, que combien qu'il eust entendu que en son absence le Roy la serchoit, si ne peut auoir soupçon. Mais par longueur de temps, ce feu tant difficile à couvrir se commença puis après à monstrier, en sorte que le mary se doubta bien fort de la verité, & fait si bon guet qu'il en fut presque assure. Mais pour la crainte qu'il auoit que celuy qui luy faisoit iniure luy feist pis s'il en faisoit semblant, se delibera de le dissimuler; car il estimoit meilleur viure avecq quelque fascherie que de hazarder sa vie pour vne femme qui n'auoyt poinct d'amour. Toutesfois, en ce despit, delibera le rendre⁵ s'il luy estoit possible; & sçachant que souuent le despit fait faire à vne femme plus que l'amour, principalement à celles qui ont le cueur grand & honorable, print la hardiesse vng iour, en parlant à la Roynes, de luy dire qu'il auoit grande pitié dont elle n'estoit autrement aymée du Roy son mary. La Roynes, qui auoit oy parler de l'amour du Roy & de sa femme, luy dist :

Je ne puis auoir l'honneur & le plaisir ensemble. Je sçay bien que j'ay l'honneur dont vne aultre reçoit le plaisir ; aussi celle qui a le plaisir n'a pas l'honneur que j'ay. Luy qui entendoit bien pour qui ces parolles estoient dictes, luy respondit : Ma dame, l'honneur est né avecq vous ; car vous estes de si bonne maison que, pour estre Royne ou Emperiere, ne sçauriez augmenter vostre noblesse ; mais vostre beaulté, grace & honnesteté, a tant merité de plaisir, que celle qui vous en oste ce qui vous appartient se fait plus de tort que à vous ; car pour vne gloire qui lui tourne à honte, elle pert autant de plaisir que vous ne dame de ce Royaulme ne sçauriez auoir. Et vous puis dire, Ma dame, que si le Roy auoyt mis sa couronne hors de dessus sa teste, qu'il n'auroit nul aduentaige sur moy de contenter vne dame. Estant seur que pour satisfaire à vne si honneste personne que vous, il deburoit vouloir auoir changé sa complexion à la myenne. La Royne en riant luy respondit : Combien que le Roy foyt de plus delicate complexion que vous, si est ce que l'amour qu'il me porte me contente tant que ie la prefere à toute aultre chose ⁶. — Ma dame, s'il estoit ainfty, vous ne me feriez poinct de pitié ; car ie sçay bien que l'honneste amour de vostre cueur vous rendroit très contante, s'il trouuoit en celuy du Roy pareil amour ; mais Dieu vous en a bien gardée, à fin que, ne trouuant en luy ce que vous demandez, vous n'en fiffiez vostre

Dieu en terre. — Je vous confesse, dist la Royne, que l'amour que ie luy porte est si grande, que en nul aultre cueur que au mien ne se peut trouuer la semblable. — Pardonnez-moy, ma dame, luy dist le gentil homme, vous n'avez pas bien fondé l'amour de tous les cueurs ; car ie vous ose bien dire que tel vous ayme de qui l'amour est si grande & importable que la vostre auprès de la sienne ne se montreroit rien. Et d'autant qu'il veoit l'amour du Roy faillye en vous, la sienne croist & augmente de telle forte que, si vous l'avez pour agreable, vous ferez recompensée de toutes vos pertes.

La Royne commença, tant par ces parolles que par sa contenance, à congnoistre que ce qu'il disoit proceddoit du profond du cueur ; & va rememorer que long temps auoit il serchoit de luy faire seruice par telle affection qu'il en estoyt deuenu melencolicque, ce qu'elle auoyt parauant pensé venir à l'occasion de sa femme ; mais maintenant croioit elle fermement que c'estoit pour l'amour d'elle. Et aussy la vertu d'amour qui se fait sentir quand elle n'est poinct faincte, la rendit certaine de ce qui estoit caché à tout le monde. Et en regardant le gentil homme, qui estoit trop plus amyable que son mary, voyant qu'il estoyt delaisfé de sa femme comme elle du Roy, pressée du despit & ialousie de son mary, & incitée de l'amour du gentil homme, commença à dire, la larme à l'oeil en soufpirant : O mon Dieu ! faut il que la vengeance gaigne

fur moy ce que nul amour n'a sceu faire ! Le gentil homme bien entendant ce propos luy respondit : Ma dame, la vengeance est douce qui, en lieu de tuer l'ennemy, donne vie à vn parfait amy. Il me semble qu'il est temps que la vérité vous oste la fotte amour que vous portez à celluy qui ne vous aime point ; & l'amour iuste & raisonnable chasse hors de vous la crainte, qui iamais ne peut demeurer en vn cueur grand & vertueux. Or fus, ma dame, mettons à part la grandeur de vostre estat, & regardons que nous sommes l'homme & la femme de ce monde les plus trompez, trahis & mocquez de ceulx que nous auons plus parfaitement aimez. Reuenchons nous, ma dame, non tant pour leur rendre ce qu'ilz meritent, que pour satisfaire à l'amour qui, de mon costé, ne se peut plus porter sans morir. Et ie pense que si vous n'avez le cueur plus dur que nul caillou ou dyamant, il est impossible que vous ne sentiez quelque estincelle du feu qui croist tant plus que ie le veulx diffimuler. Et si la pitié de moy, qui meurs pour l'amour de vous, ne vous incite à m'aimer, au moins celle de vous mesme vous y doit contraindre, qui, estant si parfaite que vous, meritez auoir les cueurs de tous les honnestes hommes du monde ; & estes desprisée & delaissée de celuy pour qui vous avez dedaigné tous les aultres.

La Roynie, oyant ces parolles, fut si transportée que, de paour de monstrier par sa conte-

nance le troublement de son esprit, s'appuyant sur le bras du gentil homme, s'en alla en vng iardin de sa chambre, où longuement se promena sans luy pouoir dire mot. Mais le gentil homme la voyant demy vaincue, quand il fut au bout de l'allée, où nul ne les pouoit veoir, luy declara par effect l'amour que si long temps il luy auoit cellée; & se trouuans tous deux d'un contentement, iouerent la vengeance dont la passion auoyt esté importable. Et là delibèrent que toutes les foys que le mary iroyt en son villaige, & le Roy de son chasteau en la ville, il retourneroit au chasteau vers la Royne. Ainsi, trompans les trompeurs, ilz feroient quatre participans au plaisir que deux cuydoient auoir tous seuls. L'accord fait, s'en retournerent, la dame en sa chambre & le gentil homme en sa maison, avecq tel contentement qu'ils auoient obliez tous leurs ennuiz passez. Et la crainte que chascun auoit de l'assemblée du Roy & de la damoiselle estoit tournée en desir, qui faisoit aller le gentil homme plus souuent qu'il n'auoit accoustumé en son villaige, lequel n'estoit que à demye lieue. Et si tost que le Roy le scauoit, ne failloit d'aller veoir la damoiselle; & le gentil homme, quant la nuit estoit venue, alloit au chasteau, deuers la Royne, faire l'office de lieutenant de Roy, si secrettement que iamais personne ne s'en apperceut. Ceste vie dura bien longuement; mais le Roy, pour estre personne publicque, ne pouoit si bien diffimuler son

amour que tout le monde ne s'en apperceuft ; & auoient tous les gens de bien grand pitié du gentil homme, car plusieurs mauuais garçons luy faisoient des cornes par derriere, en signe de mocquerie, dont il s'apperceuoit bien. Mais ceste mocquerie luy plaifoit tant qu'il estimoit autant ses cornes que la couronne du Roy ; lequel, avec la femme du gentil homme, ne se peurent vn iour tenir, voyant vne teste de cerf qui estoit esleuée en la maison du gentil homme ⁸, de se prendre à rire deuant luy mesmes, en disant que ceste teste estoit bien seante en ceste maison. Le gentil homme, qui n'auoit le cueur moins bon que luy, va faire escrire sur ceste teste : *Io porto le corna, ciascun lo vede ; ma tal le porta che no lo crede*⁹. Le Roy retournant en sa maison, qui trouua cest escripteau nouvellement mis, demanda au gentil homme la signification, lequel luy dist : Si le secret du Roy est caché au serf, ce n'est pas raison que celluy du serf soit déclaré au Roy ; mais contentez vous que tous ceulx qui portent cornes n'ont pas le bonnet hors de la teste, car elles sont si douces qu'elles ne descoiffent personne ; & celluy les porte plus legierement qui ne les cuyde pas auoir. Le Roy congneut bien par ces parolles qu'il sçauoit quelque chose de son affaire, mais iamais n'eust soupsonné l'amitié de la Roynne & de luy ; car tant plus la Roynne estoit contente de la vie que son mary menoit, & plus faingnoit d'en estre marrye. Parquoy

vesquirent longuement, d'un costé & d'autre, en ceste amityé, iusques à ce que la vicillese y meist ordre.

Voylà, mes dames, vne histoire que volontiers ie vous monstre icy pour exemple, à fin que quand vos mariz vous donneront des cornes de cheureul, vous leur en donniez de cerf. Ennasuite commença à dire en riant : Saffredent, ie suis toute assuree que si vous aimez autant que autres fois vous auez fait, vous endureriez cornes aussi grandes que vng chesne, pour en rendre vne à vostre fantaisye; mais maintenant que les cheueulx vous blanchissent, il est temps de donner treues à voz dezirs. Ma damoiselle, dist Saffredent, combien que l'esperance m'en foyt ostée par celle que i'ayme, & la fureur par l'aage, si n'en scaurois diminuer la volonté. Mais puis que vous m'avez reprins d'un si honneste desir, ie vous donne ma voix à dire la quatriesme nouvelle, à ceste fin que nous voyons si par quelque exemple vous m'en pourriez desmentir. Il est vray que, durant ce propos, vng de la compaignye se print bien fort à rire, sachant que celle qui prenoit les parolles de Saffredent à son aduantaige, n'estoit pas tant aymée de luy qu'il en eust voulu souffrir cornes, honte ou dommage. Et quand Saffredent apperceut que celle qui ryoit l'entendoit, il s'en tint très content, & se teut pour laisser dire Ennasuite, laquelle commença ainsi :

Mes dames, affin que Saffredent & toute la compaignye congnoisse que toutes dames ne font pas semblables à la Royne de laquelle il a parlé, & que tous les folz & hazardeurs ne viennent pas à leur fin, & aussi pour ne celler l'oppinion d'une dame qui iugea le despit d'auoir failli à son entreprinse pire à porter que la mort, ie vous racompteray vne histoire, en laquelle ie ne nommeray les personnes, pour ce que c'est de si fresche memoire que i'aurois paour de desplaire à quelcuns des parens bien proches.





NOUVELLE QUATRIÈME.

Vn ieune gentil homme, voyant vne dame de la meilleure maison de Flandres, soeur de son maistre, vesue de son premier & second mary, & femme fort deliberée, voulut sonder si les propos d'une honneste amytié luy desplairoient; mais ayant trouué reponse contraire à sa contenance, essaya la prendre par force, à laquelle resista fort bien. Et sans iamais faire semblant des dessins & effors du gentil homme, par le conseil de sa dame d'honneur, s'estoigna petit à petit de la bonne chere qu'elle auoit accoutumé luy faire. Ainsy, par sa fole outrecuydance, perdit l'honnesté & commune frequentation qu'il auoit plus que nul autre avec elle.



Ly auoyt au pais de Flandres vne dame de si bonne maison qu'il n'en estoit poinct de meilleure, vesue de son premier & second mary, desquelz n'auoyt eu nulz enfans vians. Durant sa viduité, se retira avecq vng sien frere dont elle estoit fort aymée, lequel estoit

fort grand feigneur, & mary d'une fille de Roy. Ce ieune prince estoit homme fort subgect à son plaisir, ayment chaffe, passetemps & dames, comme la ieunesse le requeroyt ; & auoyt vne femme fort fascheuse, à laquelle les passetemps du mary ne plaifoient point ; parquoy le feigneur menoit tousiours avecq sa femme sa seur, qui estoit la plus joyeuse & meilleure compaignye qu'il estoit possible ¹, toutesfois faige & femme de bien. Il y auoyt en la maison de ce feigneur vng gentil homme dont la grandeur, beaulté & bonne grace passoit celle de tous ses compaignons. Ce gentil homme, voyant la seur de son maistre femme ioyeuse & qui ryoit volontiers, pensa qu'il essaieroyt pour veoir si les propos d'une honneste amityé luy desplaieroient ; ce qu'il feit. Mais il trouua en elle responce contraire à sa contenance. Et combien que sa responce fust telle qu'il appartenoyt à vne princesse & vraye femme de bien, si est ce que le voyant tant beau & honneste comme il estoit, elle luy pardonna aisement sa grande audace. Et monstroit bien qu'elle ne prenoit point de plaisir quand il parloit à elle, en lui disant souvent qu'il ne tint plus de tels propos ; ce qu'il lui promist, pour ne perdre l'aïse & honneur qu'il auoyt de l'entretenir. Toutesfois à la longue augmenta si fort son affection qu'il oblia la promesse qu'il luy auoit faicte ; non qu'il entreprint de se hazarder par parolles, car il auoit trop contre son gré expérimenté les faiges responce

qu'elle ſçauoit faire. Mais il penſa que ſ'il la pouoit trouuer en lieu à ſon aduantaige, elle qui eſtoit veſue, ieune, & en bon point, & de fort bonne complexion, prendroyt peult eſtre pitié de luy & d'elle enſemble.

Pour venir à ſes fins, diſt à ſon maistre qu'il auoyt auprès de ſa maiſon fort belle chaffe, & que ſi luy plaifoit y aller prendre trois ou quatre cerfs au mois de may, il n'auoit point veu plus beau paſſetemps. Le ſeigneur, tant pour l'amour qu'il portoit à ce gentil homme que pour le plaifir de la chaffe, luy octroya ſa requeſte; & alla en ſa maiſon, qui eſtoit belle & bien en ordre, comme du plus riche gentil homme qui fuſt au pays. Et logea le ſeigneur & la dame en vng corps de maiſon, & en l'autre vis à vis celle qu'il ayroit plus que luy meſmes. La chambre de laquelle il auoit ſi bien accouſtrée, tapiffée par le hault, & ſi bien nattetée, qu'il eſtoit impoſſible de ſ'appercevoir d'vne trappe qui eſtoit en la ruelle de ſon liēt, laquelle deſcendoit en celle où logeoit ſa mere, qui eſtoit vne vielle dame vng peu caterreuſe; & pource qu'elle auoit la toux, craignant faire bruiēt à la princeſſe qui logeoyt ſur elle, changea de chambre à celle de ſon filz. Et les foirs cette vielle dame portoit des confitures à ceſte princeſſe pour ſa collation; à quoy aſſiſtoyt le gentil homme, qui pour eſtre fort aymé & priué de ſon frere, n'eſtoit refusé d'eſtre à ſon habiller & deſhabiller, où touſiours il voyoit

occasion d'augmenter son affection. En sorte que vng soir, après qu'il eut fait veiller cette princesse si tard que le sommeil qu'elle auoyt le chassa de la chambre, s'en alla à la sienne. Et quand il eut prins la plus gorgiasse & mieulx parfumée de toutes ses chemises, & vng bonnet de nuit tant bien accoustré qu'il n'y falloit rien, luy sembla bien, en soy mirant, qu'il n'y auoit dame en ce monde qui sceut refuser sa beaulté & bonne grace. Parquoy se promectant à luy mesmes heureuse yssue de son entreprise, s'en alla mettre en son liét, où il n'esperoit faire long sejour, pour le desir & seur espoir qu'il auoit d'en acquerir vng plus honorable & plaisant. Et si tost qu'il eut enuoyé tous ses gens dehors, se leua pour fermer la porte après eulx. Et longuement escouta si en la chambre de la princesse, qui estoit dessus, y auoit aucun bruiét; & quand il se peut asseurer que tout estoit en repos, il voulut commencer son doux trauail : & peu à peu abbatit la trappe qui estoit si bien faite & accoustrée de drap qu'il ne fait vn seul bruiét; & par là monta à la chambre & ruelle du liét de sa dame, qui commençoit à dormyr. A l'heure, sans auoir regard à l'obligation qu'il auoit à sa maistresse, ny à la maison d'où estoit la dame, sans luy demander congié ne faire la reuerence, se coucha auprès d'elle, qui le sentit plus tost entre ses bras qu'elle n'apparceut sa venue. Mais elle, qui estoit forte, se desfit de ses mains, en luy demandant qui il estoit, se

meit à le frapper, mordre & esgratigner, de forte qu'il fut contrainct, pour la paour qu'il eut qu'elle appelaft, luy fermer la bouche de la couerture; ce que luy fut impossible de faire, car quand elle veid qu'il n'espargnoit rien de toutes ses forces pour luy faire vne honte, elle n'espargna rien des siennes pour l'en engarder; & appella tant qu'elle peut sa dame d'honneur, qui couchoit en sa chambre, ancienne & saige femme autant qu'il en estoit point, laquelle tout en chemise courut à sa maistresse.

Et quand le gentil homme veid qu'il estoit descouvert, eut si grand paour d'estre cogneu de sa dame, que le plustost qu'il peut descendit par sa trappe; & autant qu'il auoit eu de desir & d'affurance d'estre bien venu, autant estoit il desesperé de s'en retourner en si mauuais estat. Il trouua son mirouer & sa chandelle sur sa table; & regardant son visage tout sanglant d'esgratigneures & morsures qu'elle luy anoyt faites, dont le sang failloit sur sa belle chemise, qui estoit plus sanglante que dorée, commença à dire : Beaulté! tu as maintenant lóyer de ton mérite, car, par ta vaine promesse, i'entrepris vne chose impossible, & qui peut estre, en lieu d'augmenter mon contentement, est redoublement de mon malheur, estant assure que si elle scait que, contre la promesse que ie luy ay faite, i'ay entrepris ceste follie, ie perdray l'honneste & commune frequentation que i'ay plus que nul autre auecq elle; ce que ma gloire

a bien deferuy ; car pour faire valoir ma beaulté & bonne grace, ie ne la deuois pas cacher en tenebres pour gaingner l'amour de son cueur ; ie ne deuois pas essayer à prendre par force son chaste corps, mais debuois, par long seruice & humble patience, attendre que amour en fut victorieux, pour ce que sans luy n'ont pouuoir toute la vertu & puiffance de l'homme. Ainsi passa la nuit en tels pleurs, regretz & douleurs qui ne se peuuent racompter. Et au matin, voiant son visaige si deschiré fait semblant d'estre fort mallade & de ne pouuoir veoir la lumiere, iusques ad ce que la compaignie feust hors de sa maison.

La dame, qui estoit demorée victorieuse, sachant qu'il n'y auoit homme en la court de son frere qui eut osé faire vne si estrange entreprinse que celluy qui auoyt eu la hardiesse de luy declairer son amour, se assura que c'estoit son hoste. Et quand elle eut cherché avecq sa dame d'honneur les endroitz de la chambre pour trouuer qui ce pouoit estre, ce qui ne fut possible, elle luy dist par grande collere : Assurez vous que ce ne peut estre nul autre que le seigneur de ceans ; & que le matin ie feray en sorte vers mon frere que sa teste sera tesmoing de ma chasteté. La dame d'honneur³, la voiant ainsi courroucée, luy dist : Ma dame, ie suis très aise de l'amour que vous auez de vostre honneur, pour lequel augmenter ne voulez espargner la vie d'vng qui l'a trop hazardée pour

la force de l'amour qu'il vous porte. Mais bien fouuent tel la cuyde croistre qui la diminue. Parquoy ie vous supplye, ma dame, me vouloir dire la verité du faiçt. Et quand la dame luy eut compté tout au long, la dame d'honneur luy dist : Vous m'asseurez qu'il n'a eu aultre chose de vous que les esgratigneures & coups de poing ? — Ie vous assure, dist la dame, que non ; & que s'il ne trouue vng bon chirurgien, ie pense que demain les marques y paroistront. — Or, puis que ainfty est, ma dame, dist la dame d'honneur, il me semble que vous auez plus d'occasion de louer Dieu que de penser à vous venger de luy ; car vous pouuez croire que puis qu'il a eu le cuer si grand que d'entreprendre vne telle chose, & le despit qu'il a de y auoir failly, que vous ne lui sçauriez donner mort qui ne lui fust plus aisée à porter. Si vous desirez estre vengée de luy, laissez faire à l'amour & à la honte, qui le sçauront mieulx tormenter que vous. Si vous le faiçtes pour votre honneur⁴, gardez vous, ma dame, de tumber en pareil inconuenient que le sien ; car en lieu d'acquérir le plus grand plaisir qu'il ait sceu auoir, il a receu le plus extreme ennuy que gentil homme sçauroit porter. Auffy vous, ma dame, cuydant augmenter vostre honneur, le pourriez bien diminuer ; & si vous en faiçtes la plainçte, vous ferez sçauoir ce que nul ne sçait ; car, de son costé, vous estes assurée que iamais il n'en sera rien reuelé. Et quand

Monseigneur vostre frere en feroit la iustice que en demandez, & que le pauvre gentil homme en vint à mourir, si courra le bruit partout qu'il aura fait de vous à sa volonté ; & la plus part diront qu'il a esté bien difficile que vng gentil homme ait fait vne telle entreprinse si la dame ne luy en donne grande occasion. Vous estes belle & ieune, viuant en toute compaignye bien ioietusement ; il n'y a nul en ceste court qui ne voye la bonne chere que vous faictes au gentil homme dont vous auez soupçon, qui fera iuger chascun que s'il a fait ceste entreprinse, ce n'a esté sans quelque faulte de vostre costé. Et vostre honneur, qui iusques icy vous a fait aller la teste leuée, fera mis en dispute en tous les lieux là où ceste histoire sera racomptée.

La princeesse, entendant les bonnes raisons de sa dame d'honneur, congneut qu'elle luy disoit verité, & que à très iuste cause elle feroit blasmée, veue la bonne & priuée chere qu'elle auoit tousiours faicte au gentil homme ; & demanda à sa dame d'honneur ce qu'elle auoit à faire, laquelle luy dist : Ma dame, puis qu'il vous plaist recepuoir mon conseil, voiant l'affection dont il procedde, me semble que vous deuez en vostre cueur auoir ioye d'auoir veu que le plus beau & le plus honneste gentil homme que i'aye veu en ma vie n'a sceu, par amour ne par force, vous meétre hors du chemyn de vraye honnesteté. Et en cela, ma dame, deuez vous humillier deuant Dieu, recongnoistre que ce n'a

pas esté par vostre vertu ; car maintes femmes ayans mené vie plus austere que vous ont esté humiliées par hommes moins dignes d'estre aimez que luy. Et deuez plus que iamais craindre de recepuoir propos d'amityé, pource qu'il y en a assez qui sont tombez la seconde fois aux dangiers qu'elles ont euité la premiere. Ayez memoire, ma dame, que Amour est aueugle, lequel aueuglit de forte que où l'on pense le chemin plus seur, c'est à l'heure qu'il est le plus glissant. Et me semble, ma dame, que vous ne debuez à luy ne à aultre faire semblant du cas qui vous est aduenu ; & encores qu'il en voulust dire quelque chose, faindrez du tout de ne l'entendre, pour éuiter deux dangiers, l'vn de la vaine gloire de la victoire que vous en auez eue, l'aultre de prendre plaisir en ramenteuant choses qui sont si plaisantes à la chair, que les plus chastes ont bien affaire à se garder d'en sentir quelques estincelles, encores qu'elles⁵ la fuyent le plus qu'elles peuuent. Mais aussi, ma dame, affin qu'il ne pense par tel hazard auoir fait chose qui vous ait esté agreable, ie suis bien d'aduis que peu à peu vous vous esloigniez de la bonne chere que vous auez accoustumé de luy faire, afin qu'il congnoisse de combien vous desprizez sa follie, & combien vostre bonté est grande, qui s'est contentée de la victoire que Dieu vous a donnée, sans demander autre vengeance de luy. Et Dieu vous doint grace, ma dame, de continuer l'honnesteté qu'il

a mise en vostre cœur ; & congnoissant que tout bien vient de luy, vous l'aymiez & seruiez mieulx que vous n'avez accoustumé. La princesse, deliberée de croire le conseil de sa dame d'honneur, s'endormit aussi ioieusement que le gentil homme veilla de tristesse.

Le lendemain, le seigneur s'en voulut aller & demanda son hôte ; auquel on dit qu'il estoit si mallade qu'il ne pouoit voir la clairté, ne oyr parler personne ; dont le prince fut fort esbahy, & le voulut aller veoir ; mais sçachant qu'il dormoyt, ne le voulut esueiller, & s'en alla ainfy de sa maison sans luy dire à Dieu, emmenant avecq luy sa femme & sa seur ; laquelle, entendant les excuses du gentil homme, qui n'auoit voulu veoir le prince ne la compaignye au partir, se tint assuree que c'estoit ce luy qui luy auoit fait tant de torment, lequel n'osoit montrer les marques qu'elle luy auoit faictes au visaige. Et combien que son maistre l'envoyast souuent querir, si ne retourna point à la court qu'il ne fust bien guery de toutes ses playes, hors vne, celle que l'amour & le despit luy auoient faict au cœur. Quand il fut retourné deuers luy, & qu'il se retrouua deuant sa victorieuse ennemye, ce ne fut sans rougir ; & luy, qui estoit le plus audacieux de toute la compaignye, fut si estonné que souuent deuant elle perdoit toute contenance. Parquoy fut toute assuree que son soupçon estoit vray ; & peu à peu s'en estrangea, non pas si finement qu'il ne

s'en apperceust très bien ; mais il n'en osa faire semblant, de paour d'auoir encores pis ; & garda cest amour en son cueur, auecq la patience de l'esloingnement qu'il auoyt merité.

Voyla, mes dames, qui deuoyt donner grande craincte à ceulx qui presument ce qui ne leur appartient. Et doit bien augmenter le cueur aux dames, voyans la vertu de ceste ieune princesse & le bon sens de sa dame d'honneur. Si à quelqu'une de vous aduenoit pareil cas, le remede y est ia donné. Il me semble, dist Hircan, que le grand gentil homme dont vous auez parlé estoit si despourueu de cueur qu'il n'estoit digne d'être ramentu ; car ayant vne telle occasion, ne debuoit, ne pour vielle ne pour ieune, laisser son entreprinse. Et fault bien dire que son cueur n'estoit pas tout plein d'amour, veu que la craincte de mort & de honte y trouua encores place. Nomerfide respondit à Hircan : Et que eust fait le pauure gentil homme, veu qu'il auoyt deux femmes contre luy ? — Il debuoit tuer la vielle, dist Hircan ; & quand la ieune se feut veue sans secours, eust esté demy vaincue. — Tuer ! dit Nomerfide ; vous voudriez doncques faire d'un amoureux vng meurdrier ? Puisque vous auez ceste opinion, on doit bien craindre de tumber en voz mains. — Si i'en estois iusques là, dit Hircan, ie me tiendrois pour deshonoré si ie ne venois à fin de mon intention. A l'heure Geburon dist : Trouuez

vous eſtrange que vne princeſſe nourrie en tout honneur ſoit difficile à prendre d'un ſeul homme? Vous deuriez doncques beaucoup plus vous eſmerueiller d'une pauvre femme qui eſchappa de la main de deux. Geburon, diſt Ennaſuitte, ie vous donne ma voix à dire la cinquiefme nouvelle; car ie penſe que vous en ſçavez quelqu'une de ceſte pauvre femme qui ne fera poinct faſcheuſe. Puis que vous m'avez eſſeu à partie, diſt Geburon, ie vous diray vne hiſtoire que ie ſçay, pour en auoir faiçt inquisition veritable ſur le lieu; & par là vous verrez que tout le ſens & la vertu des femmes n'eſt pas au cueur & teſte des princeſſes, ny toute l'amour & fineſſe en ceulx où le plus ſouuent on eſtime qu'ilz ſoyent.





NOUVELLE CINQVIÈME.

Deux cordeliers de Nyort, passans la riuere au port de Coulon, voulurent prendre par force la basteliere qui les passoit. Mais elle, sage & fine, les endormit si bien de paroles que, leur accordant ce qu'ils demandoient, les trompa & mit entre les mains de la iustice, qui les rendit à leur gardien pour en faire telle punition qu'ils meritoient.



V port de Coullon¹, près de Nyort, y auoit vne basteliere qui iour & nuit ne faisoit que passer vng chascun. Aduint que deux cordeliers du dict Nyort passerent la riuere tous seulz avecq elle. Et pour ce que le passaige est vng des plus longs qui soit en France, pour la garde d'ennuyer, vindrent à la prier d'amours, à quoy elle leur feit la responce qu'elle deuoyt. Mais eux qui pour le trauail du chemyn n'estoient lassez, ne pour froideur de l'eaue refroidiz, ne aussi pour le refus de la femme honteux, se delibererent tous deux la

prendre par force ; ou si elle se plaindoit, la iecter dans la riuere. Elle, aussi sage & fine qu'ils estoient folz & malicieux, leur dist : Je ne suis pas si mal gracieuse que i'en fayct le semblant : mais ie vous veulx prier de m'octroyer deux choses, & puis vous congnoistrez que i'ay meilleure enuye de vous obeir que vous n'auiez de me prier. Les cordeliers luy iurerent par leur bon saint François qu'elle ne leur scauroit demander chose qu'ilz n'octroiaissent pour auoir ce qu'ilz desiroient d'elle. Je vous requiers premierement, dist-elle, que me iuriez & promettiez que iamais à homme viuant nul de vous ne declarera nostre affaire. Ce que luy promirent tres volontiers. Et aussi elle leur dist que l'un après l'autre veuille prendre son plaisir de moy, car i'auroys trop de honte que tous deux me veissent ensemble. Regardez lequel me vouldra auoir le premier. Ilz trouuerent sa requeste très iuste, & accorda le ieune que le plus viel commenceroit. Et en approchant d'une petite isle, elle dist au ieune : Beau pere, dictes là voz oraisons iusques ad ce que i'aye mené vostre compaignon ici deuant en vne autre isle ; & si, à son retour, il se loue de moy, nous le lairrons icy & nous en irons ensemble. Le ieune faulta dedans l'isle, attendant le retour de son compaignon, lequel la basteliere mena en vne aultre. Et quand ilz furent au bort, faignant d'attacher son bateau à vng arbre, luy dist : Mon amy, regardez en quel lieu nous

nous meçtrons. Le beau pere entra en l'isle pour fercher l'endroiçt qui lui seroit plus à propos : mais si tost qu'elle le veid à terre, donna vng coup de pied contre l'arbre & se retira auecq son basteau dedans la riuere, laissant ces deux bons peres aux defertz, ausquels elle cria tant qu'elle peut : Attendez, messieurs, que l'ange de Dieu vous vienne consoler, car de moy n'aurez aujourd'huy chose qui vous puisse plaire.

Ces deux pauures religieux, congnoissans la tromperie, se misrent à genoulx sur le bord de l'eaue, la priant ne leur faire ceste honte, & que si elle les vouloyt doucement mener au port, ils luy promectoient de ne luy demander rien. Mais en s'en allant tousiours, leur disoit : Je serois doublement folle, après auoir eschappé de voz mains, si ie m'y remectoys. Et en entrant au villaige, va appeller son mary & ceulx de la iustice, pour venir prendre ces deux loups en-raigez, dont, par la grace de Dieu, elle auoit eschappé de leurs dentz ; qui y allerent^s si bien accompaignez, qu'il ne demora grand ne petit qui ne voulüst auoir part au plaisir de ceste chasse. Ces pauures freres, voyans venir si grande compaignye, se cachoient chascun en son isle, comme Adam quand il se veid nud deuant la face de Dieu. La honte meit leur peché deuant leurs oeilz, & la craincte d'estre pugniz les faisoit trembler si fort qu'ilz estoient demy mortz. Mais cela ne les garda d'estre

prins & mis prisonniers, qui ne fut sans estre mocquez & huez d'hommes & de femmes. Les vngs disoient ³ : Ces beaux peres qui nous preschent chasteté, & puis la veulent offer à noz femmes ⁴ ! Et les aultres disoient : Sont sepulchres par dehors blanchiz, & par dedans pleins de morts & pourriture ⁵. Et puis vne autre voix cryoit : Par les fruitz, congnoissez vous quels arbres sont ⁶. Croyez que tous les passai-ges que l'Euangile dict contre les hypocrites furent alleguez contre ces pauures prisonniers, lesquels, par le moyen du gardien ⁷, furent recoux & deliurez, qui en grand diligence les vint demander, assurant ceulx de la iustice qu'il en feroyt plus grande pugnition que les seculiers n'oseroient faire ; & pour satisfaire à partie, ils diroient tant de messes & prieres qu'on les en voudroit charger. Le iuge accorda sa requeste, & luy donna les prisonniers, qui furent si bien chapitrez du gardien, qui estoit homme de bien, que oncques puis ne passerent riuere sans faire le signe de la croix & se recommander à Dieu.

Je vous prie, mes dames, pensez si ceste pauure basteliere a eu l'esprit de tromper deux si malitieux hommes, que doiuent faire celles qui ont tant leu & veu de beaux exemples ⁸ ? Quand il n'y auroit que la bonté des vertueuses dames qui ont passé deuant leurs oeilz. En sorte que la vertu des femmes bien nourryes se doit autant appeler coustume que vertu ; mais de celles

qui ne ſçauent rien, qui n'oyent quaſi en tout l'an deux bons fermons, qui n'ont le loifir que de penſer à gaingner leur pauvre vie, & qui, ſi fort preſſées, gardent ſoigneuſement leur chaſteté⁹; c'eſt là où on congnoiſt la vertu, qui eſt naiſſement dedans le cueur, car où le ſens & la force de l'homme eſt eſtimée moindre, c'eſt où l'eſperit de Dieu faiçt de plus grandes oeuvres. Et bien malheureuſe eſt la dame qui ne garde bien ſoigneuſement le trefor qui luy apporte tant d'honneur, eſtans bien gardé, & tant de deshonneur au contraire. Longarine lui diſt : Il me ſemble, Geburon, que ce n'eſt pas grand vertu de refuſer vng cordelier, mais que plus toſt ſeroit choſe impoſſible de les aymer. — Longarine, lui reſpondit Geburon, celles qui n'ont poinçt accouſtumé d'auoir de tels ſeruiteurs que vous ne tiennent poinçt faſcheux les cordeliers; car ils ſont hommes auſſy beaulx, auſſy fortz & plus repoſez que nous autres, qui ſommes tous caſſez du harnoys; & ſi parlent comme anges, & ſont importuns comme diables; parquoy celles qui n'ont veu robbes que de bureau ſont bien vertueuſes quand elles eſchappent de leurs mains. Nomerſide diſt tout hault : Ha par ma foy, vous en direz ce que vous voudrez, mais i'euffe mieulx aymé eſtre ieçtée en la riuiere que de coucher avecq vng cordelier. Oifille luy diſt en riant : Vous ſçauéz doncques bien nouer? Ce que Nomerſide trouua bien mauuais, penſant qu'Oifille n'eufft telle eſtime

d'elle qu'elle desiroit ; parquoy luy dist en colere : Il y en a qui ont refusé des personnes plus agreables que vng cordelier, & n'en ont poinct fait sonner la trompette. Oifille se prenant à rire de la voir courroucée, luy dist : Encores moins ont elles fait sonner le tabourin de ce qu'elles ont fait & accordé. Geburon dist : Je voy bien que Nomerfide a enuye de parler ; parquoy ie luy donne ma voix, affin qu'elle descharge son cueur sur quelque bonne nouvelle. — Les propos passez, dist Nomerfide, me touchent si peu, que ie n'en puis auoir ne ioye ne ennuy. Mais puisque i'ay vostre voix, ie vous pryé oyr la myenne pour vous monstrier que si vne femme a esté seduite en bien, il y en a qui le font en mal. Et pour ce que nous auons iuré de dire verité, ie ne la veulx celer ; car tout ainfy que la vertu de la basteliere ne honnore poinct les aultres femmes, si elles ne l'ensuyuent, aussi le vice d'une aultre ne les peut deshoner. Escoutez doncques.





NOUVELLE SIXIESME.

Vn viel borgne, valet de chambre du duc d'Alençon, auerty que sa femme s'estoit amourachée d'un ieune homme, desirant en sauoir la verité, findit s'en aler pour quelques iours aux champs, dont il retourna si soudain que sa femme, sur laquelle il faisoit le guet, s'en aparceut, qui, la cuydant tromper, le trompa luy mesme.



Ly auoit vng viel varlet de chambre de Charles, dernier duc d'Alençon¹, lequel auoit perdu vng oeil, & estoit marié auecq vne femme beaucoup plus ieune que luy. Et pour ce que ses maistre & maistresse l'aymoient autant que homme de son estat qui fust en leur maison, ne pouoit si souuent aller veoir sa femme qu'il eust bien voulu; qui fut occasion dont elle oblya tellement son honneur & conscience, qu'elle alla aimer vng ieune homme, dont à la longue le bruiet fut si grand & mauuais que le mary en fut aduerty. Lequel

ne le pouuoit croire, pour les grands signes d'amityé que luy monstroit sa femme. Toutes-fois vng iour il pensa d'en faire l'experience, & de se venger, s'il pouuoit, de celle qui luy faisoit ceste honte. Et pour ce faire, faignist s'en aller en quelque lieu auprès de là pour deux ou trois iours. Et incontinent qu'il fut party, sa femme enuoya querir son homme, lequel ne fut pas demie heure avecq elle que voicy venir le mary qui frappa bien fort à la porte. Mais elle, qui le congneut, le dist à son amy, qui fut si estonné qu'il eut voulu estre au ventre de sa mere, maudissant elle & l'amour qui l'auoient mis en tel dangier. Elle luy dist qu'il ne se foulciaist poinct, & qu'elle trouueroit bien moien de l'en faire faillir sans mal ne honte; & qu'il s'habillast le plus tost qu'il pourroit. Ce temps pendant frappoit le mary à la porte, appellant le plus hault qu'il pouoyt sa femme. Mais elle faingnoit de ne le congnoistre poinct, & disoit tout hault aux gens de leans : Que ne vous leuez vous, & allez faire taire ceux qui font ce bruiçt à la porte ? Est-ce maintenant l'heure de venir aux maisons des gens de bien ? Si mon mary estoit icy, il vous en garderoyt. Le mary, oyant la voix de sa femme, l'appella le plus hault qu'il peut : Ma femme, ouurez moy, me ferez vous demorer icy iusques au iour ? Et quand elle veit que son amy estoit tout prest de faillir, en ouurant sa porte, commença à dire à son mary : O mon mary ! que ie suis

bien aise de vostre venue! car ie faisois vng merueilleux songe; & estois tant aise que iamais ie ne receuz vng tel contentement, pource qu'il me sembloit que vous auiez recouuert la veue de vostre oeil. Et en l'embrassant & le baisant, le print par la teste, & luy bouchoit d'une main son bon oeil, & luy demandant: Voiez-vous point myeux que vous n'avez accoustumé? En ce temps pendant qu'il ne veoyt goutte, fait fortir son amy dehors, dont le mary se doubta incontinent, & luy dist: Par Dieu, ma femme, ie ne feray iamais le guet sur vous; car en vous cuydant tromper, ie receu la plus fine tromperie qui fut oncques inuentée. Dieu vous veuille amender; car il n'est en la puissance d'homme du monde de donner ordre en la malice d'une femme, qui du tout ne la tuera. Mais puisque le bon traitement que ie vous ay fait n'a rien seruy à vostre amendement, peult estre que le despris que dorefnauant i'en feray vous chastira. Et en ce difant, s'en alla & laissa la femme bien defolée, qui, par le moyen de ses amis, excuses & larmes, retourna encores avecq luy.

Par cecy, voyez vous, mes dames, combien est prompte & subtile vne femme à eschapper d'vng dangier. Et si pour couvrir vng mal son esperit a promptement trouué remede, ie pense que pour en eviter vng, ou pour faire quelque bien, son esperit seroit encores plus subtil; car

le bon esperit, comme i'ay tousiours oy dire, est le plus fort. Hircan luy dist : Vous parlerez tant de finesse qu'il vous plaira, mais si ay ie telle oppinion de vous que si le cas vous estoit aduenu, vous ne le sçauriez celer. — l'aymerois autant, ce luy dist elle, que vous m'estimissiez la plus fotte femme du monde. — Je ne le dis pas, respondit Hircan ; mais ie vous estime bien celle qui plus tost s'estonneroit d'vn bruiët que finement ne le feroit taire. Il vous semble, dist Nomerfide, que chascun est comme vous, qui par vng bruiët en veult couvrir vng autre. Mais il y a dangier que à la fin vne couuerture ruynne sa compaigne, & que le fondement soit tant chargé pour soustenir les couuertures qu'il ruynne l'édifice. Mais si vous pensez que les finesse dont chascun vous pense bien remply soient plus grandes que celles des femmes, ie vous laisse mon rang pour nous raconter la septiesme histoire. Et si vous voulez vous proposer pour exemple, ie croys que vous nous apprendrez bien de la malice. — Je ne suis pas icy, respondit Hircan, pour me faire pire que ie suis ; car encores y en a il qui plus que ie ne veulx en dient. Et en ce disant, regarda sa femme qui luy dist souldain : Ne craingnez poinët pour moy à dire la verité ; car il me sera plus facile de ouyr raconter voz finesse que de les auoir veu faire deuant moy, combien qu'il n'y en ait nulle qui sceut diminuer l'amour que ie vous porte. Hircan lui respondit : Auffy

ne me plains ie pas de toutes les faulſes oppinions que vous auez eues de moy. Parquoy, puis que nous congnoiſſons l'vn l'autre, c'eſt occaſion de plus grande ſeuret  pour l'aduenir. Mais ſi ne fuiſ ie ſi fot de racompter hiſtoire de moy dont la verité vous puiſſe porter ennuy : toutesfois, i'en diray vne d'vn perſonnaige qui eſtoit bien de mes amys.





NOUVELLE SEPTIESME.

*Par la finesse & subtilité d'un marchand vne
vielle est trompée & l'honneur de sa fille
sauvé.*



N la ville de Paris y auoyt vng marchand amoureux d'une fille sa voisine, ou, pour mieulx dire, plus aymé d'elle qu'elle n'estoit de luy; car le semblant qu'il luy faisoit de l'aymer & cherir n'estoit que pour couvrir vng amour plus haulte & honorable: mais elle, qui se consentoit d'estre trompée, l'aymoit tant qu'elle auoyt oblié la façon dont les femmes ont accoustumé de refuser les hommes. Ce marchand icy, après auoir esté long temps à prendre la peyne d'aller où il la pouuoit trouuer, la faisoit venir où il luy plaisoit, dont sa mere s'apparceut, qui estoit vne très honneste femme; & luy desfendit que iamais elle ne parlast à ce marchand, ou qu'elle la mettroit en religion. Mais ceste fille, qui plus aymoit ce marchand qu'elle ne craignoit sa mere, le chercheoit plus que

parauant. Et vng iour aduint que estant toute feulle en vne garde robbe, ce marchant y entra, lequel, se trouuant en lieu commode, se print à parler à elle le plus priuement qu'il estoit possible. Mais quelque chambriere, qui le veyt entrer dedans, le courut dire à la mere, laquelle auecq vne très grande collere se y en alla. Et quand la fille l'oyt venir, dist en pleurant à ce marchant : Hélas ! mon amy, à ceste heure me fera bien cher vendue l'amour que ie vous porte. Voicy ma mere qui congnoistra ce qu'elle a tousiours crainct & doubté. Le marehant, qui d'vng tel cas ne fut poinct estonné, la laissa incontinent, & s'en alla au deuant de la mere ; & en estendant les bras, l'embrassa le plus fort qu'il lui fut possible ; & auecq ceste fureur dont il commençoit d'entretenir sa fille, gecta la pauvre femme vielle sur vne couchette. Laquelle trouua si estrange cette façon qu'elle ne scauoit que luy dire, sinon : Que voulez vous ? Refuezy-vous ? Mais pour cella il ne laissoit de la pourfuiure d'aussi près que si ce eust esté la plus belle fille du monde. Et n'eust esté qu'elle crya si fort que ses varlets & chamberieres vindrent à son secours, elle eust passé le chemyn qu'elle craingnoyt que sa fille marchast. Parquoy, à force de bras, osterent ceste pauvre vielle d'entre les mains du marchant, sans que iamais elle peust scauoir l'occasion pourquoy il l'auoyt ainfy tourmentée. Et durant cela se sauua sa fille en vne maison auprès où il y auoit des

noces, dont le marchand & elle ont maintesfois ri ensemble depuis aux despens de la femme vielle, qui iamais ne s'en apparceut.

Par cecy voyez vous, mes dames, que la finesse d'un homme a trompé vne vielle & faulvé l'honneur d'une ieune. Mais qui vous nommeroyt les personnes, ou qui eust vu la contenance de ce marchand & l'estonnement de ceste vielle, eust eu grand paour de sa conscience s'il se fust gardé de rire. Il me suffit que ie vous preuue par ceste histoire que la finesse des hommes est aussi prompte & secourable au besoing que celle des femmes, à fin, mes dames, que vous ne craigniez poinct de tumber entre leurs mains ; car quand vostre esperit vous defauldra, vous trouverez le leur prest à couvrir vostre honneur. Longarine luy dist : Vrayement, Hircan, ie confesse que le compte est trop plaissant & la finesse grande, mais si n'est ce pas vng exemple que les filles doyent enfuiure. Ie croy bien qu'il y en a à qui vous voudriez le faire trouuer bon : mais si n'estes vous pas si sot de vouloir que vostre femme, ne celle dont vous aimez mieulx l'honneur que le plaisir, voulussent iouer à tel ieu. Ie croy qu'il n'y en a poinct vng qui de plus près les regardast, ne qui mieulx les engardast que vous. — Par ma foy, dist Hircan, si celle que vous dictes auoyt faict vn pareil cas, & que ie n'en eusse rien sçeu, ie ne l'en estimerois pas moins. Et si ie ne sçay si quel-

cun en a poinct fait d'auffy bons, dont le celer met hors de peine. Parleme ne se peut garder de dire : Il est impossible que l'homme mal faisant ne soit soupsonneux ; mais bien heureux celluy sur lequel on ne peult auoir soupson par occasion donnée. Longarine dit : Je n'ay gueres veu grand feu de quoy ne vint quelque fumée ; mais i'ay bien veu la fumée où il n'y auoit poinct de feu. Car auffy souuent est soupsonné par les mauuais le mal où il n'est poinct que congneu là où il est. A l'heure Hircan luy dist : Vrayement, Longarine, vous en auez si bien parlé en soustenant l'honneur des dames à tort soupsonnées, que ie vous donne ma voix pour dire la huitiesme nouuelle ; par ainsy que vous ne nous faciez poinct pleurer, comme a fait ma dame Oifille, par trop louer les femmes de bien. Longarine, en se prenant bien fort à rire, commença à dire : Puisque vous auez enuue que ie vous face rire, selon ma coustume, si ne fera ce pas aux despens des femmes ; & si diray chose pour monstrier combien elles sont aisées à tromper, quand elles mettent leur fantaisye à la ialoufye, auecq vne estime de leur bon sens de vouloir tromper leurs mariz.





NOUVELLE HVICTIESME.

Bornet, ne gardant telle loyaulté à sa femme qu'elle à luy, eut enuie de coucher avec sa chamberiere, & declara son entreprinse à un sien compaignon, qui, soubz espoir d'auoir part au butin, luy porta telle faueur & ayde que, pensant coucher avec sa chamberiere, il coucha avec sa femme, au desceu de laquelle il feit participer son compaignon au plaisir qui n'appartenoit qu'à luy seul, & se feit coqu soy mesme, sans la honte de sa femme.



LN la comté d'Alletz¹, y auoyt vng homme, nommé Bornet, qui auoit espoufé vne honnefte femme de bien, de laquelle il aymoit l'honneur & la reputation, comme ie crois que tous les maryz qui sont icy font de leurs femmes. Et combien qu'il voulust que la sienne luy gardast loyaulté, si ne vouloit il pas que la loy fust esgale à tous deux ; car il alla

estre amoureux de sa chamberiere, auquel change il ne gaignoit que le plaisir qu'apporte quelquefois la diuersité des viandes². Il auoit vng voisin de pareille condition que luy, nommé Sandras, tabourin & cousturier ; & y auoit entre eux telle amityé que, hormis la femme, n'auoient rien party enfemble³. Parquoy il declara à son amy l'entreprinse qu'il auoyt sur sa chamberiere, lequel non seulement le trouua bon, mais ayda de tout son pouoir à la paracheuer, espérant auoir part au butin. La chamberiere, qui ne s'y voulut consentir, se voyant pressée de tous costez, le alla dire à sa maistresse, la priant de luy donner congé de s'en aller chez ses parens ; car elle ne pouuoit plus viure en ce torment. La maistresse, qui aymoit bien fort son mary, duquel souuent elle auoyt eu soupçon, fut bien aise d'auoir gaigné ce poinct sur luy, & de luy pouoir monstrier iustement qu'elle en auoyt eu doubté. Dist à sa chamberiere : Tenez bon, m'ame, tenez peu à peu bons propos à mon mary, & puis après luy donnez assignation de coucher avecq vous en ma garderobbe ; & ne faillez à me dire la nuit qu'il deura venir, & gardez que nul n'en sçache rien. La chamberiere feit tout ainsy que sa maistresse luy auoit commandé, dont le maistre fut si aise qu'il en alla faire la feste à son compaignon, lequel le pria, veu qu'il auoyt esté du marché, d'en auoir le demorant. La promesse faicte & l'heure venue, s'en alla cou-

cher le maistre, comme il cuydoit, avecq fa chamberiere. Mais fa femme, qui auoit renoncé à l'auctorité de commander pour le plaisir de feruir, s'estoit mise en la place de fa chamberiere ; & receut son mary non comme femme, mais feignant la contenance d'vne fille estonnée, si bien que son mary ne s'en apparceut point.

Le ne vous sçauois dire lequel estoit plus aise des deux, ou luy de penser tromper fa femme, ou elle de tromper son mary. Et quand il eut demouré avecq elle, non selon son vouloir, mais selon fa puissance, qui sentoit le viel marié, s'en alla hors de la maison, où il trouua son compaignon, beaucoup plus ieune & plus fort que luy ; & luy feit la feste d'auoir trouué la meilleure robbe qu'il auoyt poinct veue. Son compaignon luy dist : Vous sçavez que vous m'avez promis ? — Allez doncques viftement, dist le maistre, de paour qu'elle ne se lieue, ou que ma femme ayt affaire d'elle. Le compaignon s'y en alla, & trouua encores ceste mesme chamberiere que le mary auoyt mescongneue, laquelle, cuydant que ce fust son mary, ne le refusa de chose que luy demandaist, i'entends *demandeur pour prandre*, car il n'osoit parler. Il y demoura bien plus longuement que non pas le mary ; dont la femme s'esmerveilla fort, car elle n'auoyt poinct accoustumé d'auoir telles nuitées : toutesfoys elle eut patience, se reconfortant aux propos qu'elle auoit

deliberé de luy tenir le lendemain, & à la mocquerie qu'elle luy feroyt recepuoir. Sur le point de l'aube du iour, cest homme se leua d'auprès d'elle, & en se iouant à elle au partir du liçt, luy arracha vng anneau qu'elle auoit au doigt⁴, duquel son mary l'auoyt espoufée; chose que les femmes de ce pais gardent en grande superftition; & honorent fort vne femme qui garde tel anneau iufques à la mort. Et au contraire, fi par fortune le perd, elle est defestimée, comme ayant donné fa foy à aultre que à son mary. Elle fut très contante qu'il luy oftast, pensant qu'il feroit feur tesmoignage de la tromperie qu'elle luy auoit faiçte.

Quand le compaignon fut retourné devers le maiftre, il luy demanda : Et puis? Il luy respondit qu'il estoit de son oppinion, & que, s'il n'eust crainçt le iour, encores y fust il demouré. Ilz se vont tous deux reposer le plus longuement qu'ilz peurent. Et au matin, en s'habillant, apperceut le mary l'anneau que son compaignon auoyt au doigt, tout pareil de celui qu'il auoit donné à fa femme en mariaige, & demanda à son compaignon qui le luy auoyt donné. Mais quand il entendit qu'il l'auoyt arraché du doigt de la chamberiere, fust fort estonné; & commença à donner de la teste contre la muraille, difant : Ha vertu Dieu! me ferois ie bien faiçt coqu moy mefme⁵, fans que ma femme en fceut rien? Son compaignon, pour le reconforter, luy dist : Peult estre que

vostre femme baille son anneau en garde au soir à sa chamberiere. Mais, sans rien respondre, le mary s'en vat à sa maison, là où il trouua sa femme plus belle, plus gorgiasse & plus ioieuse qu'elle n'auoyt accoustumé, comme celle qui se resiouysoit d'auoir faulué la conscience de sa chamberiere, & d'auoir experimenté iufques au bout son mary, sans rien y perdre que le dormir d'une nuit. Le mary, la voyant auecq ce bon vifaige, dist en soy mesmes : Si elle sçauoit ma bonne fortune, elle ne me feroyt pas si bonne chere. Et en parlant à elle plusieurs propos, la print par la main, & aduifa qu'elle n'auoit poinct l'anneau, qui iamais ne luy partoit du doigt, dont il deuint tout transy ; & luy demanda en voix tremblante : Qu'avez vous fait de vostre anneau ? Mais elle, qui fut bien aise qu'il la mectoit au propos qu'elle auoit enuye de luy tenir, luy dist : O le plus meschant de tous les hommes ! A qui est ce que vous le cuydez auoir osté ? Vous pensiez bien que ce fut à ma chamberiere, pour l'amour de laquelle auez despensé plus de deux pars de voz biens, que iamays vous ne feistes pour moy ; car à la premiere fois que vous y estes venu coucher, ie vous ay iugé tant amoureux d'elle qu'il n'estoit possible de plus. Mais après que vous fustes failly dehors & puis encores retourné, sembloit que vous fussiez vng diable sans ordre ne mesure. O malheureux ! pensez quel aueuglement vous a prins de louer tant mon corps & mon

enbonpoinct, dont par si long temps auez esté iouyssant fans en faire grande estime. Ce n'est doncques pas la beaulté ne l'enbonpoinct de vostre chamberiere qui vous a fait trouuer ce plaisir si agreable, mais c'est le peché infame de la villaine concupiscence qui brusle vostre cueur, & vous rend tous les sens si hebestez que, par la fureur en quoy vous mectoit l'amour de vostre chamberiere, ie croy que vous eussiez prins vne chevre coiffée pour vne belle fille. Or il est temps, mon mary, de vous corriger, & de vous contanter autant de moy, en me cognoissant vostre & femme de bien, que vous auez fait pensant que ie fusse vne pauvre meschante. Ce que i'ay fait a esté pour vous retirer de vostre malheurté, à fin que, sur vostre vielleffe, nous viuions en bonne amityé & repos de conscience. Car si vous voulez continuer la vie passée, i'ayme myeulx me separer de vous que de veoir de iour en iour la ruyne de vostre ame, de vostre corps & de voz biens, devant mes oeilz. Mais s'il vous plaist congnoistre vostre faulce oppinion, & vous deliberer de viure selon Dieu, gardant ses commandemens, i'oblierauy toutes les fautes passées, comme ie veulx que Dieu oblye l'ingratitude à ne l'aimer comme ie doibz. Qui fut bien desesperé, ce fut ce pauvre mary, voyant sa femme tant saige, belle & chaste, auoir esté delaisée de luy pour vne qui ne l'aymoit pas; & qui pis est, auoir esté si malheureux que de la faire meschante

fans son sceu, & que faire participant vng aultre au plaisir qui n'estoit que pour luy seul; se forgea en luy mesme les cornes de perpetuelle mocquerie. Mais voyant sa femme assez courroucée de l'amour qu'il auoit portée à sa chamberiere, se garda bien de luy dire le meschant tour qu'il luy auoit fait; & en luy demandant pardon, avecq promesse de changer entierement sa mauuaise vie, luy rendit l'anneau qu'il auoyt reprins de son compaignon, auquel il pria de ne reueler sa honte. Mais comme toutes choses dictes à l'oreille sont preschées sur le toict quelque temps après, la verité fut congneue, & l'appelloit on coqu sans honte de sa femme.

Il me semble, mes dames, que si tous ceulx qui ont fait de pareilles offenses à leurs femmes estoient pugniz de pareille pugnition, Hircan & Saffredent deuroient auoir belle paour⁷. Saffredent luy dist : Et dea, Longarine, n'y en a il point d'autre en la compaignye mariez que Hircan & moy? — Si a bien, dist elle, mais non pas qui voulsissent iouer vng tel tour. — Où auez vous veu, dist Saffredent, que nous ayons pourchassé les chamberieres de noz femmes? — Si celles à qui touche, dist Longarine, vouloient dire la verité, l'on troueroit bien chamberiere à qui l'on a donné congé auant son quartier. — Vrayement,

ce dist Geburon, vous estes une bonne dame qui, en lieu de faire rire la compaignye, comme vous auiez promis, mettez ces deux pauvres gens en collere. — C'est tout vng, dist Longarine, mais qu'ilz ne viennent poinct à tirer leurs espées, leur collere ne fera que redoubler nostre rire. — Mais il est bon, dist Hircan, que si nos femmes vouloient croire ceste dame, elle brouilleroit le meilleur mesnaige qui soyt en la compaignye. — Je sçay bien deuant qui ie parle, dist Longarine; car vos femmes sont si faiges & vous ayment tant, que quand vous leur feriez des cornes aussi puissantes que celles d'vng daim, encores voudroient elles persuader elles & tout le monde que ce sont chappeaulx de rozes. La compaignye & mesmes ceulx à qui il touchoit se prendrent tant à rire, qu'ilz meirent fin à leur propos. Mais Dagoucin, qui encores n'auoyt sonné mot, ne se peut tenir de dire : L'homme est bien defraisonnable quand il a de quoy se contanter, & veult chercher autre chose. Car i'ay veu souuent, pour cuyder mieulx auoir & ne se contanter de la suffisance, que l'on tombe au pis; & si n'est l'on poinct plainct, car l'inconstance est tousiours blasinée. Simontault luy dist : Mais que ferez vous à ceulx qui n'ont pas trouué leur moitié? Appelez vous inconstance de la chercher en tous les lieux où l'on peut la trouuer? — Pour ce que l'homme ne peut sçavoir, dist Dagoucin, où est ceste moitié dont l'unyon est si esgale que

l'vng ne differe de l'autre, il fault qu'il s'arreste où l'amour le contrainct ; & que, pour quelque occasion qu'il puisse aduenir, ne change le cueur ne la volonté : car si celle que vous aymez est tellement semblable à vous & d'vne mesme volonté, ce sera vous que vous aymerez, & non pas elle. — Dagoucin, dist Hircan⁸, vous voulez tomber en une faulſe oppinion ; comme si nous deuions aymer les femmes sans estre aymés. — Hircan, dist Dagoucin, ie veulx dire que si nostre amour est fondé sur la beaulté, bonne grace, amour & faueur d'vne femme, & nostre fin soit plaisir, honneur ou proffict, l'amour ne peult longuement durer ; car si la chose sur quoy nous la fondons default, nostre amour s'envolle hors de nous. Mais ie suis ferme à mon oppinion que celluy qui ayme, n'ayant aultre fin ne desir que bien aymer, laissera plus tost son ame par la mort que ceste forte amour faille de son cueur. — Par ma foy, dist Simontault, ie ne croys pas que iamais vous ayez esté amoureux ; car si vous auiez senty le feu comme les aultres, vous ne nous paindriez icy la chose publicque⁹ de Platon, qui s'escript & ne s'experimente poinct. — Si, i'ay aymé, dist Dagoucin, i'ayme encores, & aymeray tant que viuray. Mais i'ay si grand paour que la demonstration face tort à la perfection de mon amour, que ie crainctz que celle de qui ie deburois desirer l'amityé semblable l'entende ; & mesmes ie n'ose penser ma pensée,

de paour que mes oeilz en reuelent quelque chose ; car tant plus ie tiens ce feu cellé & couuert, & plus en moy croist le plaisir de sçauoir que i'ayme parfaitement. — Ha par ma foy, dist Geburon, si ne croys ie pas que vous ne fussiez bien aise d'estre aymé. — Ie ne dis pas le contraire, dist Dagoucin ; mais quand ie seroys tant aymé que i'ayme, si n'en sçauroyt croistre mon amour, comme elle ne sçauroit diminuer pour n'estre si très aymé que i'ayme fort. A l'heure Parlemeute, qui soupçonnoit ceste fantaisie, luy dist : Donnez vous garde, Dagoucin ; car i'en ay veu d'autres que vous qui ont mieulx aymé mourir que parler. — Ceulx là, ma dame, dist Dagoucin, estimay ie très heureux. — Voire, dist Saffredent, & dignes d'estre mis au rang des innocens, desquels l'Eglise chante : *Non loquendo, sed moriendo confessi sunt*¹⁰. I'en ay ouy tant parler de ces transiz d'amours, mais encores iamays ie n'en veis mourir vng. Et puis que ie suis eschappé, veu les ennuiz que i'en ay porté, ie ne pensay iamais que autre en puisse mourir. — Ha Saffredent ! dist Dagoucin, où voulez vous doncques estre aymé ? & ceulx de vostre oppinion ne meurent iamais¹¹. Mais i'en sçay assez bon nombre qui ne font mortz d'autre maladie que d'aymer parfaitement. — Or, puis que en sçaez des histoires, dist Longarine, ie vous donne ma voix pour nous en racompter quelque belle, qui fera la neufviesme de ceste iournée.

— A fin, dist Dagoucin, que les signes & miracles, fuyuant ma veritable parole, vous puissent induire à y adioufter foy¹², ie vous allegueray ce qui aduint il n'y a pas trois ans.





NOUVELLE NEUVVIÈSME

La parfaicte amour qu'un gentil homme portoit à vne damoyfelle, par estre trop celée & meconnue, le mena à la mort, au grand regret de s'amy.



INTRÉ Daulphiné & Provence, y auoit vng gentil homme beaucoup plus riche de vertu, beaulté & honnesteté, que d'autres biens, lequel ayma fort vne damoyfelle dont ie ne diray le nom, pour l'amour de ses parens qui sont venuz de bonnes & grandes maisons; mais assurez vous que la chose est veritable. Et à cause qu'il n'estoit de maison de mesme qu'elle, il n'osoyt descourir son affection; car l'amour qu'il luy portoit estoyt si grande & parfaicte, qu'il eut myeulx aymé mourir que desirer vne chose qui eust esté à son deshonneur. Et se voiant de si bas lieu au pris d'elle, n'auoyt nul espoir de l'espouser. Parquoy son amour n'estoit fondée sur nulle fin, synon de l'aymer de tout son pouuoir le plus parfaicte-

ment qu'il luy estoit possible ; ce qu'il feyt si longuement que à la fin elle en eut quelque congnoissance. Et voiant l'honneste amityé qu'il luy portoit tant pleine de vertu & bon propos, se sentoit honorée d'estre aymée d'un si vertueux personnage ; & luy faisoit tant de bonne chere qu'il n'auoit nulle pretente à mieulx se contenter¹. Mais la malice, ennemye de tout repos, ne peut souffrir ceste vie honneste & heureuse ; car quelques vngs allerent dire à la mere de la fille qu'ilz se esbahissoient que ce gentil homme pouuoit tant faire en sa maison, & que l'on soupçonnoit que la fille le y tenoit plus que aultre chose, avecq laquelle on le voyoit souuent parler. La mere, qui ne doutoit en nulle façon de l'honnesté du gentil homme, dont elle se tenoit aussi assuree que nul de ses enfans, fut fort marrye d'entendre que on le prenoit en mauuaise part ; tant que à la fin, craignant le scandale par la malice des hommes, le pria pour quelque temps de ne hanter pas sa maison, comme il auoit accoustumé, chose qu'il trouua de dure digestion, sachant que les honnestes propos qu'il tenoit à sa fille ne meritoient point tel eslongnement. Toutesfois, pour faire taire les mauuaises langues, se retira tant de temps que le bruit cessa ; & y retourna comme il auoit accoustumé ; l'absence duquel n'auoit amoindry sa bonne volonté. Mais estant en sa maison, entendit que l'on parloyt de marier ceste fille avecq vng

gentil homme qui luy sembla n'estre poinct si riche qu'il luy deust tenir ce tort d'auoir s'amie plus tost que luy. Et commença à prendre cueur & employer ses amys pour parler de sa part, pensant que si le choix estoit baillé à la damoiselle, qu'elle le prefereroit à l'autre. Toutesfois la mere de la fille & les parens, pource que l'autre estoit beaucoup plus riche, l'esleurent ; dont le pauvre gentil homme print tel desplaisir, sachant que s'amy perdoit autant de contentement que luy, que peu à peu, sans autre maladie, commença à diminuer, & en peu de temps changea de telle sorte qu'il sembloit qu'il courist la beaulté de son visaige du masque de la mort, où d'heure en heure il alloit ioyeulement.

Si est ce qu'il ne se peut garder le plus souuent d'aller parler à celle qu'il aymoît tant. Mais à la fin, que la force luy defailloyt, il fut contrainct de garder le liêt, dont il ne voulut aduertir celle qu'il aymoît, pour ne luy donner part de son ennuy. Et se laissant ainſy aller au desespoir & à la tristesse, perdit le boire & le manger, le dormir & le repos, en sorte qu'il n'estoit possible de le reconnoistre, pour la meigreux & estrange visaige qu'il auoyt. Quelcun en aduertit la mere de s'amy, qui estoit dame fort charitable, & d'autre part aymoît tant le gentil homme, que si tous les parens eussent esté de l'opinion d'elle & de sa fille, ilz eussent preferé l'honnesteté de luy à tous les

biens de l'autre ; mais les parens du costé du pere n'y vouloient entendre. Toutesfois, avecq la fille alla visiter le pauvre malheureux, qu'elle trouva plus mort que vif. Et congnoissant la fin de sa vye approcher, s'estoyt le matin confessé & receu le saint sacrement, pensant mourir sans plus veoir personne. Mais luy, à deux doigtz de la mort, voyant entrer celle qui estoit sa vie & resurrection, se sentit si fortifié qu'il se gecta en sursault sur son liét, disant à la dame : Quelle occasion vous a esmeue, ma dame, de venir visiter celluy qui a desia le pied en la fosse, & de la mort du quel vous estes la cause ? — Comment, ce dist la dame, seroyt il bien possible que celluy que nous ayons tant peult recepuoir la mort par nostre faulte ? Je vous prie, dictes moy pour quelle raison vous tenez ces propos. — Ma dame, ce dist il, combien que tant qu'il m'a esté possible i'aye dissimulé l'amour que i'ay porté à ma damoyelle vostre fille, si est ce que mes parens, parlans du mariage d'elle & de moy, en ont plus declairé que ie ne voulois, veu le malheur qui m'est adueni d'en perdre l'esperance, non pour mon plaisir particulier, mais pour ce que ie sçay que avecq nul aultre ne fera iamais si bien traitée ne tant aymée qu'elle eust esté avecq moy. Le bien que ie voys qu'elle pert du meilleur & plus affectionné amy qu'elle ayt en ce monde me fait plus de mal que la perte de ma vie, que pour elle seule ie voulois con-

feruer : toutesfois, puis qu'elle ne luy peut de rien feruir, ce n'est grand gain de la perdre. La mere & la fille, oyans ces propos, meirent peyne de le reconforter; & luy dit la mere : Prenez bon couraige, mon amy, & ie vous promectz ma foy que si Dieu vous redonne fanté, iamais ma fille n'aura autre mary que vous. Et voy la cy presente à laquelle ie commande de vous en faire la promesse. La fille, en pleurant, meit peyne de luy donner feurté de ce que sa mere promectoyt. Mais luy, congnoissant bien que quant il auroyt la fanté, il n'auroyt pas s'amy, & que les bons propos qu'elle tenoyt n'estoient seulement que pour essaier à le faire vng peu reuenir, leur dist que si ce langaige luy eust esté tenu il y auoyt trois mois, il eust esté le plus sain & le plus heureux gentil homme de France; mais que le secours venoit si tard qu'il ne pouoit plus estre creu ne esperé. Et quant il veid qu'elles s'esforçoient de le faire croire, il leur dist : Or, puis que ie voy que vous me promectez le bien que iamais ne peut aduenir, encores que vous le voulussiez, pour la foiblesse où ie suys, ie vous en demande vng beaucoup moindre que iamays ie n'euz la hardiesse de requerir. A l'heure toutes deux le luy iurerent, & qu'il demanda hardiment : Le vous supplie, dist il, que vous me donniez entre mes bras celle que vous me promectez pour femme; & luy commandiez qu'elle m'embrasse & baïse, La fille,

qui n'auoyt accoustumé telles priuaultez, en cuyda faire difficulté ; mais la mere le luy commanda expressement, voiant qu'il n'y auoit plus en luy sentiment ne force d'homme vif. La fille doncques, par ce commandement, s'aduança sur le liçt du pauure malade, luy disant : Mon amy, ie vous prie, resiouyſſez vous. Le pauure languissant le plus fortement qu'il peut estendit ses bras tous desnuez de chair & de sang, & avecq toute la force de ses oz embrassa la cause de sa mort ; & en la baisant de sa froide & passe bouche, la tint le plus longuement qu'il luy fut possible ; & puis luy dist : L'amour que ie vous ay portée a esté si grande & honneste, que iamais, hors mariaige, ne soubzhaictay de vous que le bien que i'en ay maintenant ; par faulte duquel & avecq lequel ie randray ioyeuſement mon esperit à Dieu, qui est parfaicte amour & charité, qui congnoist la grandeur de mon amour & honnesteté de mon desir ; le suppliant, ayant mon desir entre mes bras, recepuoir entre les siens mon esperit. Et en ce disant, la reprint entre ses bras par vne telle vehemence que le cueur affoibly, ne pouuant porter cest esfort, fut habandonné de toutes ses vertuz & esperitz ; car la ioye les feit tellement dilater que le siege de l'ame luy faillyt, & s'envolla à son Createur. Et combien que le pauure corps demorast sans vie longuement, & par ceste occasion, ne pouuant plus tenir sa prinſe, l'amour que la damoiselle

auoyt toufiours celée se declaira à l'heure si fort que la mere & les feruiteurs du mort eurent bien affaire à separer ceste vnion ; mais à force offerent la viue pire que morte d'entre les bras du mort, lequel ilz feirent honnorablement enterrer. Et le triomphe des obseques furent les larmes, les pleurs & les crys de ceste pauvre damoifelle, qui d'autant plus se declaira après la mort qu'elle s'estoyt dissimulée durant la vie, quasi comme satisfaisant au tort qu'elle luy auoyt tenu. Et depuis (comme i'ay oy dire), quelque mary qu'on luy donnast pour l'appaiser, n'a iamays eu ioye en son cueur.

Que vous semble il, Messieurs, qui n'auiez voulu croire à ma parole, que cest exemple ne foyt pas suffisant pour vous faire confesser que parfaicte amour mene les gens à la mort, par trop estre celée & mescongneue ? Il n'y a nul de vous qui ne congnoisse les parens d'un cousté & d'autre ; parquoy n'en pouuez plus doubter, & nul qui ne l'a experimenté ne le peult croire. Les dames, oyans cela, eurent toutes la larme à l'oeil ; mais Hircan leur dist : Voyla le plus grand fol dont ie ouys iamais parler. Est il raisonnable, par vostre foy, que nous mourions pour les femmes, qui ne sont faictes que pour nous, & que nous craignons leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner ? Je n'en parle pour moy ne pour tous les mariez ; car i'ay autant ou plus de femmes

qu'il m'en fault : mais ie deiz cecy pour ceulz qui en ont neceffité, lefquelz il me femble efre foz de craindre celles à qui ils doyent faire paour. Et ne voiez vous pas bien le regret que cefte pauvre damoifelle auoyt de fa fottife? Car puis qu'elle embraffoit le corps mort (chofe repugnante à nature), elle n'euf point refusé le corps viuant, s'il euf vü d'auffi grande audace qu'il feic de pitié en mourant. — Toutesfoys, dift Oifille, fi monftra bien le gentil homme l'honnefte amityé qu'il luy portoyt, dont il fera à iamays louable deuant tout le monde; car trouuer chafteyé en vn cueur amoureux, c'eft chofe plus divine que humaine. — Ma dame, dift Saffredent, pour confirmer le dire de Hircan, auquel ie me tiens, ie vous fupplie croire que Fortune ayde aux audacieux, & qu'il n'y a homme, s'il eft aymé d'une dame, mais qu'il le fçache pourfuiure faigement & affectionnement, qu'à la fin n'en ait tout ce qu'il demande ou partye : mais l'ignorance & la folle craincte faiçt perdre aux hommes beaucoup de bonnes aduantures, & fondent leur perte fur la vertu de leur amye, laquelle n'ont iamais experimentée du bout du doigt feulement; car oncques place bien affailye ne fut qu'elle ne fust prinse². — Mais, dift Parlamente, ie m'efbahys de vous deux comme vous osez tenir telz propos. Celles que vous auez aymées ne vous font gueres tenues, ou vofre addrefse a esté en fi mefchant lieu que

vous estimez les femmes toutes pareilles. — Ma dame, dist Saffredent, quant est de moy, ie suis si malheureux que ie n'ay de quoy me vanter ; mais si ne puis ie tant attribuer mon malheur à la vertu des dames que à la faulte de n'auoir assez faigement entrepris, ou bien prudemment conduict mon affaire ; & n'allegue pour tous docteurs que la vielle de *Roman de la Rose*, laquelle dit :

Nous sommes faictz, beaulx fils, sans doubtes,
Toutes pour tous, & tous pour toutes.

Parquoy ie ne croiray iamais que si l'amour est vne fois au cueur d'une femme, l'homme n'en ait bonne yssue s'il ne tient à sa besterie. Parlemente dist : Et si ie vous en nommois vne bien aimante, bien requise, pressée & importunée, & toutesfois femme de bien, victorieuse de son cueur, de son corps, d'amour & de son amy, adoueriez vous que la chose veritable seroyt possible ? — Vrayement, dist il, ouy. — Lors, dist Parlemente, vous seriez tous de dure foy si vous ne croyez cest exemple. Dagoucin luy dist : Ma dame, puis que i'ay prouué par exemple l'amour vertueuse d'un gentil homme iusques à la mort, ie vous supplie, si vous sçauiez quelqu'une autant à l'honneur de quelque dame, que vous la nous veuillez dire pour la fin de ceste iournée ; & ne craignez poinct à parler longuement, car il y a encores assez de temps pour dire beaucoup de

bonnes choses. — Et puis que le dernier reste m'est donné³, dist Parlamente, ie ne vous tien-dray point longuement en parolles; car mon histoire est si belle & si veritable qu'il me tarde que vous la fachiez comme moy. Et combien que ie ne l'aye veue, si m'a elle esté racomptée par vng de mes plus grands & entiers amys, à la louange de l'homme du monde qu'il auoyt le plus aymé. Et me coniura que si iamais ie venois à la racompter, ie voulusse changer le nom des personnes; parquoy tout cela est veritable, hors mis les noms, les lieux & le pays.





NOUVELLE DIXIESME

Floride, après le décès de son mary, & auoir vertueusement resisté à Amadour, qui l'auoit pressée de son honneur iusques au bout, s'en ala rendre religieuse au monastere de Iesus.



LN la comté d'Arande en Arragon¹, y auoit vne dame qui, en sa grande ieunesse, demeura vefue du comte d'Arande avecq vng fils & vne fille, laquelle fille se nommoit Floride.

La dicte dame meyt peine de nourrir ses enfans en toutes les vertuz & honestetez qui appartiennent à seigneurs & gentilz hommes; en forte que sa maison eut le bruiet d'vne des honorables qui fust poinct en toutes les Espaignes. Elle alloyt souuent à Tollette², où se tenoyt le Roy d'Espaigne; & quand elle venoyt à Sarragosse, qui estoit près de sa maison, demoroit longuement avecq la Royne & à la court, où elle estoit autant estimée que dame pourroit estre. Vne fois, allant deuers le Roy, selon sa coustume, lequel estoit à Sarragosse,

en son chasteau de la Iasserye³, ceste dame passa par vng villaige qui estoit au viceroy de Cathaloigne⁴, lequel ne bougeoit point de dessus la frontiere de Parpignan, à cause des grandes guerres qui estoient entre les Roys de France et d'Espagne. Mais à ceste heure là y estoit la paix, en sorte que le viceroy avec tous les cappitaines estoient venus faire la reverence au Roy. Sçachant ce viceroy que la comtesse d'Arande passoit par sa terre, alla au denant d'elle, tant pour l'amitié antienne qu'il luy portoit que pour l'honorer comme parente du Roy. Or il auoit en sa compaignie⁵ plusieurs honnestes gentilz hommes qui, par la frequentation des longues guerres, auoient acquis tant d'honneur & bon bruiet, que chascun qui les pouuoit voir & hanter se tenoit heureux. Et, entre les autres, y en auoit vng nommé Amadour, lequel, combien qu'il n'eust que dix huit ou dix neuf ans, si auoit il la grace tant asseurée & le sens si bon, que on l'eust iugé entre mil digne de gouverner vne chose publique⁶. Il est vrai que ce bon sens là estoit accompagné d'une si grande & naïue beaulté, qu'il n'y auoyt ceil qui ne se tint contant de le regarder; & si la beaulté estoit tant exquise, la parole la suiuoit de si près que l'on ne scauoit à qui donner l'honneur, ou à la grace, ou à la beaulté, ou au bien parler. Mais ce qui le faisoit encore plus estimer, c'estoit sa grande hardiesse, dont le bruiet n'estoit empesché pour sa

ieunesse ; car en tant de lieux auoit deia montré ce qu'il sçauoit faire, que non seulement les Espaignes, mais la France & l'Italie estimoient grandement ses vertuz, pource que à toutes les guerres qui auoient esté, il ne se estoit poinct espargné ; & quand son pais estoit en repos, il alloit chercher la guerre aux lieux estranges, où il estoit aymé & estimé d'amis & d'ennemis.

Ce gentil homme, pour l'amour de son capitaine, se trouua en ceste terre où estoit arriuée la comtesse d'Arande ; & en regardant la beaulté & bonne grace de sa fille Floride, qui pour l'heure n'auoit que douze ans, se pensa en luy mesme que c'estoit bien la plus honneste personne qu'il auoyt iamais veue, & que s'il pouoit auoir sa bonne grace, il en feroit plus satisfaiçt que de tous les biens & plaisirs qu'il pourroit auoir d'une autre. Et après l'auoir longuement regardée, se delibera de l'aymer, quelque impossibilité que la raison luy meist au deuant, tant pour la maison dont elle estoit que pour l'aage, qui ne pouoit encores entendre telz propos. Mais contre ceste crainte se fortifioit d'une bonne esperance, se promectant à luy mesmes que le temps & la patience apporteroient heureuse fin à ses labeurs. Et dès ce temps, l'amour gentil qui, sans autre occasion que par sa force mesme, estoit entré dans le cueur d'Amadour, luy promist de luy donner toute faueur & moyen pour y atteindre.

Et pour paruenir à la plus grande difficulté, qui estoit la loingtaineté du pais où il demouroit, & le peu d'occasion qu'il auoit de reueoir Floride, se pensa de se marier, contre la delibération qu'il auoit faiçte auecq les dames de Barfelonne & de Parpignan, où il auoit tel credit que peu ou riens luy estoit refusé; & auoit tellement hanté ceste frontière, à cause des guerres, qu'il sembloit mieulx Cathelan⁷ que Castillan, combien qu'il fust natif d'auprès de Tollette, d'une maison riche & honorable; mais à cause qu'il estoit puisné, n'auoit riens de son patrimoine⁸. Si est ce qu'amour & fortune, le voyans delaiissé de ses parens, delibererent d'en faire leur chef d'euure, & luy donnerent par le moyen de la vertu ce que les loix du pais luy refusoient. Il estoit fort adonné en l'estat de la guerre, & tant aymé de tous seigneurs & princes, qu'il refusoit plus souuent leurs biens qu'il n'auoit soulcý de leur en demander.

La comtesse dont ie vous parle arriua aussi en Sarragoffe, & fut très bien receue du Roy & de toute sa court. Le gouverneur de Cathaloigne la venoit souuent visiter, & Amadour n'auoit garde de faillir à l'accompagner, pour auoir seulement le plaisir de regarder Floride; car il n'auoit nul moyen de parler à elle⁹. Et pour se donner à congnoistre en telle compagnie, s'adressa à la fille d'un vieil cheualier voisin de sa maison, nommée Auanturade, la-

quelle auoit avecq Floride tellement conuersé ¹⁰ qu'elle sçauoit tout ce qui estoit caché en son cueur. Amadour, tant pour l'honnesteté qu'il trouua en elle que pour ce qu'elle auoit trois mil ducats de rente en mariage, delibera de l'entretenir comme celuy qui la vouloit espoufer. A quoy volontiers elle presta l'oreille ; & pour ce qu'il estoit pauvre & le père de la damoiselle riche, pensa que iamais il ne s'accorderoit à ce mariage, sinon par le moien de la comtesse d'Arande. Dont s'adressa à madame Floride, & luy dist : Ma dame, vous voyez ce gentil homme castillan qui souuent parle à moy ; ie croy que toute sa pretente n'est que de m'auoir en mariage. Vous sçauiez quel pere i'ay, lequel iamais ne s'y consentira, si par la comtesse & par vous il n'en est bien fort prié. Floride, qui aymoit la damoiselle comme elle mesme, l'assura de prendre ceste affaire à cueur comme son bien propre. Et feit tant Auanturade qu'elle lui presenta Amadour, lequel, luy baissant la main, euyda s'esuanotyr d'aïse ; là où il estoit estimé le mieulx parlant qui fust en Espagne, deuint muet deuant Floride, dont elle fust fort estonnée ; car combien qu'elle n'eust que douze ans, si auoit elle desia bien entendu qu'il n'y auoit homme en l'Espagne mieulx disant ce qu'il vouloit & de meilleure grace. Et voyant qu'il ne luy tenoit nul propos, commença à luy dire : La renommée que vous auez, seigneur Amadour, par

toutes les Espagnes, est telle qu'elle vous rend congneu en toute ceste compagnie, & donne desir à ceulx qui vous congnoissent de s'employer à vous faire plaisir : parquoy, si en quelque endroit ie vous en puis faire, vous me y pouvez employer. Amadour, qui regardoit la beaulté de sa dame, estoit si très rauy que à peyne luy peut il dire grand mercy ; & combien que Floride s'estonnaist de le veoir sans responce, si est ce qu'elle l'attribua plustost à quelque sottise que à la force d'amour ; & passa oultre sans parler davantaige.

Amadour, cognoissant la vertu qui en si grande ieunesse commençoit à se monstrier en Floride, dist à celle qu'il vouloit espouser : Ne vous esmerveillez poinct si i'ay perdu la parole devant madame Floride ; car les vertus & la faige parolle qui sont cachez sous ceste grande ieunesse m'ont tellement estonné que ie ne luy ay sceu que dire. Mais ie vous prie, Auanturade, comme celle qui sçavez ses secrets, me dire s'il est possible que en ceste court elle n'ayt tous les cueurs des gentilz hommes⁴¹ ; car ceulx qui la congnoistront, & ne l'aymeront, sont pierres ou bestes. Auanturade, qui desia aymoit Amadour plus que tous les hommes du monde, ne luy voulut rien celer, & lui dist que madame Floride estoit aymée de tout le monde ; mais à cause de la coustume du pays, peu de gens parloient à elle ; & n'en auoit poinct encores veu nul qui en feist grand sens.

blant, sinon deux princes d'Espagne qui desiroient l'espouser, l'un desquels estoit le fils de l'Infant Fortuné¹², l'autre estoit le ieune duc de Cardonne¹³. Je vous prie, dist Amadour, dictes moy lequel vous pensez qu'elle ayme le mieulx. — Elle est si faige, dist Auanturade, que pour riens ne confesseroit auoir autre volonté que celle de sa mere : toutesfoys, à ce que nous en pouuons iuger, elle ayme trop mieulx le filz de l'Infant Fortuné que le ieune duc de Cardonne. Mais sa mere, pour l'auoir plus près d'elle, l'aymeroit mieulx à Cardonne. Et ie vous tiens homme de si bon iugement que, si vous vouliez, dès aujourd'hui vous en pourriez iuger la verité; car le filz de l'Infant Fortuné est nourry en ceste court, qui est vn des plus beaulx & parfaicts ieunes princes qui soit en la chrestienté. Et si le mariaige se faisoit, par l'oppinion d'entre nous filles, il seroit asséuré d'auoir madame Floride, pour veoir ensemble le plus beau couple de toute l'Espagne. Il faut que vous entendiez que, combien qu'ilz soient tous deux ieunes, elle de douze & luy de quinze ans, si a il desia trois ans que l'amour est commencée; & si vous voulez auoir la bonne grace d'elle, ie vous conseille de vous faire amy & seruiteur de luy.

Amadour fut fort ayse de veoir que sa dame aymoit quelque chose, esperant qu'à la longue il gaingneroit le lieu non de mary, mais de seruiteur; car il ne craingnoit en sa vertu, sinon

qu'elle ne voulüst aymer. Et après ces propos, s'en alla Amadour hanter le filz de l'Infant Fortuné, duquel il eut ayement la bonne grace; car tous les passetemps que le ieune prince aymoit, Amadour les sçauoit faire; & fur tout estoit fort adroict à manier les cheuaults, & s'aider de toutes fortes d'armes, & à tous les passetemps & ieux qu'un ieune homme doibt sçauoir. La guerre recommença en Languedoc¹⁴ & fallut qu'Amadour retournaist avec le gouverneur; ce qui ne fut sans grand regret, car il n'y auoit moyen par lequel il peust retourner en lieu où il peust veoir Floride; & pour ceste occasion, à son partement, parla à vng sien frere qui estoit maiordome de la Royne d'Espagne, & luy dist le bon party qu'il auoit trouué en la maison de la comtesse d'Arande, de la damoiselle Auanturade, luy priant que en son absence feist tout son possible que le mariaige vint à execution, & qu'il y employast le credit de la Royne, & du Roy, & de tous ses amys. Le gentil homme, qui aymoit son frere, tant pour le lignaige que pour ses grandes vertus, luy promist y faire son debuoir¹⁵; ce qu'il feit: en sorte que le pere, vieulx & auariteux, oblia son naturel pour regarder les vertus d'Amadour, lesquelles la comtesse d'Arande, & sur toutes la belle Floride, luy paingnoient deuant les oeilz; pareillement le ieune comte d'Arande, qui commençoit à croistre, & en croissant, à aymer les gens

vertueux. Quant le mariaige fut accordé entre les parens, le maiordome de la Royne enuoya querir son frere, tandis que les trefues duroient entre les deux Roys ¹⁶.

Durant ce temps, le Roy d'Espaigne se retira à Madric, pour euitier le mauuais air qui estoit en plusieurs lieux; & par l'aduis de ceulx de son conseil, à la requeste aussi de la comtesse d'Arande, feit le mariaige de l'heritiere duchesse de Medinaceli ¹⁷ avec le petit comte d'Arande, tant pour le bien & union de leur maison que pour l'amour qu'il portoit à la comtesse d'Arande; & voulut faire les nopces au chasteau de Madric. A ces nopces se trouua Amadour, qui pourfuiuit si bien les siennes qu'il espousa celle dont il estoit plus aymé qu'il n'y auoit d'affection, sinon d'autant que ce mariage luy estoit très heureuse couerture & moyen de hanter le lieu où son esperit demoroit incessamment. Après qu'il fut maryé, print telle hardieffe & priuaulté en la maison de la comtesse d'Arande, que l'on ne se gardoit de luy non plus que d'une femme. Et combien que à l'heure il n'eust que vingt deux ans, si estoit si saige que la comtesse d'Arande luy communicquoyt toutes ses affaires, & commandoit à son fils de l'entretenir & croire ce qu'il leur conseilleroit. Ayant gainné ce poinct là de ceste grande estime, se conduisoit si sagement & froidement ¹⁸ que mesmes celle qu'il aymoit ne congnoissoit poinct son affection. Mais pour

l'amour de sa femme, qu'il ayroit plus que nulle autre, elle estoit si prinée de luy qu'elle ne luy dissimuloit chose qu'elle pensast ; & eut cest heur qu'elle luy deciaira toute l'amour qu'elle portoit au filz de l'Infant Fortuné. Et luy, qui ne taschoit que à la gaingnier entierement, luy en parloyt incessamment ; car il ne luy challoyt quel propos il luy tint, mais qu'il eut moien de l'entretenir longuement. Il ne demora point vng mois en la compaignye après ses nopces qu'il fust contrainct de retourner à la guerre, où il demora plus de deux ans sans reuenir veoir sa femme, laquelle se tenoyt tousiours où elle auoit esté nourrie.

Durant ce temps, luy escripuoit souuent Amadour ; mais le plus de la lettre estoit des recommandations à Floride¹⁰, qui de son costé ne failloit à luy en rendre ; & mettoyt quelque bon mot de sa main en la lettre qu'Auanturade escripuoit, qui estoit l'occasion de rendre son mary très soigneux de luy rescrire. Mais en tout cecy ne congnoissoit riens Floride, sinon qu'elle l'ayroit comme si c'eust esté son propre frere. Plusieurs fois alla & vint Amadour, en sorte qu'en cinq ans ne veid pas Floride deux moys durant ; & toutesfois l'amour, en despit de l'esloignement & de la longueur de l'absence, ne laissoit pas de croistre. Et aduint qu'il feit vn voiage pour venir veoir sa femme ; & trouua la comtesse bien loing de la court, car le Roy d'Espagne s'en estoit allé à l'Anda-

loufie, & auoit mené avecq luy le ieune comte d'Arande, qui defia commençoit à porter les armes. La comteffe d'Arande s'estoit retirée en vne maison de plaifance qu'elle auoit fur la frontiere d'Arragon & de Navarre; & fut fort aife quand elle veid reuenir Amadour, lequel près de trois ans auoit esté absent. Il fut bien venu d'vn chascun, & commanda la comteffe qu'il fust traité comme fon propre filz. Tandis qu'il fut avecq elle, elle luy communiqua toutes les affaires de fa maison, & en remettoit la plus part à fon oppinion; & gaingna vng si grand credit en ceste maison, que en tous les lieux où il vouloit venir on luy ouuroit tousiours la porte, estimant fa preud'hommie si grande que l'on se fioit en luy de toutes choses comme vng sainct ou vng ange. Floride, pour l'amitié qu'elle portoit à fa femme Auanturade & à luy, le cherchoit en tous lieux où elle le voioyt; & ne se doubtoit en riens de son intention: parquoy elle ne se gardoit de nulle contenance, pour ce que son cueur ne souffroyt nulle passion, sinon qu'elle sentoit vng très grand contentement quand elle estoit auprès de luy, mais autre chose, n'y pensoit. Amadour, pour euiter le iugement de ceulx qui ont experimenté la difference du regard des amans au pris des aultres, fut en grande peyne. Car quant Floride venoit parler à luy priuement, comme celle qui n'y pensoit en nul mal, le feu caché en son cueur le brusloit si fort qu'il ne pouuoit

empescher que la couleur ne luy montast au vifaige, & que les estincelles faillissent par ses oeilz. Et à fin que, par frequentation, nul ne s'en peust apparcevoir, se meit à entretenir vne fort belle dame nommée Poline, femme qui en son temps fut estimée si belle que peu d'hommes qui la veoyent eschappoient de ses lyens. Ceste Poline ayant entendu comme Amadour auoit mené l'amour à Barселonne & à Parpignan, en forte qu'il estoit aimé des plus belles & honnestes dames du pais, &, sur toutes, d'une comtesse de Palanos²⁰, que l'on estimoit la premiere en beauté de toutes les dames d'Espaigne & de plusieurs aultres, luy dist qu'elle auoit grande pitié de luy, veu qu'après tant de bonnes fortunes, il auoit espousé vne femme si layde que la sienne. Amadour, entendant bien par ces paroles qu'elle auoyt enuy de remedier à sa necessité, luy en tint les meilleurs propos qu'il fut possible, pensant que en luy faisant acroire vng menfonge, il luy couuroit vne verité. Mais elle, fine, experimentée en amour, ne se contenta de parolles; toutesfois, sentant très bien que son cueur n'estoit satisfaiçt de cest amour, se doubta qu'il la vouloit faire seruir de couuerture, &, pour ceste occasion, le regardoit de si près qu'elle auoit tousiours le regard à ses oeilz, qui scauoient si bien faindre qu'elle ne pouuoit iuger que par bien obscur soupçon; mais se n'estoit ce sans grande peine au gentil homme, auquel Floride,

ignorant toutes ces malices, s'adreffoit fouuent deuant Poline si priueement qu'il auoit vne merueilleuse peine à contraindre son regard contre son cuer ; &, pour euitter qu'il n'en vint inconuenient, vn iour, parlant à Floride appuyé sur vne fenestre, luy tint tels propos : M'amy, ie vous supplie me conseiller²¹ lequel vault mieulx parler ou mourir. Floride luy respondit promptement : Ie conseilleray toujours à mes amis de parler, & non de mourir ; car il y a peu de paroles qui ne se puissent amender, mais la vie perdue ne se peut recouurer. — Vous me prometrez doncques, dist Amadour, que vous ne ferez non seulement marrie des propos que ie vous veulx dire, mais estonnée iusques à temps que vous entendiez la fin. Elle luy respondit : Dictes ce qu'il vous plaira ; car si vous m'estonnez, nul autre ne m'asseurera. Il commença à luy dire : Ma dame, ie ne vous ay encores voulu dire la très grande affection que ie vous porte pour deux raisons : l'vne, que i'entendois par long seruice vous en donner l'experience ; l'autre, que ie doubtois que vous estimissiez gloire en moy, qui suis vng simple gentil homme, de m'adresser en lieu qu'il ne m'appartient de regarder²². Et encores quant ie seroiz prince comme vous, la loyauté de vostre cuer ne permectroyt que vng aultre que celluy qui en a prins la possession, filz de l'Infant Fortuné, vous tienne propos d'amityé. Mais, ma dame, tout ainsi que la necessité en

vne forte guerre contrainct faire le degast de son propre bien, & ruiner le bled en herbe, de paour que l'ennemy n'en puisse faire son profit, ainsi prens ie le hazard de aduancer le fruit que avecq le temps i'esperois cueillir, pour garder que les ennemis de vous & de moy n'en peussent faire leur profit à vostre dommage. Entendez, ma dame, que, dès l'heure de vostre grande ieunesse, ie me suis tellement dedié à vostre seruice, que ie n'ai cessé chercher les moyens pour acquerir vostre bonne grace; & pour ceste occasion seule me suis marié à celle que ie pensois que vous aimiez le mieulz. Et sçachant l'amour que vous portiez au filz de l'Infant Fortuné, ay mis peine de le seruir & hanter comme vous sçauiez; & tout ce que i'ay pensé vous plaire, ie l'ay cherché de tout mon pouuoir. Vous voyez que i'ay acquis la grace de la comtesse vostre mere, & du comte vostre frere, & de tous ceulx que vous aymez, tellement que ie suis en ceste maison tenu non comme seruiteur, mais comme enfant; & tout le traual que i'ay prins il y a cinq ans n'a esté que pour viure toute ma vie avecq vous. Entendez, ma dame, que ie ne suis point de ceulx qui pretendent par ce moyen auoir de vous ne bien ne plaisir aultre que vertueux. Je sçay que ie ne vous puis espouser; & quand ie le pourrois, ie ne le voudrois contre l'amour que vous portez à celluy que ie desire vous veoir pour mary. Et aussy de vous aimer d'une

amour vicieuse, comme ceulx qui esperent de leur long seruice vne recompense au deshonneur des dames, ie suis si loing de ceste affection, que i'aimerois mieulx vous veoir morte que de vous sçauoir moins digne d'estre aymée, & que la vertu fust amoindrie en vous, pour quelque plaisir qui m'en sceult aduenir. Ie ne pretends, pour la fin & recompense de mon seruice, que vne chose; c'est que vous me vouliez estre maistresse si loyalle que iamais vous ne m'esloigniez de vostre bonne grace, que vous me continuiez au degré où ie suis, vous fiant en moy plus qu'en nul aultre, prenant ceste feurté de moy que si; pour vostre honneur ou chose qui vous touchast, vous auez besoing de la vie d'un gentil homme, la mienne y sera de très bon cueur employée, & en pouuez faire estat. Pareillement que toutes les choses honnestes & vertueuses que ie feray seront faictes seulement pour l'amour de vous. Et si j'ay faict pour dames moindres que vous chose dont on ayt faict estime, soiez seure que, pour vne telle maistresse, mes entreprinſes croistront de telle forte que les choses que ie trouuois impossibles me seront très faciles. Mais si vous ne m'acceptez pour du tout vostre, ie delibere de laisser les armes, & renoncer à la vertu qui ne m'aura secours, à mon besoing. Parquoy, ma dame, ie vous supplie que ma iuste requeste me soyt octroyée, puisque vostre honneur & conscience ne me la peuuent refuser.

La ieune dame, oyant vng propos non acoustumé, commença à changer de couleur & bailler les oeilz comme femme estonnée. Toutesfois elle, qui estoit faige, lui dist : Puis que ainfy est, Amadour, que vous demandez de moy ce que vous en auez, pourquoy est ce que vous me faiçtes vne si grande & longue harangue ? I'ay si grand paour que, foubz vos honnestes propos, il y ayt quelque malice cachée pour decepuoir l'ingnorance ioincte à ma ieunesse, que ie suis en grande perplexité de vous respondre. Car de refuser l'honneste amityé que vous m'offrez, ie ferois le contraire de ce que i'ay fait iufques icy, que ie me suis plus fiée en vous que en tous les hommes du monde. Ma conscience ny mon honneur ne contreuiennent poinct à vostre demande, ny l'amour que ie porte au filz de l'Infant Fortuné ; car elle est fondée sur mariaige, où vous ne pretendez rien. Je ne sçaiçe chose qui me doibue empescher de faire responce selon vostre desir, sinon vne craincte que i'ay en mon cueur, fondée sur le peu d'occasion que vous auez de me tenir telz propos ; car si vous auez ce que vous demandez, qui vous contrainct d'en parler si affectionnement ? Amadour, qui n'estoit sans responce, luy dist : Ma dame, vous parlez très prudemment, & me faiçtes tant d'honneur de la fiance que vous diçtes auoir en moy, que si ie ne me contente d'vn tel bien, ie suis indigne de tous les autres. Mais entendez, ma

dame, que celuy qui veult bastir vng edifice perpetuel, il doibt regarder à prendre vng seur & ferme fondement : parquoy moy qui desire perpetuellement demorer en vostre seruice, ie doibs regarder non seulement les moyens pour me tenir près de vous, mais empescher qu'on ne puisse congnoistre la très grande affection que ie vous porte ; car combien qu'elle soit tant honneste qu'elle se puisse prescher partout, si est ce que ceux qui ignorent le cueur des amans ont souuent iugé contre vérité. Et de cela vient autant mauuais bruiçt que si les effects estoient meschans. Ce qui me faicçt dire ceci, & ce qui m'a faicçt aduancer de le vous declairer, c'est Poline, laquelle a prins vn si grand soupçon sur moy, sentant bien en son cueur que ie ne la puis aymer, qu'elle ne faicçt en tous lieux que espier ma contenance. Et quand vous venez parler à moy deuant elle si priueement, i'ay si grand paour de faire quelque signe où elle fonde iugement, que ie tombe en inconuenient dont ie ne veulz garder ; en sorte que i'ay pensé vous supplier que, deuant elle & deuant celles que vous congnoissez aussi malicieuses, ne veniez parler à moy ainsi soubdainement ; car i'aymerois mieulx estre mort que creature viuante en eust la congnoissance. Et n'eust esté l'amour que i'ai à vostre honneur, ie n'auois poinçt proposé de vous tenir ces propos, d'autant que ie me tiens assez heureux de l'amour & fiance que vous me portez,

où ie ne demande rien dauantaige que perfeuerance²³.

Floride, tant contente qu'elle n'en pouuoit plus porter, commença à sentir en son cueur quelque chose plus qu'elle n'auoit accoustumé ; & voyant les honnestes raisons qu'il luy alleguoit, luy dist que la vertu & honnesteté respondroient pour elle, & luy accorderoit ce qu'il demandoit. Dont si Amadour fut ioyeux nul qui aime ne le peut doubter. Mais Floride creut trop plus son conseil qu'il ne vouloit ; car elle qui estoit crainctifue non seulement deuant Poline, mais en tous aultres lieux, commença à ne le chercher pas comme elle auoit accoustumé ; & en cest esloignement, trouua mauuais la grande frequentation qu'Amadour auoit avec Poline, laquelle elle voyoit tant belle qu'elle ne pouuoit croire qu'il ne l'aimast. Et, pour passer sa grande tristesse, entretenoit tousiours Auanturade, laquelle commençoit fort à estre ialouse de son mary & de Poline ; & s'en plaignoit souuent à Floride, qui la consoloit le mieulx qu'il luy estoit possible, comme celle qui estoit frappée d'une mesme peste. Amadour s'apparceut bien tost de la contenance de Floride, & non seulement pensa qu'elle s'esloignoit de luy par son conseil, mais qu'il y auoit quelque fascheuse opinion meslée. Et vng iour, venant de vespres d'un monastere, luy dist : *Ma dame, quelle contenance me faictes vous ?* — *Telle que ie pense que vous la voulez,*

respondit Floride. A l'heure, soupçonnant la verité, pour sçauoir s'il estoit vray, va dire : Ma dame, i'ay tant faiçt par mes iournées que Poline n'a plus d'opinion de vous. Elle luy respondit : Vous ne sçauriez mieux faire, & pour vous, & pour moy ; car en faisant plaisir à vous mesmes, vous me faiçtes honneur. Amadour estima par ceste parole qu'elle estimoit qu'il prenoit plaisir à parler à Poline, dont il fut si desesperé qu'il ne se peut tenir de luy dire en collere : Ha ! ma dame, c'est bien tost commencé de tormenter vng seruiteur, & le lapider de bonne heure ; car ie ne pense poinçt auoir porté peine qui m'ait esté plus ennuyeuse que la contrainçte de parler à celle que ie n'ayme poinçt. Et puis que ce que ie faiçtz pour vostre seruice est prins de vous en aultre part, ie ne parlerai iamais à elle ; & en aduienne ce qu'il en pourra aduenir. Et à fin de dissimuller mon courroux comme i'ay faiçt mon contentement, ie m'en voys en quelque lieu icy auprès, en attendant que vostre fantaisie soit passée. Mais i'espere que là i'auray quelques nouvelles de mon cappitaine de retourner à la guerre, où ie demoreray si long temps que vous congnoistrez que aultre chose que vous ne me tient en ce lieu. Et en ce disant, sans attendre aultre response d'elle, partit incontinent. Floride demora tant ennuyée & triste qu'il n'estoit possible de plus. Et commença l'amour, poulcé de son contraire, à monstrier sa très grande force, tel-

amis, que la comtesse & Floride lui poursuivoyrent²⁸ que en quelque lieu qu'elle fust mariée, sa femme Auanturade yroit. Et combien qu'il fust question de marier Floride en Portugal, si estoit il deliberé qu'elle ne l'abandonneroit iamais ; & sur ceste assurance, non sans vng regret indicible, s'en partit Amadour, & laissa sa femme avecq la comtesse. Quand Floride se veid seule²⁹ après le departement de son bon seruiteur, elle se meit à faire toutes choses si bonnes & vertueuses qu'elle esperoit par cella actaindre le bruiet des plus parfaites dames, & d'estre reputée digne d'auoir vng tel seruiteur que Amadour. Lequel estant arriué à Barfelonne fut festoyé des dames comme il auoyt accoustumé : mais elles le trouuerent tant changé qu'elles n'eussent iamais pensé que mariage eust telle puissance sur vng homme comme il auoit sur luy ; car il sembloit qu'il se faschoit de veoir les choses que autresfois il auoyt désirées ; & mesme la contesse de Palamos, qu'il auoyt tant aymée, ne sceut trouuer moyen de le faire aller seulement iusques à son logis. Amadour arresta à Barfelonne³⁰ le moins qu'il luy fut possible, comme celuy à qui l'heure tardoit d'estre au lieu où l'on n'esperoit que luy. Et quand il fut arriué à Saulce, commença la guerre grande & crûelle entre les deux Roys, laquelle ne fuis deliberée de racompter, ne aussi les beaulx faiets que fait Amadour, car mon compte seroit assez long pour employer

toute vne journée². Mais sçavoir qu'il empor-
toit le butin par dessus tous les autres gains.
Le duc de Nageres³ arriva a Parpignan,
ayant charge de deux mil hommes : & fut
Amadour d'estre son lieutenant, lequel avoq
cette bande s'en tira bien son deuoir, que l'on
n'oyoit en toutes les circonstances crer que
Nageres⁴.

Or aduint que le Roy de Tunis, qui de
long temps faisoit la guerre aux Espaignols,
entendant comme les Roys de France & d'Es-
paigne faisoient la guerre l'un contre l'autre⁵
sur les frontieres de Parpignan & Narbonne, se
pença que en meilleure faison ne pourroit il
faire desplaisir au Roy d'Espaigne, & enuoya
vn grand nombre de fustes & autres vais-
seaux⁶ pour piller & destruire tout ce qu'ils
pouroient trouuer mal gardé sur les frontieres
d'Espaigne. Ceux de Barfelongne, voyans passer
deuant eulx vne grande quantité de voiles, en
aduertirent le vis roy, qui estoit à Saulce, lequel
incontinent enuoya le duc de Nageres à Pala-
mos. Et quand les Maures veirent que le lieu
estoit si bien gardé, faingnèrent de passer
oultre ; mais, sur l'heure de minuit, retour-
nerent, & meirent tant de gens en terre que le
duc de Nageres, surprins de ses ennemis, fut
emmené prisonnier. Amadour, qui estoit fort
vigillant, entendit le bruiet, assembla inconti-
nant le plus grand nombre qu'il peut de ses
gens, & se defendit si bien que la force de ses

ennemis fut long temps sans luy pouuoir nuyre. Mais à la fin, sçachant que le duc de Nageres estoit prins, & que les Turcs estoient deliberez de mettre le feu à Palamos, & le brusler en la maison qu'il tenoit forte contre eulx³⁰, ayma mieulx se rendre que d'estre cause de la perdition des gens de bien qui estoient en sa compagnie; & aussi que se meçant à rançon, esperoit encore reueoir Floride. A l'heure se rendit à vn Turc nommé Dorlin, gouverneur du Roy de Thunis, lequel le mena à son maistre, où il fut le très bien receu & encores mieux gardé; car il pensoit bien, l'ayant entre ses mains, auoir l'Achilles de toutes les Espagnes.

Ainsi demoura Amadour près de deux ans au seruice du Roy de Thunis. Les nouvelles vindrent en Espagne de ceste prinse, dont les parens du duc de Nageres feirent un grand dueil; mais ceulx qui aimoient l'honneur du pays estimerent plus grande la perte de Amadour. Le bruiët en vint dans la maison de la comtesse d'Arande, où pour l'heure estoit la pauvre Auanturade griefuement mallade. La comtesse, qui se doubtoit bien fort de l'affection que Amadour portoit à sa fille, laquelle elle souffroit & diffimuloit pour les vertuz qu'elle congnoissoit en luy, appella sa fille à part & lui dist les piteufes nouvelles. Floride, qui sçauoit bien diffimuler, luy dist que c'estoit grande perte pour toute leur maison, & que sur tout

elle avoit pitié de la pauvre femme, venoit souvent la maistrer ou elle estoit. Mais voyant sa mere pleurer tres fort, elle luy versa quelques larmes pour luy tenir compagnie, de peur que, par trop fandre, la maistrer ne fust dévouerue. Depuis cette heure la, la comtesse luy en parloit souvent, mais jamais ne luy tira de sa contenance chose où elle peut affecter ingement. Je laisseray à dire les veuages, prieres, oraisons & ieunes que faisoit ordinairement Floride pour le salut de Amadour; lequel, incontinent qu'il fut à Thunis, ne faillit d'enuoyer de ses nouvelles à ses amis, & par homme fort leur aduertir Floride qu'il estoit en bonne fanté & espoir de la reueoir, qui fut à la pauvre dame le seul moyen de soustenir son ennuy. Et ne doutez, puisqu'il luy estoit permis d'écrire, qu'elle s'en acquita si dilligemment que Amadour n'eut poinct faulte de la consolation de ses lettres & epistres.

Et fut mandée la comtesse d'Arande pour aller à Sarragoffe, où le Roy estoit arriué; & là se trouua le ieune duc de Cardonne, qui feit poursuiete si grande enuers le Roy & la Royne, qu'ils prièrent la comtesse de faire le mariaige de luy & de sa fille. La comtesse, comme celle qui en riens ne leur vouloit desobeir, l'accorda, estimant qu'en sa fille, qui estoit si ieune, n'y auoit volonté que la sienne. Quand tout l'accord fut fait, elle dist à sa fille comme elle luy auoit choisy le party qui luy sembloit le

plus neceffaire. La fille, fçachant que en vne chofe faiçte ne falloyt point de confeil, luy dift que Dieu fust loué du tout ; & voyant fa mere fi efrange enuers elle, ayma mieulx luy obeir que d'auoir pitié de foy mefmes. Et pour la refiouyr de tant de malheurs, entendit que l'Infant Fortuné eftoit malade à la mort ; mais iamais deuant fa mere ne nul autre n'en feit vng feul feublant, & fe contraingnit fi fort que les larmes, par force retirées en fon cueur, feirent fortir le fang par le nez en telle abondance que la vie fut en dangier de s'en aller quant & quant ; & pour la restaurer, efpouza celui qu'elle eut voluntiers changé à la mort. Après les nopces faiçtes, s'en alla Floride auecq fon mary en la duché de Cardonne, & mena auecq elle Auanturade, à laquelle elle faifoit priueement fes complainçtes, tant de la rigueur que fa mere lui auoit tenue que du regret d'auoir perdu le filz de l'Infant Fortuné ; mais du regret d'Amadour ne lui en parloit que par maniere de la confoler. Cefte ieune dame doncques fe delibera de meçtre Dieu & l'honneur deuant fes oeilz, & diffimula fi bien fes ennuyz que iamais nul des fiens ne s'apparceut que fon mary luy defpleut.

Ainfi passa vng long temps Floride, viuant d'vne vie moins belle que la mort ; ce qu'elle ne faillyt de mander à fon feruiteur Amadour, lequel congnoiffant fon grand & honnefte cueur, & l'amour qu'elle portoit au filz de l'In-

fant Fortuné³⁷, pensa qu'il estoit impossible qu'elle sceust viure longuement, & la regretta comme celle qu'il tenoyt pis que morte. Ceste peyne augmenta celle qu'il auoit ; & eust voulu demeurer toute sa vie esclaué comme il estoit, & que Floride eust eu vng mary selon son desir, oubliant son mal pour celluy qu'il sentoyt que portoit s'amy. Et pour ce qu'il entendit par vng amy qu'il auoit acquis à la court du Roy de Thunis, que le Roy estoit deliberé de luy faire presenter le pal³⁸, ou qu'il eust à renoncer sa foy, pour l'enuie qu'il auoit, s'il le pouuoit rendre bon Turc, de le tenir avecq luy, il feit tant avecq le maistre qui l'auoit prins qu'il le laissa aller sur sa foy, le mettant à si grande rançon qu'il ne pensoit poinct que vng homme de si peu de biens la peust trouuer. Et ainsy, sans en parler au Roy, le laissa son maistre aller sur sa foy. Luy venu à la court deuers le Roy d'Espaigne, s'en partist bien tost pour aller chercher sa rançon à tous ses amys ; & s'en alla tout droit à Barselonne, où le ieune duc de Cardonne, sa mere & Floride, estoient allez pour quelque affaire. Sa femme Auanturade, si tost qu'elle ouyt les nouuelles que son mary estoit reuenue, le dist à Floride, laquelle s'en resiouyt comme pour l'amour d'elle. Mais craignant que la ioye qu'elle auoyt de le veoir luy feit changer de visage, & que ceulx qui ne la congnoissoient poinct en prissent mauuaise opinion, se tint à une fenestre pour le veoir

venir de loing. Et si tost qu'elle l'aduifa, descendit par un escallier tant obscur que nul ne pouuoit congnoistre si elle changeoit de couleur; & ainfy, embrassant Amadour, le mena en sa chambre, & de là à sa belle mere, qui ne l'auoit iamais veu. Mais il n'y demoura point deux iours qu'il se fait autant aymer dans leur maison qu'il estoit en celle de la comtesse d'Arande.

Je vous laisseray à penser les propos que Floride & luy peurent auoir ensemble, & les complainctes qu'elle lui fait des maux qu'elle auoit receuz en son absence. Après plusieurs larmes gectées du regret qu'elle auoit tant d'estre mariée contre son cueur que d'auoir perdu celuy qu'elle aymoît tant lequel iamais n'esperoit de reueoir, se delibera de prendre sa consolation en l'amour & feurté qu'elle portoit à Amadour, ce que toutesfois elle ne luy osoit declairer: mais luy, qui s'en doubtoit bien, ne perdoit occasion ne temps pour luy faire congnoistre la grande amour qu'il luy portoit. Sur le point qu'elle estoit presque toute gainnée de le recepuoir non à seruiteur, mais à seur & parfait amy, arriua une malheureuse fortune: car le Roy, pour quelque affaire d'importance, manda incontinent Amadour, dont sa femme eut si grand regret, que en oyant ces nouvelles, elle s'esuanouit, & tumba d'un degré où elle estoit, dont elle se bleffa si fort que oncques puis n'en releua. Floride, qui, par ceste mort,

perdoit toute consolation, fait tel dueil que peult faire celle qui se sent destituée de ses parens & amys. Mais encores le print plus mal en gré Amadour ; car d'un costé il perdoit l'une des femmes de bien qui oncques fut, & de l'autre le moyen de pouvoir iamais reueoir Floride ; dont il tomba en telle tristesse³⁹ qu'il cuida soubdainement mourir. La vieille duchesse de Cardonne incessamment le visitoit, luy alleguant les raisons des philosophes, pour luy faire porter ceste mort patiemment. Mais rien ne seruoit ; car si la mort d'un costé le tourmentoit, l'amour de l'autre costé augmentoit le martyre. Voiant Amadour que sa femme estoit enterrée, & que son maistre le mandoit, parquoy il n'auoit plus occasion de demourer, eut tel desespoir en son cueur qu'il cuyda perdre l'entendement. Floride, qui, en le cuydant consoler, estoit sa desolation, fut toute vne après disnée à luy tenir les plus honnestes propos qu'il luy fut possible pour luy cuider diminuer la grandeur de son dueil, l'asseurant qu'elle troueroit moyen de le pouvoir veoir plus souuent qu'il ne cuidoit. Et pour ce que le matin debuoit partir, & qu'il estoit si foible qu'il ne se pouoit bouger de dessus son liect, la supplia de le venir veoir au soir, après que chascun y auoit esté ; ce qu'elle luy promit, ignorant que l'extremité de l'amour ne congnoit nulle raison. Luy, qui se voyoit du tout desespéré de iamais la pouvoir recepuoir, que si longuement l'auoit

seruie, & n'en auoit iamais eu nul autre traicte-
ment que vous auez oy, fut tant combattu de
l'amour diffimulé & du defespoir qui luy mon-
stroit tous les moyens de la hanter perduz,
qu'il se delibera de iouer à quiete ou à double,
pour du tout la perdre ou du tout la gaigner,
& se payer en vne heure du bien qu'il pensoit
auoir merité. Il feit encourtiner son liêt de
forte que ceulx qui venoient à la chambre ne
le pouoient veoir, & se plaignoit beaucoup
plus que il n'auoit accoustumé, tant que tous
ceulx de ceste maison ne pensoient pas que il
deust viure vingt-quatre heures.

Après que chascun l'eut visité, au soir Floride,
à la requeste mesmes de son mary, y alla,
esperant pour le consoler lui declarer son affec-
tion, & que du tout elle le vouloit aymer ainfy
que l'honneur le peult permettre. Et se vint
seoir en vne chaise qui estoit au cheuet de son
liêt, & commença son reconfort par pleurer
auecq luy. Amadour, la voyant remplie de tel
regret, pensa que en ce grand tourment pour-
roit plus facilement venir à bout de son inten-
tion ; & se leua de dessus son liêt, dont Floride,
pensant qu'il fust trop foible, le voulut engar-
der. Et se meit à deux genoux deuant elle, luy
disant : Faut il que pour iamais ie vous perde
de veue ? Se laissa tumber entre ses bras ⁴⁰
comme vn homme à qui force default. La
pauvre Floride l'embrassa & le soustint longue-
ment, faisant tout ce qui luy estoit possible pour

confoler ; mais la medecine qu'elle luy bailloit pour amander fa douleur la luy rendoit beaucoup plus forte ; car en faisant le demy mort & fans parler, s'effaya à chercher ce que l'honneur des dames deffend. Quant Floride s'apparceut de fa mauuaise volenté, ne la pouuant croire, veu les honnestes propos que tousiours luy auoit tenuz, luy demanda que c'estoit qu'il vouloit : mais Amadour, craignant d'ouyr fa responce, qu'il sçauoit bien ne pouuoir estre que chaste & honneste, fans luy dire riens, pourfuiuyt avec toute la force qu'il luy fut possible ce qu'il cherchoit ; dont Floride, bien estonnée, soupsonna plus tost qu'il fust hors de son sens que de croyre qu'il pretendist à son deshonneur. Parquoy elle appella tout haut vng gentil homme qu'elle sçauoit bien estre en la chambre avecq elle ; dont Amadour, desesperé iusques au bout, se reiecta dessus son liét si soudainement que le gentil homme cuydoyt qu'il fust trespasfé. Floride, qui s'estoit leuée de sa chaise, luy dist : Allez, & apportez viftement quelque bon vinaigre. Ce que le gentil homme feit. A l'heure Floride commença à dire : Amadour, quelle folie est montée en vostre entendement ? & qu'est ce qu'avez pensé & voulu faire ? Amadour, qui auoit perdu toute raison par la force d'amour, luy dist : Vn si long seruiuce merite il recompense de telle cruauté ? — Et où est l'honneur, dist Floride, que tant de fois vous m'avez presché ? — Hal ma dame,

dist Amadour, il n'est possible de plus aymer vostre honneur que ie faiçtz; car auant que fussiez mariée, i'ay sceu si bien vaincre mon cueur que vous n'avez sceu congnoistre ma volonté : mais maintenant que vous l'estes⁴¹, & que vostre honneur peut estre couuert, quel tort vous tiens ie de demander ce qui est mien ? Car par la force d'amour ie vous ay gagnée. Celuy qui premier a eu vostre cueur a si mal pourfuiuy le corps qu'il a merité perdre le tout ensemble⁴². Celuy qui possède vostre corps n'est pas digne d'auoir vostre cueur : parquoy mesmes le corps ne luy appartient. Mais moy, ma dame, durant cinq ou six ans, i'ay porté tant de peines & de maulx pour vous, que vous ne pouuez ignorer que à moy seul appartiennent le corps & le cueur, pour lequel i'ay oublié le mien. Et si vous vous cuidez deffendre par la conscience, ne doutez poinct que quand l'amour force le corps & le cueur, le peché soit iamais imputé. Ceulx qui par fureur mesme viennent à se tuer, ne peuuent pecher quoi qu'ils fassent⁴³; car la passion ne donne lieu à la raison. Et si la passion d'amour est la plus importable de tous les aultres, & celle qui plus aueugle tous les sens, quel peché voudriez vous attribuer à celuy qui se laisse conduire par vne inuincible puissance ? Ie m'en vais, & n'espere iamais de vous veoir⁴⁴. Mais si i'auois auant mon partement la seurté de vous que ma grande amour merite, ie serois assez fort pour soustenir en

patience les ennuietz de ceste longue absence. Et s'il ne vous plaist m'otroyer ma requeste, vous orrez bien tost dire que vostre rigueur m'aura donné vne malheureuse & cruelle mort.

Floride, non moins marrye que estonnée d'oyr tenir tels propos à celui duquel iamais n'eust eu soupçon de chose semblable, luy dist en pleurant : Helas ! Amadour, sont ce icy les vertueux propos que durant ma ieunesse m'avez tenuz ? Est ce cy l'honneur & la conscience que vous m'avez maintesfois conseillé plustost mourir que de perdre ? Avez vous oblié les bons exemples que vous m'avez donnez des vertueuses dames qui ont résisté à la folle amour, & le despris que vous avez tousiours fait des folles ? Je ne puis croire, Amadour, que vous soyez si loin de vous mesmes, que Dieu, vostre conscience & mon honneur soient du tout mortz en vous. Mais si ainsi est que vous le dictez, ie loue la bonté diuine, qui a preuenu le malheur où maintenant ie m'alloys precipiter, en me montrant par vostre parole le cueur que i'ay tant ignoré. Car ayant perdu le fils de l'Infant Fortuné, non seulement pour estre marié ailleurs, mais pour ce que ie sçay qu'il en aime vne aultre, & me voyant mariée à celui que ie ne puis, quelque peine que ie y mette, aymer & auoir agreable, i'auois pensé & delibéré de entierement & du tout mettre mon cueur & mon affection à vous aymer, fondant ceste

amitié sur la vertu que i'ay tant congneue en vous, & en laquelle, par vostre moyen, ie pense auoir attaincte : c'est d'aymer plus mon honneur & ma conscience que ma propre vie. Sur ceste pierre d'honnesteté, i'estois venue ici, deliberée de y prendre vng très seur fondement; mais, Amadour, en vn moment vous m'auiez monstté qu'en lieu d'vne pierre necte & pure, le fondement de cet edifice seroit sur sablon legier ou sur la fange infame. Et combien que desia i'auais commencé grande partie du logis où i'esperois faire perpetuelle demeure, vous l'auiez soubdain du tout ruyné. Par quoy il fault que vous vous deportiez de l'esperance que auez iamais eue en moy, & vous deliberiez, en quelque lieu⁴⁵ que ie fois, ne me chercher ne par parole ne par contenance, ny esperer que ie puisse ou vueille iamais changer ceste opinion. Je le vous dict auecq tel regret qu'il ne peut estre plus grand : mais si ie fusse venue iusques à auoir iuré parfaicte amitié auecq vous, ie sens bien mon cueur tel qu'il fust mort en ceste rencontre⁴⁶; combien que l'estonnement que i'ay de me veoir deceue est si grand, que ie suis seure qu'il rendra ma vie ou briefue ou douloureuse. Et sur ce mot, ie vous dy à Dieu, mais c'est pour iamais.

Je n'entreprendz poinct de vous dire la douleur que sentoyt Amadour escoutant ces paroles; car elle n'est seulement impossible à escrire, mais à penser, sinon à ceux qui ont

experimenté la pareille. Et voiant que sur ceste cruelle conclusion elle s'en alloyt, l'arresta par le bras, sçachant très bien que s'il ne lui ostoit la mauuaise opinion qu'il luy auoyt donnée, à iamais il la perdrait. Parquoy il luy dist avec le plus sainct vifaige qu'il peut prendre : Madame, i'ay toute ma vie desiré d'aymer vne femme de bien ; & pour ce que ie en ay trouué si peu, i'ay bien voulu vous experimenter pour veoir si vous estiez, par votre vertu, digne d'estre tant estimée que aymée. Ce que maintenant ie sçay certainement, dont ie loue Dieu, qui adresse mon cueur à aymer tant de perfection ; vous suppliant me pardonner ceste folle & audacieuse entreprinse, puis que vous voyez que la fin en tourne à vostre honneur & à mon grand contentement. Floride, qui commençoit à congnoistre la malice des hommes par luy, tout ainsi qu'elle auoit esté difficile à croire le mal où il estoit, aussi fut elle encores plus à croire le bien où il n'estoit pas, luy dist : Pleust à Dieu que eussiez dict la vérité ! Mais ie ne puis estre si ignorante que l'estat de mariage où ie suis ne me face bien congnoistre clairement que forte passion & aueuglement vous a fait faire ce que vous avez fait. Car si Dieu m'eust lasché la main, ie suis seure que vous ne m'eussiez pas retiré la bride. Ceulx qui tentent pour chercher la vertu n'ont accoustumé prendre le chemin que vous avez prins. Mais c'est assez : si i'ay creu legierement quelque bien en vous,

il est temps que i'en congnoisse la verité, laquelle maintenant me deliure de vos mains. Et en ce difant, se partit Floride de la chambre, & tant que la nuit dura, ne fait que pleurer, sentant si grande douleur en ceste mutation, que son cueur auoit bien à faire à soutenir les assaults du regret que amour luy donnoit. Car combien que, selon la raison, elle estoit deliberée de iamais plus l'aymer, si est ce que le cueur, qui n'est point subiect à nous, ne s'y voulut oncques accorder : parquoy, ne le pouuant moins aymer qu'elle auoit accoustumé, sçachant qu'amour estoit cause de ceste faulte, se delibera, satisfaisant à l'amour, de l'aimer de tout son cueur, & obeissant à l'honneur, n'en faire iamais à luy ne à aultre semblant.

Le matin s'en partit Amadour, ainsi fasché que vous auez oy : toutesfois son cueur, qui estoit si grand qu'il n'auoit au monde son pareil, ne le souffrit desesperer, mais luy bailla nouvelle inuention de pouuoir encores reueoir Floride & auoir sa bonne grace. Doncques en s'en allant deuers le roy d'Espagne, lequel estoit à Tollette, print son chemin par la comté d'Arande, où vn foir bien tard il arriua ; & trouua la comtesse fort malade d'une tristesse qu'elle auoit de l'absence de sa fille Floride. Quand elle veid Amadour, elle le baissa & embrassa comme si c'eust esté son propre enfant, tant pour l'amour qu'elle luy portoit que pour celle

qu'elle doubtoit qu'il auoit à Floride, de laquelle elle luy demanda bien soigneusement des nouvelles : qui luy en dist le mieulx qu'il luy fut possible, mais non toute la verité ; & luy confessa l'amitié d'eulx deux, ce que Floride auoit toujours celé, la priant luy vouloir ayder d'auoir souuent de ses nouvelles, & de retirer bien tost Floride avecq elle. Et dès le matin s'en partyt ; & après auoir fait ses affaires avecq le Roy, s'en alla à la guerre si triste & si changé de toutes conditions, que dames, cappitaines, & tous ceulx qu'il auoit accoustumé de hanter, ne le congnoissoient plus ; & ne se habilloit plus que de noir, mais c'estoit d'une frize ⁴⁷ beaucoup plus grosse qu'il ne la falloyt pour porter le deuil de sa femme, duquel il couuroit celuy qu'il auoit au cueur. Et ainsy passa Amadour trois ou quatre années sans reuenir à la court. Et la comtesse d'Arande, qui ouyt dire que Floride estoit changée, & que c'estoit pitié de la veoir, l'enuoya querir, esperant qu'elle reuiendroit auprès d'elle. Mais ce fut le contraire ; car quand Floride sceut que Amadour auoyt declairé à sa mere leur amitié, & que sa mere tant faige & vertueuse, se confiant en Amadour, la trouua bonne, fut en vne merueilleuse perplexité, pour ce que d'un costé elle voyoit que sa mere l'estimoit tant que, si elle luy disoit la verité, Amadour en pourroit recepuoir mal, ce que pour morir n'eust voulu, veu qu'elle se sentoit assez forte pour le pugner

de sa follie, fans y appeller ses parens ; d'autre costé, elle voyoit que, diffimulant le mal que elle y sçauoit, elle feroit contraincte de sa mere & de tous ses amis de parler à luy & luy faire bonne chere, par laquelle elle craignoit fortifier sa mauuaise oppinion. Mais voyant qu'il estoit loing, n'en fait grand semblant, & luy escriuoit quand la contesse le luy commandoit ; toutesfois c'estoient lettres qu'il pouoit bien congnoistre venir plus d'obeissance que de bonne volonté ; dont il estoit autant ennuyé en les lisant qu'il auoit accoustumé se resiouir des premieres.

Au bout de deux ou trois ans, après auoir fait tant de belles choses que tout le papier d'Espagne ne les sçauoit contenir, imagina vne inuention très grande, non pour gaingner le cueur de Floride, car il le tenoit pour perdu, mais pour auoir la victoire de son ennemie, puis que telle se faisoit contre luy. Il meit arriere tout le conseil de raison, & mesme la paour de la mort dont il se mettoit au hazard ; delibera & conclud d'ainsy faire ⁴⁸. Or fait tant enuers le grand gouuerneur ⁴⁹ qu'il fut par luy député pour venir parler au Roy de quelque entreprinse secrette qui se faisoit sur Locatte ⁵⁰ ; & se fait commander ⁵¹ de communiquer son entreprinse à la comtesse d'Arande auant que la declairer au Roy, pour en prendre son bon conseil. Et vint en poste tout droit en la conté d'Arande, où il sçauoit qu'estoit Floride,

& enuoya secretement à la comtesse vng sien amy luy decouvrir sa venue, luy priant la tenir secrette, & qu'il peust parler à elle la nuit sans que personne en sceust rien. La comtesse, fort ioyeuse de sa venue, le dist à Floride, & l'enuoya deshabiller en la chambre de son mary, à fin qu'elle fust presté quand elle la manderoit & que chacun fut retiré. Floride, qui n'estoit pas encore assuree de sa premiere paour, n'en feit semblant à sa mere, mais s'en alla en vng oratoire se recommander à Nostre Seigneur, & luy priant de vouloir conseruer son cuer de toute meschante affection. Pensa que souuent Amadour l'auoit louée de sa beauté, laquelle n'estoit poinct diminuée, nonobstant qu'elle eust esté longuement malade; par quoy aimant mieulx faire tort à sa beaulté, en la diminuant, que de souffrir par elle le cuer d'vn si honneste homme brusler d'vn si meschant feu, print vne pierre qui estoit en la chappelle, & s'en donna par le visaige vng si grand coup que la bouche, le nez & les yeux en estoient tout disformez. Et à fin que l'on ne soupçonnast qu'elle l'eut fait, quand la comtesse l'enuoya querir, se laissa tumber en sortant de la chappelle le visaige contre terre & en criant bien hault. Arriua la comtesse, qui la trouua en ce piteux estat; & incontinant fut pansée & bandée par tout le visaige.

Après la comtesse la mena en sa chambre, & luy dist qu'elle la prioit d'aller en son cabi-

net entretenir Amadour iufques à ce qu'elle fe fut deffaicte de fa compagnie; ce que feit Floride, penfant qu'il y eust quelques gens avecq luy. Mais fe trouuant toute feule, la porte fermée fur elle, fut autant marrie qu'Amadour content, penfant que par amour ou par force il auroit ce qu'il auoit defiré. Et après auoir parlé à elle, & l'auoir trouuée en mefme propos en quoi il l'auoit laiffée, & que pour mourir elle ne changeroit fon oppinion, luy dift tout oultré de defefpoir : Par Dieu, Floride, le fruiët de mon labeur ne me fera point ofté par vos fcrupules; car puis que amour, patience & humble priere ne feruent de riens, ie n'efpargneray poinët ma force pour acquerir le bien qui, fans l'auoir, me la feroit perdre. Et quand Floride veit fon vifaige & fes yeulx tant alterez que le plus beau teint du monde eftoit rouge comme feu, & le plus doux & plaifant regard fi horrible & furieux qu'il sembloit que vng feu très ardent eftincellaft dans fon cueur & fon vifaige; & en cefte fureur, d'vne de fes fortes & puiffantes mains print les deux delicates & foibles de Floride. Elle, voyant que toutes deffenses luy failloient, & que pieds & mains eftoient tenuz en telle captiuité qu'elle ne pouuoit fuyr, encores moins fe defendre, ne sceut quel meilleur remede trouuer finon chercher s'il n'y auoit poinët encores en luy quelques racines de la premiere amour, pour l'honneur de laquelle il obliaft fa cruauté; par-

quoy elle luy dit : Amadour, si maintenant vous m'estimez comme ennemye, ie vous supplie, par l'honneste amour que j'ay auantfois pensé estre en vostre cuer, me vouloir eloigner auant que me tourmenter. Et quand elle veid qu'il luy pressoit l'oreille, poursuuyt son propos, disant : Heias ! Amadour, quelle occasion vous meut de chercher vne chose dont vous ne pouez auoir contentement, & me donner ennuy le plus grand que ie scaurois receuoir ? Vous auez tant experimenté ma volunté du temps de ma ieunesse & de ma plus grande beaulté, sur quoy vostre passion pouuoit prendre excuse, que ie m'esbahis que l'aage & grande laydeur où ie suis, oultrée d'extreme ennuy, vous cherchez ce que vous scauez ne pouoir trouuer. Ie suis seure que vous ne doutez point que ma volunté ne soit telle qu'elle a accoustumé ; parquoy ne pouez auoir par force ce que demandez. Et si vous regardez comme mon visage est accoustré, en obliant la memoire du bien que vous y auez veu, vous n'aurez point d'enuie d'en approcher de plus près. Et s'il y a encores en vous quelques reliques de l'amour passé, il est impossible que la pitié ne vainque votre fureur. Et à icelle pitié que j'ay tant experimenté en vous, ie fais ma plaincte & demande grace, à fin que vous me laissiez viure en paix & en l'honnesteté que, selon vostre conseil, j'ay delibéré garder. Et si l'amour que vous m'auez portée est conuertie en haine,

& que, plus par vengeance que par affection, vous vueillez me faire la plus malheureuse femme du monde, ie vous assure qu'il n'en fera pas ainſy : & me contraindrez, contre ma deliberation, de declarer voſtre meſchante volenté ^{est} à celle qui croyt tant de bien de vous ; &, en ceſte congnoiſſance, pouuez penſer que voſtre vie ne ſeroit pas en ſeureté. Amadour, rompant ſon propos, luy diſt : S'il me fault mourir, ie ferai pluſtoſt quiette de mon tourment ; mais la difformité de voſtre viſaige, que ie penſe eſtre faiçte de voſtre volenté, ne m'empeſchera point de faire la mienne ; car que ie ne pourrois auoir de vous que les os, ſi les voudrois ie tenir auprès de moy. Et quand Floride veid que prieres, raiſon ne larmes ne luy ſeruoient de riens, & qu'en telle cruaulté pourſuiuoit ſon meſchant deſir, qu'elle n'auoit enfin force d'y reſiſter, ſe ayda du ſecours qu'elle craingnoyt autant que perdre ſa vie, & d'une voix triſte & piteuſe appella ſa mere le plus hault qu'il luy fut poſſible. Laquelle, oyant ſa fille l'appeler d'une telle voix, eut merueilleuſement grand paour de ce qui eſtoit veritable, & courut le plus toſt qu'il luy fut poſſible en la garderobbe. Amadour, qui n'eſtoit pas ſi preſt à mourir qu'il diſoit, laiſſa de ſi bonne heure ſon entreprinſe que la dame, ouurant le cabinet, le trouua à la porte, & Floride aſſez loin de là. La conteſſe luy demanda : Amadour, qui a il ? dictes moy la vérité. Et comme

celluy qui n'estoit iamais despourueu d'inuentions, auecq vn visage passe & tranſi, luy diſt : Hélas ! ma dame, de quelle condition eſt deuenue madame Floride ? Ie ne fuz iamais ſi eſtonné que ie ſuis ; car, comme ie vous ay diſt, ie penſois auoir part dans ſa bonne grace ; mais ie congnois bien que ie n'y ay plus riens. Il me ſemble, ma dame, que du temps qu'elle eſtoit nourrie auecq vous, elle n'eſtoit moins ſage ne vertueuſe qu'elle eſt ; mais elle ne faiſoit point de conſcience de parler & veoir vng chaſcun ; & maintenant que ie l'ay voulu regarder, elle ne l'a voulu ſouſfrir. Et quant j'ay veu ceſte contenance, penſant que ce fuſt vng ſonge ou vne reſuerie, luy ay demandé ſa main pour la baiſer à la façon du païs, ce qu'elle m'a du tout refusé. Il eſt vray, ma dame, que j'ay eu tort, dont ie vous demande pardon ; c'eſt que ie luy ay prins la main quaſi par force, & la luy ay baiſée, ne luy demandant autre contentement : mais elle qui a, comme ie croy, delibéré ma mort, vous a appellée ainſy comme vous auez veu [¶]. Ie ne ſçauois dire pourquoi, ſinon qu'elle ayt eu paour que i'euffe autre volonté que ie n'ay. Toutesfois, ma dame, en quelque ſorte que ce ſoit, i'aduoue le tort eſtre mien ; car combien qu'elle deuroit aymer tous voz bons ſeruiteurs, la fortune veult que moy ſeul plus affectionné ſoit mis hors de ſa bonne grace. Si eſt ce que ie demoureray touſiours tel auers vous & elle que ie ſuis

tenu, vous suppliant me vouloir tenir en la vostre, puis que sans mon demerite i'ay perdu la fiemme. La contesse, qui en partie le croioit & en partie doubtoit, s'en alla à sa fille & luy dist : Pourquoy m'auez vous appelée si hault ? Floride respondit qu'elle auoit eu paour. Et combien que la contesse l'interrogea de plusieurs choses par le menu, si est ce que iamais ne luy fait aultre response ; car voyant qu'elle estoit eschappée d'entre les mains de son ennemi, le tenoit assez puni de luy auoir rompu son entreprinse.

Après que la comtesse eut longuement parlé à Amadour, le laissa encores deuant elle parler à Floride pour veoir quelle contenance il tiendroit. A laquelle il ne tint pas grand propos, finon qu'il la mercia de ce qu'elle n'auoit confessé verité à sa mere, & la pria que au moins, puis qu'il estoit hors de son cuer, vng aultre ne tint poinct sa place. Elle luy respondit quant au premier propos : Si i'eusse eu aultre moyen de me defendre de vous que par la voix, elle n'eust iamais esté oye⁵⁴ ; mais par moy vous n'aurez pis si vous ne m'y contraindez comme vous auez fait. Et n'ayez pas paour que i'en sceusse aymer d'aultre ; car puisque ie n'ay trouué au cuer que ie scauois le plus vertueux du monde le bien que ie desirois, ie ne croyay poinct qu'il soit en nul homme. Ce malheur sera cause que ie feray pour l'aduenir en liberté des passions que l'a-

mour peut donner. En ce difant, print congé d'elle ⁵⁵. La mere, qui regardoit fa contenance, n'y sceut rien iuger, finon que depuis ce temps là congneuft très bien que fa fille n'auoit plus d'affection à Amadour, & penfa pour certain qu'elle fust fi defraifonnable qu'elle hayft toutes les choses qu'elle aimoit. Et dès cefte heure là, luy mena la guerre fi eſtrange qu'elle fut ſept ans fans parler à elle, fi elle ne s'y courrouſſoit, & tout à la requeſte d'Amadour. Durant ce temps là, Floride tourna la craincte qu'elle auoit d'eſtre avecq ſon mary en volonté de n'en bouger ⁵⁶, pour les rigueurs que luy tenoit fa mere. Mais voyant que riens ne luy ſeruoit, delibera de tromper Amadour; & laiſſant pour vng iour ou deux ſon viſaige eſtrange, luy confeilla de tenir propos d'amitié à vne femme qu'elle diſoit auoir parlé de leur amour. Cefte dame demoroit avecq la Royne d'Eſpaigne, & auoit nom Lorette. Amadour la creut, & penſant par ce moyen retourner encores en ſa bonne grace, feit l'amour à Lorette, qui eſtoit femme d'un cappitaine, lequel eſtoit des grands gouuerneurs du Roy d'Eſpaigne. Lorette, bien aife d'auoir gaingné vn tel ſeruiteur, en feit tant de mines que le brui& en courut partout; & meſme la comteſſe d'Arande, eſtant à la cour, s'en apperceut, parquoy depuis ne tourmentoit tant Floride qu'elle auoit accouſtumé. Floride ouyt vng iour dire que le cappitaine mary de Lorette eſtoit entré en vne ſi grande ialouſie,

qu'il auoit deliberé en quelque forte que ce fust de tuer Amadour; & elle qui, nonobstant son dissimulé visaige, ne pouuoit vouloir mal à Amadour, l'en auertit incontinent. Mais luy, qui facilement fut retourné à ses premières brisées, luy respondit s'il luy plaifoit l'entretenir trois heures tous les iours, que iamais il ne parleroit à Lorsette; ce qu'elle ne voulut accorder. Donques, ce luy dist Amadour, puisque ne me voulez faire viure, pourquoy me voulez vous garder de mourir? sinon que vous espérez me tormenter plus en viuant que mille mort ne scauroit faire. Mais combien que la mort me fuye, si la chercheray ie tant que ie la trouueray; car en ce iour là seulement i'auray repos.

Durant qu'ils estoient en ces termes, vint nouvelle que le Roy de Grenade⁵⁷ commençoit vne grande guerre contre le Roy d'Espagne, tellement que le Roy y enuoya le prince son fils⁵⁸, & auecq luy le conestable de Castille & le duc d'Albe⁵⁹, deux vieils & faiges seigneurs. Le duc de Cardonne & le comte d'Arande ne voulurent pas demorer, & supplierent au Roy leur donner quelque charge; ce qu'il feit selon leurs maisons, & leur bailla pour les conduire seurement Amadour, lequel, durant la guerre, feit des actes si estranges, que sembloient autant de desespoir que de hardiesse. Et pour venir à l'intention de mon compte, ie vous diray que la trop grande har-

dieffe fut esprouuée par la mort ; car ayans les Maures faiët demonſtrance de donner la bataille, voyans l'armée des Chreſtiens ſi grande, feirent ſemblant de fuir. Les Eſpaignols ſe meirent à la chaffe ; mais le vieil conneſtable & le duc d'Albe, ſe doubtans de leur fineſſe, retindrent contre ſa volonté le prince d'Eſpaigne qu'il ne paſſaſt la riuere ; ce que feirent, nonobſtant la deſſenſe, le comte d'Arande & le duc de Cardonne. Et quand les Maures veirent qu'ils n'eſtoient fuiuis que de peu de gens, ſe retournerent, & d'vn coup de ſymeterre abbatirent tout mort le duc de Cardonne, & fut le comte d'Arande ſi fort bleſſé que l'on le laiſſa comme mort en la place. Amadour arriua ſur ceſte deſſaiëte tant enraigé & furieux qu'il rompit toute la preſſe ; & fait prendre les deux corps qui eſtoient mortz & porter au camp du prince, lequel en eut autant de regret que de ſes propres freres. Mais en viſitant leurs playes, ſe trouua le comte d'Arande encores viuant, lequel fut enuoyé en vne liëtiere en ſa maiſon, où il fut longuement malade. De l'autre coſté, renuoya à Cardonne le corps du mort. Amadour, ayant faiët ſon effort de retirer ces deux corps, penſa ſi peu pour luy qu'il ſe trouua enuironné d'vn grand nombre de Maures ; & luy qui ne vouloit non plus eſtre prins qu'il n'auoit ſceu prendre ſ'amie, ne faulſer ſa foy enuers Dieu qu'il auoit faulſée enuers elle, ſçachant que, ſ'il eſtoit mené au Roy de Gre-

nade, il mourroit cruellement ou renonceroit la chrestienté, delibera ne donner la gloire ne de sa mort ne sa prinse à ses ennemis ; & en baissant la croix de son espée, rendant corps & ame à Dieu, s'en donna vn tel coup qu'il ne luy en fallut poinct de secours. Ainsy morut le pauvre Amadour, autant regretté que ses vertuz le meritoient. Les nouvelles en coururent par toute l'Espaigne, tant que Floride, laquelle estoit à Barzelonne, où son mary auoit autrefois ordonné estre enterré, en oyt le bruiet. Et après qu'elle eut fait ses obseques honorablement, sans en parler à sa mere ny à belle mere, s'en alla rendre religieuse au monastere de Iesus, prenant pour mary & amy celuy qui l'auoit delivree d'vne amour si vehemente que celle d'Amadour, & de l'ennuy si grand que de la compagnie d'vn tel mary. Ainsy tourna toutes ses affections à aymer Dieu si parfaitement, qu'après auoir vescu longuement religieuse, luy rendit son ame en telle ioye que l'espouse a d'aller veoir son espoux.

Je sçay bien, mes dames, que ceste longue nouvelle pourra estre à aucunes fascheuse ; mais si i'eusse voulu satisfaire à celuy qui la m'a comptée, elle eust esté trop plus que longue. Vous suppliant, en prenant exemple de la vertu de Floride, diminuer vn peu de sa cruaulté, & ne croire poinct tant de bien aux hommes qu'il ne faille, par la congnoissance du

contraire, leur donner cruelle mort & à vous vne triste vie.

Et après que Parlemeute eut eu bonne & longue audience, elle dist à Hircan : Vous semble il pas que ceste femme ait esté pressée iusques au bout, & qu'elle ait vertueusement resisté? — Non, dist Hircan; car vne femme ne peut faire moindre resistance que de crier : mais si elle eust esté en lieu où on ne l'eust peu oyr, ie ne çay qu'elle eust fait; & si Amadour eust esté plus amoureux que crainctif, il n'eust pas laissé pour si peu son entreprinse. Et pour cest exemple icy, ie ne me departiray de la forte opinion que i'ay que oncques homme qui aimast parfaitement, ou qui fust aimé d'une dame, ne faillit d'en auoir bonne yssue, s'il a fait la poursuite comme il appartient. Mais encores fault il que ie loue Amadour de ce qu'il fait une partie de son debuoir. — Quel debuoir? ce dist Oisille. Appelez vous faire son debuoir à vng seruiteur qui veult auoir par force sa maistresse, à laquelle il doit toute reuerence & obeissance? Saffredent print la parole & dist : Ma dame, quand noz maistresses tiennent leur rang en chambres ou en salles, assises à leur ayse comme noz iuges, nous fommes à genoux deuant elles; nous les menons dancier en craincte; nous les seruons si diligemment que nous preuenons leurs demandes; nous semblons estre tant crainctifs de

les offenser & tant desirans de les seruir, que ceux qui nous voyent ont pitié de nous, & bien fouuent nous estiment plus sots que bestes, transportez d'entendement ou tranfiz, & donnent la gloire à noz dames, desquelles les contenancez font tant audacieuses & les paroles tant honnestes, qu'elles se font craindre, aimer & estimer de ceulx qui n'en veioient que le dehors. Mais quand nous sommes à part, où amour seul est iuge de noz contenancez, nous sçauons très bien qu'elles sont femmes & nous hommes; & à l'heure le nom de maistresse est conuerti en amye, & le nom de seruiteur en amy. C'est là où le prouerbe dist :

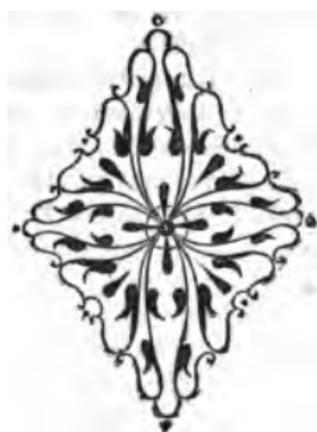
De bien seruir & loyal estre,
De seruiteur on deuiet maistre.

Elles ont l'honneur autant que les hommes qui le leur peuuent donner & oster, & voient ce que nous endurons patiemment : mais c'est aussy que nostre souffrance soit recompensée quand l'honneur ne peut estre blessé.

Vous ne parlez pas du vray honneur, dist Longarine, qui est le contentement de ce monde; car quand tout le monde me diroit femme de bien, & ie sçauois seule le contraire, la louange augmenteroit ma honte & me rendroit en moy mesme plus confuse; & aussy quand il me blâmeroit & ie sentisse mon innocence, son blâme tourneroit à mon contentement; car nul n'est content de soy mesme. — Or, quoy que vous

ayez tous dict, se dist Geburon, il me semble qu'Amadour estoit vng aussy honneste & vertueux cheualier qu'il en soit poinct; & veu que les noms font supposez, ie pense le congnoistre. Mais puis que Parlemeute ne l'a voulu nommer, aussy ne feray ie. Et contentez vous que, si c'est celuy que ie pense, son cueur ne sentit iamais nulle paour, ny ne fut iamais vuide d'amour ny de hardiesse.

Oisille leur dist : Il me semble que ceste iournee s'est passée si ioyeusement, que si nous continuons ainsi les aultres, nous accourfions le temps à faire d'honestes propos. Mais voyez où est le soleil, & oyez la cloche de l'abbaye, qui long temps a nous appelle à vespres, dont ie ne vous ay point aduertiy; car la deuotion d'ouyr la fin du compte estoit plus grande que celle d'ouyr vespres. Et en ce disant se leverent tous, & arrivans à l'abbaye, trouuerent les religieux qui les auoient attenduz plus d'une grosse heure. Vespres oyes, allerent soupper, qui ne fut tout le soir sans parler des comptes qu'ils auoient ouyz, & sans chercher par tous les endroiets de leur memoire pour veoir s'ils pourroient faire la iournee enfuyuante aussy plaissante que la premiere. Et après auoir ioué de mille ieux dedans le pré, s'en allerent coucher, donnans fin très ioyeuse & contente à leur premiere iournee.



DEVXIESME IOVRNÉE.

EN
LA DEUXIÈME JOURNÉE
ON DEVISE DE CE QUI PROMPTEMENT
TOMBE EN LA FANTAISIE
DE CHACUN.



PROLOGVE.



Le lendemain se leuerent en grand desir de retourner au lieu où le iour precedent auoyent eu tant de plaisir ; car chascun auoyt son compte si prest qu'il leur tardoyt qu'il ne fust mis en lumiere. Après qu'ilz eurent ouy la leçon de madame Oisille, & la messe où chascun recommanda à Dieu son esperit, afin qu'il leur donnaist parole & grace de continuer l'assemblée, s'en allerent disner, ramenteuans les vns aux autres plusieurs hystoires passées.

Et après disner, qu'ilz se furent reposez en leurs chambres, s'en retournerent à l'heure ordonnée dedans le pré, où il sembloyt que le iour & le temps fauorifast leur entreprinse. Et après qu'ilz se furent tous assis sur le siege naturel de l'herbe verte, Parlemeute dist : Puis que ie donnay hier soir fin à la dixiesme, c'est

à moy à eslire celle qui doit commencer aujourdhuy. Et pour ce que madame Oifille fut la première des femmes qui parla, comme la plus faige & ancienne, ie donne ma voix à la plus ieune, ie ne dis pas à la plus folle, estant affeurée que si nous la suyuons toutes ne ferons pas attendre vespres si longuement que nous feismes hier. Parquoy, Nomerfide, vous tiendrez aujourdhuy les rangs de bien dire. Mais ie vous prie, ne nous faictes poinct recommencer nostre journée par larmes. — Il ne m'en falloit pas prier, dist Nomerfide; car vne de noz compaignes m'a faict choisir vn conte que i'ay si bien mis en ma teste que ie n'en puis dire d'autre; & s'il vous engendre tristesse vostre naturel fera bien melencolicque.





NOUVELLE ONZIÈME.

Madame de Roncex estans aus Cordeliers de Thouars, fut si pressée d'aler à ses affaires que sans regarder si les anneaus du retrain estoient nets, s'ala seoir en lieu si ord que ses fesses & abillemens en furent souillés, de sorte que cryant à l'ayde & desirant recouurer quelque femme pour la netoyer, fut seruye d'hommes qui la veirent nue & au pire etat que femme se scauroit montrer.



LN la maison de madame de La Tremoille ¹ y auoit vne dame nommée Roncex ², laquelle vng iour que sa maistresse estoit allée aux Cordeliers ³, eust vne grande necessité d'aller au lieu où on ne peut enuoier sa chamberiere. Et appella avecq elle vne fille nommée La Mothe pour luy tenir compaignie ; mais pour estre honteuse & secrette, laissa la dite Mothe en la chambre, & entra toute seule en vn retrain assez obscur, lequel estoit commun à tous les Cordeliers, qui auoient si bien

rendu compte en ce lieu de toutes leurs viandes, que tout le retraict, l'aneau & la place estoient tout couverts de moust de Bacchus & de la deesse Cerès, passé par le ventre des Cordeliers. Ceste pauvre femme qui estoit si pressée, que à peine eut elle le loisir de leuer sa robbe pour se mettre sur l'anneau; de fortune s'alla asseoir sur le plus ord & falle endroit qui fut en tout le retraict. Où elle se trouua prise mieulx que à la gluz, & toutes ses pauvres fesses, habillemens & piedz si merueilleusement gastez, qu'elle n'osoit marcher ne se tourner de nul cousté, de paour d'auoir encores pis. Dont elle se print à crier tant qu'il luy fut possible : La Mothe, m'amie, ie suis perdue & deshonorée. La pauvre fille qui auoyt oy autresfois faire des comptes de la malice des Cordeliers, soupçonnant que quelques vns fussent cachez là dedans, qui la voulsissent prendre par force, courut tant qu'elle peut, disant à tous ceulx qu'elle trouuoit : Venez secourir madame de Roncex, que les Cordeliers veulent prendre par force en ce retraict. Lesquelz y coururent en grande diligence; & trouuerent la pauvre dame de Roncex qui cryoit à l'ayde, desirant auoir quelque femme qui la peust nettoier. Et auoit le derriere tout decouvert, craignant en approcher ses habillemens, de paour de les gaster. A ce cry là entrerent les gentils hommes qui veirent ce beau spectacle, & ne trouuerent autre Cordelier

qui la tourmentast, finon l'ordure dont elle auoyt toutes les fesses engluées. Qui ne fut pas sans rire de leur costé, ni sans grande honte du cousté d'elle ; car en lieu d'auoir des femmes pour la necoier, fut seruie d'hommes qui la veirent nue au pire estat que vne femme se pouoit monstrier. Parquoy les voiant, acheua de fouiller ce qui estoit net & abessa ses habillemens pour se couurir, oubliant l'ordure où elle estoit pour la honte qu'elle auoyt de veoir les hommes. Et quand elle fut hors de ce villain lieu, la fallut despouiller toute nue & changer de tous habillemens auant qu'elle partist du couuent. Elle se fust volontiers corroucée du secours que luy amena La Mothe ; mais entendant que la pauvre fille cuydoit qu'elle eust beaucoup pis, changea sa collere à rire comme les autres.

Il me femble, mes dames, que ce compte n'a esté ne long, ne melencolicque, & que vous auez eu de moy ce que vous en auez esperé. Dont la compaignie se print bien fort à rire. Et luy dist Oifille : Combien que le compte soit ord & falle, congnoissant les personnes à qui il est aduenu, on ne le scauroit trouuer fascheux. Mais i'eusse bien voulu voir la myne de La Mothe & de celle à qui elle auoyt admené si bon secours. Mais puis que vous auez si tost finy, ce dit elle à Nomerfide, donnez vostre voix à quelqu'un qui ne pense pas si le-

gierement⁴. Nomerfide respondit : Si vous voulez que ma faute soyt rabillée, ie donne ma voix à Dagoucin, lequel est si faige que pour mourir ne diroit vne follye. Dagoucin la remercia de la bonne estime qu'elle auoyt de son bon sens & commença à dire : L'histoire que i'ay deliberé de vous racompter, c'est pour vous faire veoir comme amour aueuglist les plus grands & honnestes cueurs, & comme meschanceté est difficile à vaincre par quelque benefice ne biens que ce soit.





NOUVELLE DOVZIESME.

Le duc de Florence n'ayant iamais peu faire entendre à vne dame l'affection qu'il luy portoit, se decourrit à vn gentil homme frere de la dame, & le pria l'en faire iouyr. Ce qu'après plusieurs remonstrances au contraire, luy accorda de bouche seulement; car il le tua dedans son lit, à l'heure qu'il esperoit auoir victoire de celle qu'il auoit estimée invincible. Et ainsi deliurant sa patrie d'un tel tyran, sauua sa vie & l'honneur de sa maison.



DEPUIS dix ans en çà, en la ville de Florence, y auoit vn duc de la maison de Medicis ¹, lequel auoyt espoufé madame Marguerite, fille bastarde de l'Empereur ². Et pour ce qu'elle estoit encores si ieune, qu'il ne luy estoit licite de coucher avecq elle, attendant son aage ³, la traiçta fort doucement. Car pour l'espargner fut amoureux de quelques autres dames de la ville, que la nuit il alloit veoir tandis que la femme dormoit. Entre autres le

fut d'une fort belle, faige & honneſte dame, laquelle eſtoit ſeur d'un gentil homme que le duc aimoit comme luy meſmes⁴, & auquel il donnoit tant d'autorité en ſa maiſon, que ſa parole eſtoit obeye & craincte comme celle du duc. Et n'y auoit ſecret en ſon cueur qu'il ne luy declairast, en forte que l'on le pouoit nommer le ſecond luy meſmes.

Et voyant le duc ſa ſeur eſtre tant femme de bien qu'il n'auoit moien de luy declairer l'amour qu'il luy portoit, après auoir cherché toutes occaſions à luy poſſibles, vint à ce gentil homme qu'il aimoit tant, en luy diſant : S'il y auoit choſe en ce monde, mon amy, que ie ne vouliſſe faire pour vous, ie craindrois à vous declairer ma fantaifye, & encores plus à vous prier m'y eſtre aidant. Mais ie vous porte tant d'amour que ſi i'auois femme, mere ou fille qui peuſt ſeruir à ſauuer voſtre vie, ie les y employerois pluſtoſt que de vous laiſſer mourir en torment ; & i'eſtime que l'amour que vous me portez eſt reciproque à la mienne ; & que ſi moy, qui ſuis voſtre maïſtre, vous portois telle affection, que pour le moins ne me la ſçauriez porter moindre. Parquoy ie vous declaireray un ſecret, dont le taire me met en l'eſtat que vous voyez, duquel ie n'eſpere amendement que par la mort ou par le ſeruice que vous me pouuez faire.

Le gentil homme oyant les raiſons de ſon maïſtre, & voyant ſon viſaige non fainct tout

baigné de larmes, en eut si grande compassion, qu'il luy dist : Monsieur, ie suis vostre creature ; tout le bien & l'honneur que i'ay en ce monde vient de vous : vous pouuez parler à moy comme à vostre ame, estant feur que ce qui sera en ma puissance est en vos mains. A l'heure, le duc commença à luy declairer l'amour qu'il portoit à sa feur, qui estoit si grande & si forte, que si par son moyen n'en auoit la ioissance, il ne voioit pas qu'il peust viure longuement. Car il sçauoit bien qu'envers elles, prieres ne presens ne seruoient de riens. Parquoy il le pria que, s'il aimoit sa vie autant que luy la sienne, luy trouuast moyen de luy faire recouurer le bien que sans luy il n'esperoit iamais d'auoir. Le frere, qui aimoit sa feur & l'honneur de sa maison, plus que le plaisir du duc, luy voulut faire quelque remonstrance, luy suppliant en tous autres endroicts l'employer, hormis en vne chose si cruelle à luy, que de pourchasser le deshonneur de son sang. Et que son cueur & son honneur ne se pouuoient accommoder à luy faire ce seruice. Le duc enflambé d'un courroux importable, mist le doigt entre ses dents, se mordant l'ongle, & luy respondit par vne grande fureur : Or bien, puisque ie ne trouue en vous nulle amitié, ie sçay que i'ay à faire. Le gentil homme congnoissant la cruauté de son maistre, eut craincte & luy dist : Mon seigneur, puisqu'il vous plaist, ie parlerai à elle & vous diray sa réponse. Le duc luy respondit

en se departant de luy : Si vous aimez ma vie, auffi feray ie la vostre.

Le gentil homme entendit bien que ceste parole vouloit dire. Et fut vng iour ou deux fans veoir le duc, pensant à ce qu'il auoit à faire. D'vn costé luy venoit au deuant l'obligation qu'il deuoyt à son maistre, les biens & les honneurs qu'il auoyt receuz de luy; de l'autre costé l'honneur de sa maison, l'honesteté & chasteté de sa seur, qu'il scauoit bien iamais ne se consentir à telle meschanceté, si par sa tromperie elle n'estoit prinse par force^s; chose si estrange que à iamais luy & les siens en feroient diffamez. Si print conclusion en ce different, qu'il aimoit mieux mourir que de faire vn si meschant tour à sa seur, l'vne des plus femmes de bien qui fust en toute l'Italie. Mais que plustost deburoyt deliurer sa patrie d'vn tel tyran, qui par force vouloit mettre vne telle tache en sa maison; car il tenoit tout assureé que, sans faire mourir le duc, la vie de luy & des siens n'estoit pas assuree. Parquoy, sans en parler à sa seur, ni à creature du monde, delibera de fauluer sa vie & venger sa honte par vn mesme moyen. Et au bout de deux iours s'en vint au duc & luy dist comme il auoit tant bien practiqué sa seur, non sans grande peine, que à la fin elle s'estoit consentie à faire à sa volonté, pourueu qu'il luy pleust tenir la chose si secrette que nul que son frere n'en eust congnoissance.

Le duc, qui desiroit ceste nouvelle, la creut facilement. Et en embrassant le messaiger, luy promettoit tout ce qu'il luy scauroit demander; le pria de bien tost executer son entreprinse, & prindrent le iour ensemble. Si le duc fut aise, il ne le fault poinct demander. Et quand il veid approcher la nuit tant desirée où il esperoit auoir la victoire de celle qu'il auoit estimée invincible, se retira de bonne heure avecq ce gentil homme tout seul; & n'oblia pas de s'acoustrer de coeffes & chemises parfumees le mieulx qu'il luy fust possible. Et quand chascun fut retiré, s'en alla avecq ce gentil homme au logis de sa dame, où il arriua en vne chambre bien fort en ordre. Le gentil homme le despouilla de sa robe de nuit & le meit dedans le lict en luy disant : Mon feigneur, ie vous vois querir celle qui n'entrera pas en ceste chambre sans rougir : mais j'espere que auant le matin elle fera assuree de vous. Il laissa le duc & s'en alla en sa chambre, où il ne trouua qu'un seul homme de ses gens auquel il dist : Auroys tu bien le cuer de me fuyure en vng lieu où ie me veux venger du plus grand ennemy que j'aye en ce monde? L'autre ignorant ce qu'il vouloit faire luy respondit : Ouy, Monsieur, fust ce contre le duc mesme. A l'heure le gentil homme le mena si soubdain, qu'il n'eut loisir de prendre autres armes que vng poignart qu'il auoit. Et quand le duc l'ouyt reuenir, pensant qu'il luy amenaist

celle qu'il aimoit tant, ouurit son rideau & ses œils pour regarder & recepuoir le bien qu'il auoit tant attendu ; mais en lieu de veoir celle dont il esperoit la conseruation de sa vie, va veoir la precipitation de sa mort, qui estoit vne espée toute nue que le gentil homme auoit tirée, de laquelle il frappa le duc qui estoit tout en chemise : lequel desnüé d'armes & non de cuer, se meit en son séant, dedans le liët & print le gentil homme à travers le corps en luy disant : Est ce cy la promesse que vous me tenez ? Et voiant qu'il n'auoit autres armes que les dentz & les ongles, mordit le gentil homme au poulce, & à force de bras se deffendit tant que tous deux tomberent en la ruelle du liët. Le gentil homme, qui n'estoit trop affeuré, appella son seruiteur ; lequel trouuant le duc & son maistre si liez ensemble qu'il ne sçauoit lequel choisir, les tira tous deux par les piedz, au meillieu de la place, & avecq son poignart s'effaya à couper la gorge au duc, lequel se defendit iusques ad ce que la perte de son sang le rendist si foible qu'il n'en pouuoit plus. Alors le gentil homme & son seruiteur le meirent dans son liët ou à coups de poignart le paracheuerent de tuer. Puis tirans le rideau s'en allerent & enfermerent le corps mort en la chambre.

Et quand il se veid victorieux de son grand ennemy, par la mort duquel il pensoit mettre en liberté la chose publique, se pensa que son

euure seroit imparfaict, s'il n'en faisoit autant à cinq ou six de ceulx qui estoient les prochains du duc. Or, pour en venir à fin, dist à son seruiteur qu'il les allast querir l'un après l'autre pour en faire comme il auoit faict au duc. Mais le seruiteur qui n'estoit ne hardy, ne fol, luy dist : Il me semble, Monsieur, que vous en auez assez faict pour ceste heure & que vous ferez mieulx de penser à sauuer vostre vie que de la vouloir oster à aultres. Car si nous demeurions autant à deffaire chascun d'eulx que nous auons faict à deffaire le duc, le iour descouuroiroit plustost nostre entreprinse que ne l'aurions mise à fin, encores que nous trouuassions noz ennemis sans defense. Le gentil homme que la mauuaise conscience rendoit crainctif⁶, creut son seruiteur, & le menant seul avecq luy, s'en alla à vng euesque qui auoit la charge de faire ouurir les portes de la ville & commander aux postes. Ce gentil homme luy dist : I'ay eu ce soir des nouvelles que vng mien frere est à l'article de la mort, ie viens de demander mon congé au duc, lequel le m'a donné : parquoy ie vous prie mander aux postes me bailler deux bons cheuaulx, & au portier de la ville m'ouurir. L'euesque qui n'estimoit moins sa priere que le commandement du duc son maistre, luy bailla incontinent vn bulletin par la vertu duquel la porte luy fut ouuerte & les cheuaulx baillez ainsi qu'il demandoit. Et en lieu d'aller voir son frere

s'en alla droit à Venise, où il se fit guérir des morsures que le duc luy auoit faites, puis s'en alla en Turquie.

Le matin, tous les seruiteurs du duc qui le voyoient si tard demourer à reuenir, soupçonnerent bien qu'il estoit allé veoir quelque dame; mais voyans qu'il demouroit tant commencerent à le chercher par tous costez. La pauvre duchesse, qui commençoit fort à l'aymer, sçachant qu'on ne le trouuoit poinct, fut en grande peine. Mais quand le gentil homme qu'il aimoit tant ne fut veu non plus que luy, on alla en sa maison le chercher. Et trouuant du sang à la porte de sa chambre, l'on entra dedans; mais il n'y eut homme ne seruiteur qui en sceust dire nouvelles. Et suiuan les traces du sang, vindrent les pauvres seruiteurs du duc à la porte de la chambre où il estoit qu'ilz trouuerent fermée; mais bien tost eurent rompu l'huis. Et voyans la place toute pleine de sang, tirerent le rideau du liect & trouuerent le pauvre corps endormy en son liect du dormir sans fin. Vous pouuez penser quel deuil menerent ces pauvres seruiteurs, qui apporterent le corps en son palais, où arriua l'euesque, qui leur conta comme le gentil homme estoit party la nuict en diligence, soubz couleur d'aller veoir son frere. Parquoy fut congneu clairement que c'estoit luy qui auoit fait ce meurdre. Et fut aussi proué que sa pauvre sœur iamais n'en auoit oy parler. Laquelle com-

bien qu'elle fust estonnée du cas adueni, si est ce qu'elle en aima dauantaige son frere, qui n'auoit poinct espargné le hazard de sa vie pour la deliurer d'un si cruel prince ennemy. Et continua de plus en plus sa vie honneste en ses vertuz, tellement que combien qu'elle fust pauure, pour ce que leur maison fut confisquée, si trouuerent sa seur & elle des mariz autant honnestes hommes & riches qu'il y en eust poinct en Italie; & ont tousiours depuis vesçu en grande & bonne reputation.

Voila, mes dames, qui vous doibt bien faire craindre ce petit dieu qui prend plaisir à tormenter autant les princes que les pauvres, & les fortz que les foibles, & qui les aueuglit iusques là d'oublier Dieu & leur conscience, & à la fin leur propre vie. Et doibuent bien craindre les princes & ceulx qui sont en auctorité, de faire desplaisir à moindre que eulx. Car il n'y a nul qui ne puisse nuyre quand Dieu se veult venger du pecheur, ne si grand qui sceult mal faire à celuy qui est en sa garde.

Ceste histoire fut bien estimée⁷ de toute la compaignie, mais elle y engendra diuerses opinions : car les vngs soustenoient que le gentil homme auoit saict son debuoir de sauluer sa vie & l'honneur de sa seur, ensemble d'auoir deliuré sa patrie d'un tel tyran; les autres disoient que non; mais que c'estoit vne trop grande ingratitude de mettre à mort celuy qui

luy auoit fait tant de bien & d'honneur. Les dames disoient qu'il estoit bon frere & vertueux citoyen; les hommes au contraire qu'il estoit traître & meschant seruiteur; & faisoit bon oyr les raisons alleguées des deux costez. Mais les dames, selon leur coustume, parloient autant par passion que par raison, disans que le duc estoit si digne de mort que bien heureux estoit celuy qui auoit fait le coup. Parquoy voyant Dagoucin le grand debat qu'il auoit emeu leur dist : Pour Dieu, mes dames, ne prenez point querelle d'une chose desia passée; mais gardez que voz beaultez ne facent point faire de plus cruels meurtres que celuy que i'ay compté. Parlemente luy dist : *La belle dame sans mercy* nous a appris à dire que si gracieuse maladie ne met gueres de gens à mort. — Pleust à Dieu, ma dame, ce luy dist Dagoucin, que toutes celles qui sont en ceste compaignie sceussent combien ceste opinion est faulse; & ie croy qu'elles ne voudroient point auoir le nom d'estre sans mercy, ne ressembler à ceste incrédule qui laissa mourir vn bon seruiteur par faulte d'une gracieuse responce. — Vous voudriez donc, dist Parlemente, pour sauuer la vie d'un qui diét nous aimer que nous meissions nostre honneur & nostre conscience en dangier? — Ce n'est pas ce que ie vous dy, respondit Dagoucin, car celuy qui aime parfaitement craindroit plus de blesser l'honneur de sa dame qu'elle mesme. Parquoy il me

semble bien que vne responce honneste & gracieuse, telle que parfaite & honneste amitié requiert, ne pourroit qu'accroistre l'honneur & amender la conscience; car il n'est pas vray feruiteur qui cherche le contraire. — Toutesfois, dist Ennafuitte, si est ce tousiours la fin de voz oraisons qui commencent par l'honneur & finissent par le contraire. Et si tous ceulx qui font icy en veulent dire la verité, ie les en croy à leur serment. Hircan iura, quant à luy, qu'il n'auoit iamais aymé femme, hors mise la sienne, à qui il ne desiraist faire offenser Dieu bien lourdement. Autant en dist Simontault, & adiousta qu'il auoit souuent souhaité toutes les femmes meschantes, hors mise la sienne. Geburon luy dist : Vrayment vous meritez que la vostre soit telle que vous desirez les autres : mais quant à moy, ie puis bien vous iurer que i'ay tant aymé vne femme, que i'eusse mieulx aymé mourir que pour moy elle eust fait chose dont ie l'eusse moins estimée. Car mon amour estoit tant fondée en ses vertuz que pour quelque bien que i'en eusse sceu auoir, ie n'y eusse voulu veoir une tache. Saffredent se print à rire en lui disant : Je pensois, Geburon, que l'amour de vostre femme & le bon sens que vous auez vous eussent mis hors du dangier d'estre amoureux, mais ie vois bien que non : car vous usez encores des termes dont nous auons accoustumé de tromper les plus fines & d'estre escoutez des plus

faiges. Car qui est celle qui nous fermera les oreilles, quand nous commencerons nostre propos par l'honneur & par la vertu⁹? Mais si nous leur montrions nostre cueur tel qu'il est, il y en a beaucoup de bien venuz entre les dames de qui elles ne tiendroient compte. Mais nous courrons nostre diable du plus bel ange que nous pouons trouuer. Et soubz ceste couuerture, auant que d'estre congneuz, receuons beaucoup de bonnes cheres. Et peut estre tirons les cueurs des dames si auant que pensant aller droict à la vertu quand elles congnoissent le vice, elles n'ont le moyen ny le loisir de retirer leurs pieds. — Vrayement, dist Geburon, ie vous pensois autre que vous ne dictes & que la vertu vous feust plus plaifante que le plaisir. — Comment? dist Saffredent, est il plus grande vertu que d'aymer comme Dieu le commande? Il me semble que c'est beaucoup mieulx fait d'aymer vne femme comme femme que d'en idolatrer comme d'vne image¹⁰. Et quant à moy, ie tiens ceste opinion ferme qu'il vault mieulx en vser que d'en abuser. Les dames furent toutes du costé de Geburon, & contraignirent Saffredent de se taire; lequel dist : Il m'est bien aisé de n'en plus parler, car i'en ay esté si mal traité que ie n'y veulx plus retourner. — Vostre malice, ce luy dist Longarine, est cause de vostre mauuais traitement; car qui est l'honneste femme qui vous voudroit pour seruiteur

après les propos que nous avez tenuz? — Celles qui ne m'ont point troué fascheux, dist Saffredent, ne changeroient pas leur honnesteté à la vostre; mais n'en parlons plus afin que ma colere ne face desplaisir ny à moy ny à autre. Regardons à qui Dagoucin donnera sa voix; le quel dist : Je la donne à Parlamente; car ie pense qu'elle doit sçauoir plus que nul aultre, que c'est que d'honneste & parfaicte amitié. — Puis que ie suis choisie, dist Parlamente, pour dire la tierce histoire, ie vous en diray vne aduenue à vne dame qui a esté tousiours bien fort de mes amies & de laquelle la pensée ne me fut iamais celée.





NOUVELLE TREIZIESME.

Vn capitaine de galeres fort seruiteur d'une dame, luy enuoya vn dyamant qu'elle renuoya à sa femme, & le feit si bien profiter à la decharge de la conscience du capitaine que par son moyen le mary & la femme furent reunis en bonne amitié.



EN la maison de madame la Regente, mere du Roy François, y auoit vne dame fort deuote, mariée à vn gentil homme de pareille volonté. Et combien que son mary fust viel, & elle belle & ieune, si est ce qu'elle le seruoit & aimoit comme le plus beau & le plus ieune homme du monde. Et pour luy offer toute occasion d'ennuy se meit à viure comme vne femme de l'aage dont il estoit, fuyant toutes compagnies, accoustremens, danfes & ieuz, que les ieunes femmes ont accoustumé d'aymer, mettant tout son plaisir & recreation au seruice de Dieu. Parquoy le mary meist en elle vne si grande amour & feureté qu'elle gouernoit

luy & sa maison comme elle vouloit. Et aduint vn iour que le gentil homme luy dist que dès sa ieunesse il auoit eu desir de faire le voyage de Ierusalem, luy demandant ce qu'il luy en sembloit. Elle qui ne demandoit qu'à luy complaire, luy dist : Mon amy, puisque Dieu nous a priuez d'enfans & donné assez de biens, ie voudrois que nous en missions vne partie à faire ce saint voyage ; car là ny ailleurs que vous alliez, ie ne suis pas deliberée de iamais vous abandonner. Le bon homme en fut si aise qu'il luy sembloit desia estre sur le mont de Caluaire.

Et en ceste deliberation vint à la court vn gentil homme, qui souuent auoit esté à la guerre sur les Turcs, & pourchassoit enuers le Roy de France vne entreprinse sur vne de leurs villes, dont il pouuoit venir grand profit à la chrestienté. Ce vieil gentil homme luy demanda de son voyage. Et après qu'il eut entendu ce qu'il estoit deliberé de faire, luy demanda si après son voyage il en voudroit bien faire vn aultre en Ierusalem, où sa femme & luy auoient grand desir d'aller. Ce capitaine fut fort aise d'oyr ce bon desir & luy promit de l'y mener & de tenir l'affaire secreete. Il luy tarda bien qu'il ne trouuast sa bonne femme pour luy compter ce qu'il auoit fait ; laquelle n'auoit gueres moins d'enuie que le voyage se paracheuast que son mary. Et pour ceste occasion parloit souuent au capitaine, lequel, re-

gardant plus à elle qu'à sa parole, fut si fort amoureux que fouuent en luy parlant des voyages qu'il auoit faits sur mer, mesloit l'embarquement de Marseille avec l'Archipelle, & en voulant parler d'un nauire parloit d'un cheual ¹, comme celuy qui estoit rauy & hors de son sens; mais il la trouua telle qu'il ne luy en osoit faire semblant. Et sa dissimulation luy engendra vn tel feu dans le cueur, que fouuent il tomboit malade, dont la dicte dame estoit aussi soingneuse comme de la croix ² & de la guide de son chemin; & l'enuoyoit visiter si fouuent que congnoissant qu'elle auoit soing de luy il guerissoit sans aultre medecine. Mais plusieurs personnes voyans ce capitaine qui auoit eu le bruiet d'estre plus hardy & gentil compaignon que bon chrestien, s'emerueilleroient comme ceste dame l'accointoit si fort. Et voyans qu'il auoit changé de toutes conditions, qu'il frequentoit les eglises, les sermons & confessions, se douterent que c'estoit pour auoir la bonne grace de la dame; ne se peurent tenir de luy en dire quelques paroles. Ce capitaine craignant que si la dame en entendoit quelque chose, cela le separast de sa presence, dist à son mary & à elle, comme il estoit prest d'estre despesché du Roy & de s'en aller, & qu'il auoit plusieurs choses à luy dire: mais à fin que son affaire fust tenu plus secret, il ne vouloit plus parler à luy & à sa femme deuant les gens, mais les pria de l'enuoyer querir quand ils seroient

retirez tous deux. Le gentil homme trouva son opinion bonne, & ne failloit tous les soirs de se coucher de bonne heure & faire deshabiller sa femme.

Et quand tous leurs gens estoient retirez, enuyoient querir le capitaine, & deuisoient là du voyage de Ierusalem, où souuent le bon homme en grande deuotion s'endormoit. Le capitaine, voyant ce gentil homme vieil endormy dedans vn liçt, & luy dans vne chaise auprès de celle qu'il trouuoit la plus belle & la plus honneste du monde, auoit le cueur si ferré entre craincte de parler & desir que souuent il perdoit la parole. Mais à fin qu'elle ne s'en apperceust, se mettoit à parler des saincts lieux de Ierusalem, où estoient les signes de la grande amour que Iesus Christ nous a portée. Et en parlant de ceste amour couuroit la fiene, regardant ceste dame avecq larmes & souspirs, dont elle ne s'apperceust iamais. Mais voyant sa deuote contenance l'estimoit si sainct homme qu'elle le pria de luy dire quelle vie il auoit menée, & comme il estoit venu à ceste amour de Dieu. Il luy declaira comme il estoit vn pauvre gentil homme qui pour paruenir à richesse & honneur auoit oublié sa conscience & auoit espousé vne femme trop proche son alliée, pource qu'elle estoit riche, combien qu'elle fust laide & vieille & qu'il ne l'aimast point; & après auoir tiré tout son argent, s'en estoit allé sur la marine chercher ses aduan-

tures & auoit tant fait par son labour qu'il estoit venu en estat honorable. Mais depuis qu'il auoit eu congnoissance d'elle, elle estoit cause par ses saintes paroles & bon exemple de luy auoir fait changer sa vie. Et que du tout se deliberoit s'il pouuoit retourner de son entreprinse, de mener son mary & elle en Ierusalem, pour satisfaire en partie à ses grands pechez où il auoit mis fin, sinon qu'encores n'auoit satisfait à sa femme à laquelle il esperoit bientoit se reconcilier. Tous ces propos pleurent à ceste dame, & surtout se resioit d'auoir tiré vn tel homme à l'amour & crainte de Dieu. Et iusques ad ce qu'il partist de la court continuerent tous les soirs ces longs parlemens, sans que iamais il osast declairer son intention. Et luy fait present de quelque crucifix de Nostre Dame de pitié³, la priant qu'en le voyant elle eust tous les iours memoire de luy.

L'heure de son partement vint, & quand il eut prins congé du mary, lequel s'endormit, il vint dire adieu à sa dame, à laquelle il veid les larmes aux oeilz pour l'honneste amitié qu'elle luy portoit, qui luy rendoit sa passion si importable que pour ne l'oser declarer tomba quasi esuanouy, en luy disant adieu, en vne si grande fueur vniuerselle que non ses oeilz seulement, mais tout son corps, iestoient larmes. Et ainsi sans parler se departist, dont la dame demora fort estonnée; car elle n'auoit iamais veu vn

tel signe de regret. Toutesfois poinct ne changea son bon iugement enuers luy & l'accompagna de prieres & oraisons. Au bout d'un mois, ainfi que la dame retournoit à son logis trouua vn gentil homme qui luy presenta vne lettre de par le capitaine, la priant qu'elle la voulust veoir à part : & luy dist comme il l'auoit veu embarqué, bien deliberé de faire chose agreable au Roy & à l'augmentation de la chrestienté ; & que de luy il s'en retournoit à Marseille pour donner ordre aux affaires du dict capitaine. La dame se retira à vne fenestre à part, & ouurit sa lettre de deux feuilles de papier escriptes de tous costez, en laquelle y auoit l'epistre qui s'ensuiuit :

Mon long celer, ma taciturnité
 Apporté m'a telle necessité
 Que ie ne puis trouuer nul reconfort,
 Fort de parler ou de souffrir la mort.
 Ce Parler là auquel i'ay defendu
 De se monstrier à toy a attendu
 De me veoir seul & de mon secours loing ;
 Et lors m'a dict qu'il estoit de besoing
 De le laisser aller s'esuertuer
 De se monstrier ou bien de me tuer.
 Et a plus fait, car il s'est venu mettre
 Au beau milieu de cesté mienne lettre,
 Et dist que puis que mon oeil ne peut veoir
 Celle qui tient ma vie en son pouuoir,
 Dont le regard sans plus me contantoit,
 Quand son parler mon oreille escoutoit,
 Que maintenant par force il faillira
 Deuant tes yeulx, où point ne faillira
 De te monstrier mes plaincts & mes clameurs,

Dont le celer est cause que ie meurs.
Ie l'ay voulu de ce papier oster,
Craignant que point ne voulusse escouter
Ce sot parler qui se montre en absence,
Qui trop estoit craintif en ta presence;
Disant : Mieux vault en me taifant mourir,
Que de vouloir ma vie secourir
Pour ennuyer celle que j'aime tant
Que de mourir pour son bien suis content!
D'autre costé ma mort pourroit porter
Occasion de trop desconforter
Celle pour qui seulement j'ay eue
De conseruer ma santé & ma vie.
Ne t'ay ie pas, o ma dame, promis
Que mon voiage à fin heureuse mis,
Tu me verrois deuers toy retourner,
Pour ton mary avec toy emmener
Au lieu où tant a de deuotion
Pour prier Dieu sur le mont de Syon?
Si ie me meurs, nul ne t'y menera
Trop de regret ma mort ramenera,
Voyant à riens tourner nostre entreprinse
Qu'avecques tant d'affection as prinse.
Ie viuray doncq, & lors t'y meneray
Et en brief temps à toy retourneray.
La mort pour moy est bonne, à mon aduis,
Mais seulement pour toy seule ie vis.
Pour viure donc il me fault allegier
Mon pauvre cueur, & du faiz soulager,
Qui est à lui & à moy importable,
De te monstrier mon amour veritable
Qui est si grande & si bonne & si forte,
Qu'il n'y en eut oncques de telle sorte.
Que diras tu? O parler trop hardy,
Que diras tu? Ie te laisse aller, dy.
Pourras tu bien luy donner congnoissance
De mon amour? Las! tu n'as la puissance
D'en demonstrier la milliesme part :

Diras tu point au moins que son regard
A retiré mon cœur de telle force
Que mon corps n'est plus qu'une morte escorce,
Si par le sien ie n'ay vie & vigueur ?
Las ! mon parler foible & plein de langueur,
Tu n'as pouuoir de bien au vray luy peindre
Comment son oeil peut vn bon cœur contraindre.
Encores moins à louer sa parole
Ta puissance est pauvre, debile & molle.
Si tu pouuois au moins luy dire vng mot,
Que bien souuent comme muet & sot
Sa bonne grace & vertu me rendoit,
Et à mon oeil qui tant la regardoit
Faisoit ietter par grand amour les larmes,
Et à ma bouche aussi changer ses termes ;
Voire & en lieu dire que ie l'aimois
Ie luy parlois des signes & des mois
Et de l'estoile Arctique & Antarctique.
O mon parler ! tu n'as pas la pratique
De luy compter en quel estonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment,
De dire aussi mes maux & mes douleurs.
Il n'y a pas en toy tant de valeurs,
De declairer ma grande & forte amour,
Tu ne scaurois me faire vng si bon tour.
A tout le moins si tu ne peux le tout
Luy raconter, prens toy à quelque bout,
Et dy ainsi ; craincte de te desplaire
M'a fait longtemps maulgré mon vouloir taire
Ma grande amour qui deuant toi merite
Et deuant Dieu & le ciel estre dicté.
Car ta vertu en est le fondement,
Qui me rend doux mon trop cruel tourment,
Veu que l'on doit vn tel tresor ouuir
Deuant chascun & son cœur descourir.
Car qui pourroit vn tel amant reprendre
D'auoir osé & voulu entreprendre
D'acquérir dame, en qui la vertu toute

Voire & l'honneur fait son sejour sans doute ?
 Mais au contraire, on doit bien fort blasmer
 Celuy qui voit vn tel bien sans l'aimer.
 Or l'ay ie veu & l'aime d'vn tel cueur
 Qu'amour sans plus en a esté vainqueur.
 Las ! ce n'est point amour legier ou fainct
 Sur fondement de beauté fol & painct :
 Encores moins cest amour qui me lie,
 Regarde en rien la villaine follie.
 Point n'est fondé en villaine esperance
 D'auoir de toy aucune iouissance :
 Car rien n'y a au fonds de mon desir
 Qui contre toy souhaite nul plaisir.
 L'aymerois mieulx mourir en ce voyaige,
 Que te sçauoir moins vertueuse ou saige,
 Ne que pour moy fust moindre la vertu
 Dont ton corps est en ton cueur reuestu.
 Aimer te veulx comme la plus parfaite
 Qui oncques fut ; parquoy rien ne souhaite
 Qui puisse oster ceste perfection,
 La cause & fin de mon affection ;
 Car plus de moy tu es saige estimée,
 Et plus aussi parfaitement aimée.
 Je ne suis pas celuy qui se console
 En son amour & en sa dame folle.
 Mon amour est très saige & raisonnable ;
 Car ie l'ay mis en dame tant aimable
 Qu'il n'y a Dieu, ny ange en paradis,
 Qu'en te voyant ne dist ce que ie dis.
 Et si de toy ie ne puis estre aymé
 Il me suffit au moins d'estre estimé
 Le seruiteur plus parfait qui fut oncques :
 Ce que croiras, i'en suis très seur, adonques
 Que la longueur du temps te fera veoir
 Que de t'aymer ie fais loyal debuoir :
 Et si de toy ie n'en reçois autant
 A tout le moins de t'aymer suis contant,
 En t'assurant que rien ne te demande,

Fors seulement que ie te recommande
 Le cueur & corps bruslant pour ton seruice
 Dessus l'autel d'amour pour sacrifice.
 Croy hardiment que si ie reuiens vif,
 Tu reverras ton seruiteur naïf :
 Et si ie meurs ton seruiteur mourra,
 Que iamais dame vn tel n'en trouuera.
 Ainfi de toy s'en va emporter l'onde
 Le plus parfaict seruiteur de ce monde.
 La mer peut bien ce mien corps emporter,
 Mais non le cueur que nul ne peut oster
 D'avecques toy, où il fait sa demeure,
 Sans plus vouloir à moy venir vne heure.
 Si ie pouuois auoir par iuste eschange
 Un peu du tien clair & pur comme vn ange,
 Je ne craindrois d'emporter la victoire
 Dont ton seul cueur en gagneroit la gloire.
 Or vienne doncques ce qu'il en aduiendra,
 l'en ay iecté le dé, là se tiendra
 Ma volonté sans aucun changement.
 Et pour mieulx peindre au tien entendement
 Ma loyauté, ma ferme seureté,
 Ce diamant, pierre de fermeté
 En ton doigt blanc, te supplie, prendre :
 Par qui pourras trop plus qu'heureux me rendre.
 O diamant dy : amant cy m'enuoye
 Qui entreprend ceste douteuse voye ⁴
 Pour meriter par ses œuures & faictz
 D'estre du rang des vertueux parfaictz ;
 A fin qu'vn iour il puisse auoir sa place
 Au desiré lieu de ta bonne grace.

La dame leut l'epistre tout du long, & de
 tant plus s'esmerueilloit de l'affection du capi-
 taine que moins elle en auoit eu de soupçon.
 Et en regardant la table du diamant grande

& belle, dont l'anneau estoit esmaillé de noir, fut en grande peine de ce qu'elle en auoit à faire. Et après auoir refué toute la nuit sur ces propos, fut très aise d'auoir occasion de ne luy faire responce par faulte de messaigier, pensant en elle mesme, qu'avecq les peines qu'il portoit pour le seruice de son maistre, il n'auoit besoing d'estre fasché de la mauuaise responce qu'elle estoit deliberée de luy faire, laquelle elle remict à son retour. Mais elle se trouua fort empeschée du diamant; car elle n'auoit poinct accoustumé de se parer aux despens d'autres que de son mary. Parquoy elle qui estoit de bon entendement, pensa de faire profiter cest anneau à la conscience du capitaine. Elle despescha vn sien seruiteur, qu'elle enuoya à la demoiselle femme du capitaine, en feignant que ce fust vne religieuse de Tarascon qui luy escripuit vne telle lettre :

Madame, monsieur vostre mary est passé par icy bien peu auant son embarquement, & après s'estre confessé & receu son Createur comme bon chrestien, m'a declairé vng fait qu'il auoit sur sa conscience, c'est le regret de ne vous auoir tant aymée comme il debuoit. Et me pria & coniuira à son partement de vous enuoyer ceste lettre avec ce diamant, lequel il vous prie garder pour l'amour de luy, vous asseurant que si Dieu le fait retourner en santé, iamais femme ne fut mieulx traitée que vous ferez; & ceste pierre de fermeté vous en fera

foy pour luy. Je vous prie l'auoir pour recommandé en vos bonnes prieres, car aux miennes il aura part toute ma vie.

Ceste lettre parfaite & signée au nom d'une religieuse, fut enuoyée par la dame à la femme du capitaine. Et quand la bonne vieille veid la lettre & l'anneau, il ne fault demander combien elle pleura de ioye & de regret d'estre aimée & estimée de son bon mary de la vue duquel elle se voyoit estre priuée. Et en baissant l'anneau plus de mille fois, l'arroufoit de ses larmes, benissant Dieu qui sur la fin de ses iours luy auoit redonné l'amitié de son mary, laquelle elle auoit tenue longtemps pour perdue. Et remerciant la religieuse qui estoit cause de tant de bien, à laquelle fait la meilleure responce qu'elle peut, que le messaigier rapporta en bonne diligence à sa maistresse, qui ne la leut, ny n'entendit ce que luy dist son seruiteur sans en rire bien fort. Et se contenta d'estre deffaicte de son diamant par si profitable moyen que de reunir le mary & la femme en bonne amitié, dont luy sembla auoir gagné vng royaume.

Vng peu de temps après vindrent nouvelles de la deffaicte & mort du pauvre capitaine, & comme il fut abandonné de ceulx qui le deuoient secourir, & son entreprinse reuelée par les Rhodiens, qui la debuoiert tenir secrette; en telle sorte que luy auecq tous ceulx qui descendirent en terre, qui estoient en nombre

de quatre vingts, furent tous tuez : entre lesquels estoit vn gentil homme nommé Iehan^s & vn Turc tenu sur les fons par la dicte dame, lesquels deux elle auoit donnez au capitaine, pour faire le voyage avecq luy. Dont l'un mourut auprès de luy, & le Turc avec quinze coups de fleches, se faulua à nouer iusques dedans les vaisseaulx françois. Et par luy seul fut entendue la verité de toute ceste affaire ; car vng gentil homme, que le pauvre capitaine auoit prins pour amy & compaignon, & l'auoit auancé enuers le Roy & les plus grands de France, si tost qu'il veid mettre pied à terre au dict capitaine retira bien auant en la mer ses vaisseaulx. Et quand le capitaine veid son entreprinse descouuerte & plus de quatre mil Turcs, se voulut retirer comme il debuoit. Mais le gentil homme en qui il auoit eu si grande fiance, voyant que par sa mort la charge luy demouroit seule de ceste grande armée & le profit, meit en auant à tous les gentils hommes qu'il ne falloit pas hazarder les vaisseaulx du Roy, ne tant de gens de bien qui estoient dedans pour sauluer cent personnes seulement ; & ceulx qui n'auoient pas trop de hardiesse furent de son opinion. Et voyant le dict capitaine que plus il les appelloit & plus ils s'eslongnoient de son secours, se retourna deuers les Turcs, estant au sablon iusques au genoil, où il feit tant de faicts d'armes & de vaillances qu'il sembloit que luy seul deust

deffaire tous ses ennemis, dont son traistre compaignon auoit plus de paour que desir de sa victoire. A la fin, quelques armes qu'il sceut faire, receut tant de coups de fleches de ceulx qui ne pouuoient approcher de luy que de la portée de leurs arcs, qu'il commença à perdre tout son sang. Et lors les Turcs voyans la foiblesse de ces vrais chrestiens, les vindrent charger à grands coups de cymetere : lesquels tant que Dieu leur donna force & vie se deffendirent iusques au bout. Le capitaine appella ce gentil homme nommé Iehan, que sa dame luy auoit donné & le Turc aussi, & en mettant la poincte de son espée en terre, tombant à genoux auprès baifa & embrassa la croix, disant : Seigneur, prens l'ame en tes mains de celuy qui n'a espargné sa vie pour exalter ton nom. Le gentil homme, nommé Iehan, voyant qu'avec ses parolles la vie luy deffailloit, embrassa luy & la croix de l'espée qu'il tenoit pour le cuider secourir ; mais vn Turc par derriere luy coupa les deux cuiffes, & en criant tout haut : Allons, capitaine, allons en paradis veoir celuy pour qui nous mourons, fut compaignon à la mort comme il auoit esté à la vie du pauvre capitaine. Le Turc, voyant qu'il ne pouuoit seruir à l'vn ny à l'autre, estant frappé de quinze fleches, se retira vers ses nauires, & en demandant y estre receu, combien qu'il fust seul eschappé des quatre vingts, fut refusé par le traistre compaignon. Mais luy qui sça-

uoit fort bien nager, se ietta dedans la mer, & fait tant qu'il fut receu en vng petit vaisseau, & au bout de quelque temps guery de ses playes. Et par ce pauvre efranger fut la verité congneu entierement à l'honneur du capitaine & à la honte de son compaignon, duquel le Roy & tous les gens de bien qui oyrent le bruiçt, iugerent la meschanceté si grande envers Dieu & les hommes qu'il n'y auoit mort dont il ne fut digne. Mais à sa venue donna tant de choses faulses à entendre, avecq force presens, que non seulement se faulua de pugnition mais eut la charge de celuy qu'il n'estoit digne de seruir de varlet.

Quand ceste piteuse nouvelle vint à la court, madame la Regente, qui l'estimoit fort, le regretta merueilleusement ; aussi fait le Roy & tous les gens de bien qui le congnoissoient. Et celle qu'il ayroit le mieulx oyant vne si estrange, piteuse & chrestienne mort, changea la dureté du propos qu'elle auoit deliberé luy tenir en larmes & lamentations ; à quoy son mary luy tint compaignie, se voyans frustrez de l'espoir de leur voyage. Je ne veulx oblier que vne damoiselle qui estoit à ceste dame, laquelle aimoit ce gentil homme nommé Iehan, plus que soy mesmes, le propre iour que les deux gentils hommes furent tuez, vint dire à sa maistresse qu'elle auoit veu en songe celuy qu'elle ayroit tant vestu de blanc, lequel luy estoit venu dire adieu, & qu'il s'en alloit en

paradis avecq son capitaine. Mais quand elle sceut que son songe estoit veritable, elle feit vn tel dueil que sa maistresse auoit assez à faire à la consoler. Au bout de quelque temps la court alla en Normandie, d'où estoit le gentil homme, la femme duquel ne faillit à venir faire la reuerence à madame la Regente. Et pour y estre presentée s'adressa à la dame que son mary auoit tant aymée. Et en attendant l'heure propre en vne eglise, commença à regretter & louer son mary & entre aultres choses luy dist : Helas, ma dame ! mon malheur est le plus grand qu'il n'aduint oncques à femme, car à l'heure qu'il m'aimoit plus qu'il n'auoit iamais fait Dieu me l'a osté. Et en ce disant luy monstra l'anneau qu'elle auoit au doigt comme le signe de sa parfaicte amitié, qui ne fut sans grandes larmes : dont la dame, quelque regret qu'elle en eust, auoit tant d'enuie de rire, veu que de sa tromperie estoit failly vn tel bien, qu'elle ne la voulut presenter à madame la Regente, mais la bailla à vne aultre & se retira en vne chapelle, où elle passa l'enuie qu'elle auoit de rire.

Il me semble, mes dames, que celles à qui on presente de telles choses, debueroient desirer en faire oeuvre qui vint à aussi bonne fin que feyt ceste bonne dame ; car elles trouueroient que les bienfaits font les ioyes des bien faisans. Et ne fault poinct accuser ceste dame de

tromperie, mais estimer de son bon sens, qui conuertit en bien ce qui de foy ne valoit riens. — Voulez vous dire, ce dist Nomerfide, qu'un beau diamant de deux cens escus ne vault riens? Je vous assure que s'il fust tumbé entre mes mains, la femme ne ses parens n'en eussent riens veu. Il n'est rien mieulx à foy que ce qui est donné. Le gentil homme estoit mort, personne n'en sçauoit rien, elle se fust bien passée de faire tant plorer ceste pauvre vieille. — En bonne foy, ce dist Hircan, vous auez raison, car il y a des femmes qui pour se monstrier plus excellentes que les aultres, font des oeuvres apparantes contre leur naturel, car nous sçauons bien tous qu'il n'est riens si auaricieux que vne femme. Toutesfois leur gloire passe souuent leur auarice, qui force leurs cueurs à faire ce qu'elles ne veulent. Et croy que celle qui laissa ainsi le diamant n'estoit pas digne de le porter. — Hola! hola! ce dist Oifille, ie me doute bien qui elle est; parquoy, ie vous prie, ne la condamnez poinct sans l'oyr. — Ma dame, dist Hircan, ie ne la condamne poinct, mais si le gentil homme estoit autant vertueux que vous dictes, elle estoit honorée d'auoir vng tel seruiteur & de porter son anneau; mais peut estre que vng moins digne d'estre aimé la tenoit si bien par le doigt que l'anneau n'y pouuoit entrer. — Vrayement, ce dist Ennasuite, elle le pouuoit bien garder, puisque personne n'en sçauoit

rien. — Comment? ce dist Geburon, toutes choses à ceulx qui ayment sont elles licites, mais que l'on n'en fache riens? — Par ma foy, ce dist Saffredent, ie ne vois oncques meffai& pugnny, sinon la sottise; car il n'y a meurtrier, larron, ny adultere, mais qu'il soit aussi fin que mauuais, qui soit iamais reprins par iustice, ny blasmé entre les hommes. Mais souuent la malice est si grande qu'elle les aueugle; de forte qu'ilz deuiennent fots, & comme i'ay dict: seulement les fots sont punis & non les vicieux. — Vous en direz ce qu'il vous plaira, ce dist Oisille, Dieu peut iuger le cueur de ceste dame; mais quant à moy, ie treuue le fai& très honnesté & vertueux. Pour n'en débattre plus, ie vous prie, Parlemeute, donner vostre voix à quelqu'un. — Ie la donne très volontiers, ce dist elle, à Simontault; car après ces deux tristes nouvelles, il ne faudra de nous en dire vne qui ne nous fera poin& plorer. — Ie vous remercie, dist Simontault, en me donnant vostre voix il ne s'en fault gueres que ne me nommiez plaifant, qui est vn nom que ie trouue fort fascheux: & pour m'en venger, ie vous monstreray qu'il y a des femmes qui sont bien semblant d'estre chastes enuers quelques vns, ou pour quelque temps; mais la fin les montre telles qu'elles sont, comme vous verrez par vne histoire très veritable?



NOUVELLE QUATORZIÈME.

Le seigneur de Bonnyuet pour se venger de la cruauté d'une dame milanoise s'accointa d'un gentil homme italien, qu'elle aymoit sans qu'il en eut encores rien eu que bonnes paroles & assurance d'estre aymé. Et pour paruenir à son intention, lui conseilla si bien que sa dame luy accorda ce que tant il auoit pourchassé. Dont le gentil homme auertit Bonnyuet qui après s'estre fait couper les cheueux & la barbe, vestu d'habillemens semblables à ceus du gentil homme, s'en ala sur le my nuyct mettre sa vengeance à execution, qui fut cause que la dame, après auoir entendue de luy l'inuention qu'il auoit trouuée pour la gaingner, luy promit se departir de l'amytié de ceus de sa nation & s'arreter à luy.



LN la duché de Milan, du temps que le grand maistre de Chaumont¹ en estoit gouuerneur, y auoit vn gentil homme nommé le seigneur de Bonniuet², qui depuis par ses merites fut admirai de France. Estant

à Milan, fort aymé du dict grand maistre & de tout le monde pour les vertuz qui estoient en luy, se trouuoit volontiers aux festins où toutes les dames se affembloient, desquelles il estoit mieulx voulu que ne fut oncques François, tant pour sa beaulté, bonne grace & bonne parole que pour le bruiet que chascun luy donnoit d'estre vn des plus adroictz & hardys aux armes qui fust poinct de son temps. Vng iour en masque, à vng carneual, mena dancer vne des plus braues & belles dames qui fust poinct en la ville³ : & quand les hautsbois faisoient pause, ne failloit à luy tenir les propos d'amour qu'il sçauoit mieulx que nul aultre dire. Mais elle qui ne luy deuoit rien de respondre, luy voulut soubdain mettre la paille au deuant & l'arrester⁴, en l'asseurant qu'elle n'aimoit ni n'aimeroit iamais que son mary, & qu'il ne s'y attendist en aucune maniere. Pour ceste response ne se tint le gentil homme refusé, & la pourchassa viuement iusques à la my carefme. Pour toute resolution, il la trouua ferme en propos de n'aymer ne luy ne aultre : ce qu'il ne peut croire veu la mauuaise grace que son mary auoit & la grande beaulté d'elle. Il se delibera, puisqu'elle vfoit de dissimulation, d'vfer aussi de tromperie ; & dès l'heure laissa la poursuite qu'il luy faisoit, & s'enquist si bien de sa vie, qu'il trouua qu'elle ayroit vn gentil homme italien, bien faige & honneste.

Le dict seigneur de Bonniuet accointa peu

à peu ce gentil homme par telle douceur & finesse qu'il ne s'apperceut de l'occasion, mais l'aima si parfaitement qu'après sa dame c'estoit la creature du monde qu'il aimoit le plus. Le seigneur de Bonniuet pour luy arracher son secret du cueur faingnit de luy dire le sien, & qu'il aimoit vne dame où iamais n'auoit pensé, le priant le tenir secret, & qu'ils n'eussent tous deux que vng cueur & vne pensée. Le pauvre gentil homme, pour luy montrer l'amour reciproque, luy va declairer tout du long celle qu'il portoit à la dame dont Bonniuet se vouloit venger; & vne fois le iour s'assembloient en quelque lieu tous deux pour rendre compte des bonnes fortunes aduenues le long de la iournée, ce que l'un faisoit en mensonge & l'autre en verité. Et confessa le gentil homme auoir aymé trois ans ceste dame sans en auoir riens eu sinon bonnes paroles & assurance d'estre aymé. Le dict de Bonniuet luy conseilla tous les moyens qu'il luy fut possible pour paruenir à son intention; dont il se trouua si bien que en peu de iours elle luy accorda tout ce qu'il demandoit; il ne restoit que de trouuer le moyen, ce que bien tost par le conseil du seigneur de Bonniuet fut trouué. Et vng iour auant souper luy dist le gentil homme : Monsieur, ie suis plus tenu à vous qu'à tous les hommes du monde, car par vostre bon conseil i'espere auoir ceste nuit ce que tant d'années i'ay desiré. Le te prie, mon amy, ce luy dist

Bonniuet, compte moy la forte de ton entreprise pour veoir s'il y a tromperie ou hazard, pour te y feruir de bon amy. Le gentil homme luy va compter comme elle auoit moyené de faire laisser la grande porte de la maison ouuerte, foubz coulleur de quelque maladie qu'auoit vn de ses freres, pour laquelle à toute heure falloit enuoyer à la ville querir ses necessitez; & qu'il pourroit entrer seurement dedans la court, mais qu'il se gardast de monter par l'escallier, & qu'il passast par vng petit degré qui estoit à main droicte, & entraist en la premiere gallerie qu'il trouueroit, où toutes les portes des chambres de son beau pere & de ses beaulx freres se rendoient; & qu'il choisist bien la troisieme plus près du dict degré, & si en la pouffant doucement il la trouuoit fermée, qu'il s'en allast, estant assure que son mary estoit reuenu, lequel toutesfois ne deuoit reuenir de deux iours; & que, s'il la trouuoit ouuerte, il entraist doucement, & qu'il la refermast hardiment au coureil, sachant qu'il n'y auoit qu'elle seule en la chambre, & que surtout il n'oubliaist à faire faire des foulliers de feutre, de paour de faire bruiçt; & qu'il se gardast bien de venir plus tost que deux heures après minuiçt ne fussent passées, pource que ses beaulx freres qui aymoient fort le ieu ne s'alloient iamais coucher qu'il ne fust plus d'vne heure. Le dict de Bonniuet luy respondit : Va mon amy, Dieu te conduise; ie le prie qu'il te

garde d'inconuenient : si ma compagnie y fert de quelque chose, ie n'espargneray rien qui soit en ma puissance. Le gentil homme le mercia bien fort, & luy dist qu'en ceste affaire il ne pouuoit estre trop feul ; & s'en alla pour y donner ordre.

Le seigneur de Bonniuet ne dort pas de son costé ; & voyant qu'il estoit heure de se venger de sa cruelle dame se retira de bonne heure en son logis, & se fait couper la barbe de la longueur & largeur que l'auoit le gentil homme ; aussi se fait couper les cheueux à fin qu'à le toucher on ne peult congnoistre leur difference. Il n'oblja pas les escarpins de feutre & le demorant des habillemens semblables au gentil homme. Et pource qu'il estoit fort aimé du beau pere de ceste femme, ne craignit d'y aller de bonne heure, pensant que s'il estoit apperceu il iroit tout droict à la chambre du bon homme avec lequel il auoit quelque affaire. Et sur l'heure de minuiet entra en la maison de ceste dame, où il trouua assez d'allans & de venans ; mais parmi eulx passa sans estre congneu & arriua en la gallerie. Et touchant les deux premieres portes les trouua fermées, & la troisieme non, laquelle doucement il poussa. Et entré qu'il fut en la chambre de la dame, la referma au coureil, & veid toute ceste chambre tendue de linge blanc, le paue-ment & le dessus de mesmes, & vn liét de toile fort deliée tant bien ouuré de blanc qu'il n'es-

toit possible de plus ; & la dame seule dedans avecq son scosion & sa chemise toute couverte de perles & de pierreries : ce qu'il veid par vng coing du rideau auant que d'estre appareceu d'elle ; car il y auoit vn grand flambeau de cire blanche, qui rendoit la chambre claire comme le iour. Et de paour d'estre congneu d'elle, alla premierement tuer le flambeau puis se despouilla, & s'alla coucher auprès d'elle. Elle qui cuydoit que ce fust celuy qui si longuement l'auoit aymée, luy fait la meilleure chere qui luy fut possible. Mais luy qui sçauoit bien que c'estoit au nom d'vn aultre, se garda de luy dire vn seul mot, & ne pensa qu'à mettre sa vengeance à execution, c'est de luy oster son honneur & sa chasteté sans luy en sçauoir gré ni grace. Mais contre sa volonté & deliberation, la dame se tenoit si contente de ceste vengeance qu'elle l'estimoit recompensé de tous ses labours iusques à ce que vne heure après minuiet sonna qu'il estoit temps de dire adieu. Et à l'heure, le plus bas qu'il luy fut possible, luy demanda si elle estoit aussi contente de luy que luy d'elle. Elle qui cuidoit que ce fust son amy, luy dist que non seulement elle estoit contente, mais esmerueillée de la grandeur de son amour qui l'auoit gardé vne heure sans luy pouuoir respondre. A l'heure, il se print à rire bien fort, luy disant : Or sus, ma dame me refuserez vous vne aultre fois comme vous auez accoustumé de faire iusques icy ? Elle qui

le congneut à la parole & au ris, fut si defesperée d'ennuy, de honte, qu'elle l'appella plus de mille fois meschant, traistre & trompeur, se voulant ietter du liêt à bas pour chercher vn cousteau à fin de se tuer, veu qu'elle estoit si malheureuse qu'elle auoit perdu son honneur pour vn homme qu'elle n'aymoit poinct & qui, pour se venger d'elle, pourroit diuulguer ceste affaire par tout le monde. Mais il la retint entre ses bras, & par bonnes & douces paroles l'assura de l'aymer plus que celui qui l'aimoit & de celer ce qui touchoit son honneur si bien qu'elle n'en auroit iamais blasme. Ce que la pauvre fotte creut; & entendant de luy l'inuention qu'il auoit trouuée & la peine qu'il auoit prinse pour la gaingner, luy iura qu'elle l'aymeroit mieulx que l'autre, qui n'auoit sceu celer son secret. Et qu'elle congnoissoit bien le contraire du faulx bruiet que l'on donnoit aux François; car ils estoient plus faiges, perseuerans & secrets que les Italiens. Parquoy dorésnauant elle se departoit de l'opinion de ceulx de sa nation pour se arrester à luy. Mais elle le pria bien fort que pour quelque temps il ne se trouuast en lieu ne festin où elle fust sinon en masque: car elle scauoit bien qu'elle auroit si grande honte que sa contenance la declaireroit à tout le monde. Il luy en feit promesse, & aussi la pria que quand son amy viendroit à deux heures, elle luy fait bonne chere, & puis peu à peu elle s'en pourroit

deffaire. Dont elle feit si grande difficulté, que fans l'amour qu'elle luy portoit, pour rien ne l'eust accordé. Toutesfois en luy difant adieu la rendit si fatisfaiçte qu'elle eust bien voulu qu'il y fust demouré plus longuement.

Après qu'il fut leué & qu'il eut reprins ses habillemens, faillit hors de la chambre, & laissa la porte entr'ouuerte comme il l'auoit trouuée. Et pour ce qu'il estoit près de deux heures, & qu'il auoit paour de trouuer le gentil homme en son chemin, se retira au hault du degré, où bien tost après il le veid passer & entrer en la chambre de sa dame. Et luy s'en alla en son logis pour reposer son trauail; ce qu'il feit de forte que neuf heures du matin le trouuerent au liçt. Où à son leuer arriua le gentil homme, qui ne faillit à luy compter sa fortune, non si bonne comme il l'auoit esperée, car il dist que quand il entra en la chambre de sa dame, il la trouua leuée en son manteau de nuit, auecques vne bien grosse fiebure, le pouls fort esmeu, le vifage en fueu & la fueur qui commençoit à luy prendre, de forte qu'elle le pria s'en retourner incontinant; car de paour d'inconuenient n'auoit osé appeler ses femmes, dont elle estoit si mal qu'elle auoit plus besoin de penser à la mort qu'à l'amour, & d'oyr parler de Dieu que de Cupido; estant marrie du hazard où il s'estoit mis pour elle, veu qu'elle n'auoit puissance en ce monde de luy rendre ce qu'elle esperoit faire en l'autre bientoft. Dont

il fut si estonné & marry que son feu & sa ioye s'estoient conuertis en glace & en tristesse, & s'en estoit incontinent departy. Et au matin au poinct du iour, auoit enuoyé sçauoir de ses nouvelles, & que pour vray elle estoit très mal. Et en racomptant ses douleurs ploroit si très fort qu'il sembloit que l'ame s'en deust aller par ses larmes. Bonniuet qui auoit tant enuie de rire que l'autre de plorer, le consola le mieux qu'il luy fut possible, luy disant que les amours de longue durée ont tousiours vn commencement difficile, & qu'amour lui faisoit ce retardement pour luy faire trouuer la ioissance meilleure; & en ces propos se departirent. La dame garda quelques iours le liét; & en recourant sa santé, donna congié à son premier seruiteur, le fondant sur la craincte qu'elle auoit eue de la mort & le remords de sa conscience, & s'arresta au seigneur Bonniuet, dont l'amitié dura selon la coustume, comme la beauté des fleurs des champs 5.

Il me semble, mes dames, que les finesces du gentil homme valent bien l'hypocrisie de cette dame, qui après auoir tant contrefaiét la femme de bien se declaira si folle. — Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dist Ennassuite, mais ce gentil homme fait vn tour meschant. Est il diét que si vne dame en aimoit vn, l'autre la doieue auoir par finesse? — Croyez, ce dist Geburon, que telles marchandises ne se

peuvent mettre en vente, qu'elles ne soient emportées par les plus offrans & derniers enchérisseurs. Ne pensez pas que ceux qui pourfuiuent les dames prennent tant de peine pour l'amour d'elles : car c'est seulement pour l'amour d'eulx & de leur plaisir. — Par ma foy, ce dist Longarine, ie vous croy ; car pour vous en dire la verité, tous les seruiteurs que i'ay iamais eu, m'ont tousiours commencé leurs propos par moy, montrans desirer ma vie, mon bien, mon honneur ; mais la fin en a esté pour eulx, desirans leur plaisir & leur gloire. Parquoy le meilleur est de leur donner congïé dès la premiere partie de leur sermon ; car quand on vient à la seconde on n'a pas tant d'honneur à les refuser, veu que le vice de foy quand il est congneu est refusable. — Il faudroit doncques, ce dist Ennasuite, que dès que vng homme ouure la bouche on le refust sans sçauoir qu'il veult dire ? Parlemente luy respondit : Ma compaigne ne l'entend pas ainsi ; car on sçait bien que au commencement vne femme ne doibt iamais faire semblant d'entendre où l'homme veult venir, ny encores quand il le declare de le pouoir croire : mais quand il vient à en iurer bien fort, il me semble qu'il est plus honneste aux dames de le laisser en ce beau chemin que d'aller iusques à la vallée. — Voire mais, ce dist Nomerfide, deuous nous croire par là qu'ils nous aiment par mal ? Est ce pas peché de iuger son prochain ? — Vous



NOUVELLE QVINZIESME.

Par la faueur du Roy François vn simple gentil homme de sa court espoufa vne femme fort riche de la quelle toutesfois tant pour sa grande ieunesse que pour ce qu'il auoit son cueur ailleurs il teint si peu de conte qu'elle, meue de depot & vaincue de desespoir, après auoir cherché tous moyens de luy complaire, auia de se reconforter autre part des ennuyz qu'elle enduroit avec son mary.



LN lacourt du Roy François premier, y auoit vng gentil homme, duquel ie congnois si bien le nom que ie ne le veulx point nommer. Il estoit pauvre, n'ayant point cinq cens liures de rente, mais il estoit tant aymé du Roy pour les vertus dont il estoit plein qu'il vint à espoufer vne femme si riche, qu'un grand seigneur s'en fust bien contenté. Et pour ce qu'elle estoit encores bien ieune, pria vne des plus grandes dames de la court de la vouloir tenir avecq elle, ce qu'elle fait très volun

tiers. Or estoit ce gentil homme tant honneste, beau & plein de toute grace que toutes les dames de la court en faisoient bien grand cas. Et entre aultres vne que le Roy aimoit, qui n'estoit si ieune ne si belle que la sienne. Et pour la grande amour qu'il luy portoit tenoit si peu de compte de sa femme, que à peine en vng an couchoit il une nuit avec elle. Et ce qui plus luy estoit importable c'est que iamais il ne parloit à elle, ne luy faisoit signe d'amitié. Et combien qu'il iouist de son bien il luy en faisoit si petite part qu'elle n'estoit pas habillée comme il luy appartenoit, ne comme elle desiroit ; dont la dame avecq qui elle estoit reprenoit fouuent le gentil homme, en luy disant : Vostre femme est belle, riche & de bonne maison, & vous ne tenez non plus compte d'elle que si elle estoit tout le contraire, ce que son enfance & ieunesse a supporté iusques icy ; mais l'ay paour quand elle se verra grande & belle, que son mirouer & quelcun qui ne vous aymera pas, luy remonstre sa beaulté si peu de vous prisée ; & que par despit elle face ce que estant de vous bien traictée n'oseroit iamais penser. Le gentil homme qui auoit son cueur ailleurs, se mocqua très bien d'elle & ne laissa pour ses enseignemens à continuer la vie qu'il menoit. Mais deux ou trois ans passez, sa femme commença à deuenir vne des plus belles femmes qui fust poinct en France, tant qu'elle eut le bruiet de n'auoir à la court sa

pareille. Et plus elle se sentoit digne d'estre aymée, plus s'ennuya de veoir que son mary n'en tenoit compte : tellement qu'elle en print vng si grand desplaisir que sans la consolation de sa maistresse¹ elle estoit quasi au desespoir. Et après auoir cherché tous les moyens de complaire à son mari qu'elle pouuoit, pensa en elle mesme qu'il estoit impossible qu'il l'aimast, veu la grande amour qu'elle luy portoit, sinon qu'il eust quelque autre fantaisie en son entendement : ce qu'elle chercha si subtilement qu'elle trouua la verité, & qu'il estoit toutes les nuits si empesché ailleurs qu'il oublioit sa femme & sa conscience.

Et après qu'elle fut certaine de la vie qu'il menoit, print vne telle melencolie qu'elle ne se vouloit plus habiller que de noir, ne se trouuer en lieu où l'on feist bonne chere. Dont sa maistresse qui s'en apparceut, feit tout ce qui luy fust possible pour la retirer de ceste oppinion, mais elle ne peut. Et combien que son mary en fust assez aduerty il fut plus prest à s'en moquer que de y donner remede. Vous sçauiez, mes dames, que ainsi que extreme ioye est occupée par pleurs, aussi extreme ennuy prend fin par quelque ioye. Parquoy vng iour aduint que vng grand seigneur parent proche de la maistresse de ceste dame & qui souuent la frequentoit, entendant l'estrange façon dont le mary la traictoit, en eut tant de pitié qu'il se voulut effayer à la consoler ; & en parlant

avecq elle la trouua si belle, si faige & si vertueuse, qu'il desira beaucoup plus d'estre en sa bonne grace que de luy parler de son mary sinon pour luy monstrier le peu d'occasion qu'elle auoit de l'aymer.

Ceste dame se voyant délaissée de celuy qui la debuoit aymer, & d'autre costé aymée & requise d'un si beau prince, se tint bien heureuse d'estre en sa bonne grace. Et combien qu'elle eust tousiours desir de conseruer son honneur, si prenoit elle grand plaisir de parler à luy & de se veoir aymée & estimée; chose dont quasi elle estoit affamée. Ceste amitié dura quelque temps, iusques à ce que le Roy s'en apparceut, qui portoit tant d'amour au gentil homme qu'il ne vouloit souffrir que nul luy feist honte ou desplaisir. Parquoy il pria bien fort ce prince d'en vouloir oster sa fantaisie, & que s'il continuoit il feroit très mal content de luy. Ce prince, qui aimoit trop mieulx la bonne grace du Roy que toutes les dames du monde, luy promist pour l'amour de luy d'abandonner son entreprinse, & que dès le soir il iroit prendre congé d'elle. Ce qu'il fit si tost qu'il sceut qu'elle estoit retirée en son logis, où logeoit le gentil homme en vne chambre sur la sienne. Et estant au soir à la fenestre, veid entrer ce prince en la chambre de sa femme, qui estoit sous la sienne; mais le prince qui bien l'aduifa, ne laissa d'y entrer. Et en disant adieu à celle dont l'amour ne faisoit que commencer, lui

allegua pour toutes raisons le commandement du Roy.

Après plusieurs larmes & regrets qui durerent iusques à vne heure après minuiçt, la dame luy dist pour conclusion : Je loue Dieu, Monseigneur, dont il luy plaist que vous perdiez ceste opinion, puisqu'elle est si petite & foible, que vous la pouuez prendre & laisser par le commandement des hommes. Car quant à moy, ie n'ay point demandé congé ny à maistresse, ny à mary, ny à moy mesmes pour vous aimer : car amour s'aidant de vostre beaulté & de vostre honnesteté, a eu telle puissance sur moy que ie n'ay congneu aultre Dieu ne aultre Roy que luy. Mais puis que vostre cueur n'est pas si remply de vraye amour que craincte n'y trouue encores place, vous ne pouuez estre amy parfait, & d'vn imparfait ie ne veulx point faire amy aymé parfaitement, comme i'auois deliberé faire de vous : or adieu, Monseigneur, duquel la craincte ne merite la franchise de mon amitié. Ainsi s'en alla pleurant ce seigneur, & en se retournant, aduifa encores le mary estant à la fenestre, qui l'auoit vu entrer & faillir. Parquoy le lendemain luy compta l'occasion pourquoy il estoit allé veoir sa femme & le commandement que le Roy luy auoit fait : dont le gentil homme en fut fort content & en remercia le Roy. Mais voyant que sa femme tous les iours embellissoit, & luy deuenoit vieil & amoindriffoit sa beaulté, commença à chan-

ger de roole, prenant celuy que long temps il auoit fait iouer à sa femme; car il la cherchoit plus que de coustume, & prenoit garde sur elle. Mais de tant plus elle le fuyoit qu'elle se voyoit cherchée de luy, desirant luy rendre partie des ennuiz qu'elle auoit euz pour estre de luy peu aymée. Et pour ne perdre si tost le plaisir que l'amour luy commençoit à donner, se va adresser à vn ieune gentil homme tant si très beau, bien parlant, & de si bonne grace qu'il estoit aymé de toutes les dames de la court. Et en luy faisant ses complainctes de la façon comme elle auoit esté traictée, l'incita d'auoir pitié d'elle, de forte que le gentil homme n'oublia rien pour essayer à la reconforter. Et elle pour se recompenser de la perte d'vn prince qui l'auoit laissée, se meit à aymer si fort ce gentil homme qu'elle oublia son ennuy passé, & ne pensa sinon à finement conduire son amitié. Ce qu'elle sceut si bien faire que iamais sa maistresse ne s'en apparceut, car en sa presence se gardoit bien de parler à luy. Mais quand elle luy vouloit dire quelque chose, s'en alloit veoir quelques dames qui demouroient à la court, entre les quelles y en avoit vne dont son mary faingnoit d'estre amoureux.

Or vng soir, après soupper, qu'il faisoit obscur, se desroba la dicte dame sans appeler nulle compaignie, & entra en la chambre des dames, où elle trouua celuy qu'elle aimoit

mieux que elle mesmes : & en se assant auprès de luy, appuyez sur vne table parloient ensemble, feignans de lire en vng liure. Quelqu'un que le mary auoit mis au guet, luy vint rapporter là où sa femme estoit allée ; mais luy qui estoit saige, sans en faire semblant s'y en alla le plus tost qu'il peut. Et entrant en la chambre, veid sa femme lisant le liure, qu'il faingnit ne veoir point, mais alla tout droit parler aux dames qui estoient de l'autre costé. Ceste pauvre dame voyant que son mary l'auoit trouuée avecq celui auquel deuant luy elle n'auoit iamais parlé, fut si transportée qu'elle perdit sa raison, & ne pouuant passer par le banc faulta sur la table², & s'enfuit comme si son mary avecq l'espée nue l'eust pourfuyue ; & alla trouuer sa maistresse qui se retiroit en son logis.

Et quand elle fut deshabillée, se retira la dicte dame, à laquelle vne de ses femmes vint dire que son mary l'attendoit. Elle luy respondit franchement qu'elle n'iroit point, & qu'il estoit si estrange & austere qu'elle auoit paour qu'il ne luy feist vng mauuais tour. A la fin de paour de pis s'y en alla. Son mary ne luy en dist vn seul mot sinon quand ils furent dedans le liç. Elle qui ne scauoit pas si bien dissimuler que luy se print à pleurer. Et quand il luy eust demandé pourquoy c'estoit : elle luy dist qu'elle auoit paour qu'il fust courroucé contre elle, pource qu'il l'auoit trouuée lisant avecq vng

gentil homme. A l'heure il luy respondit que iamais il ne luy auoit deffendu de parler à homme, & qu'il n'auoit trouué mauuais qu'elle y parlaſt, mais ouy bien de s'en eſtre fuié deuant luy comme ſi elle euſt fai& chose digne d'eſtre reprinſe; & que ceſte fuitte ſeulement luy faiſoit penſer qu'elle aymoît le gentil homme. Parquoy il lui deffendit que iamais il ne luy aduint de luy parler ny en public ni en priué, luy aſſeurant que la premiere fois qu'elle y parleroit il la tueroit ſans pitié ne compaſſion. Ce qu'elle accepta très volontiers, faiſant bien ſon compte de n'eſtre pas vne autre fois ſi ſotte. Mais parce que les choſes où l'on a volonté, plus elles ſont défendues & plus elles ſont deſirées, ceſte pauvre femme euſt bientoſt oublié les menaces de ſon mary & les promeſſes d'elle; car dès le ſoir meſmes elle enuoya prier le gentil homme de la venir veoir la nuit³. Mais le mary qui eſtoit ſi tourmenté de ialouſie qu'il ne pouuoit dormir, va prendre vne cappe & vn varlet de chambre auécq luy, ainſi qu'il auoit ouy dire que l'autre alloit la nuit, & s'en va frapper à la porte du logis de ſa femme. Elle qui n'attendoit rien moins que luy, ſe leua toute ſeule & print des brodequins fourrés & ſon manteau qui eſtoit auprès d'elle: & voyant que trois ou quatre femmes qu'elle auoit eſtoient endormies failloit de ſa chambre & s'en va droit à la porte où elle ouyt frapper. Et en demandant: Qui eſt-ce? luy fut reſpondu le nom de

celuy qu'elle ayroit ; mais pour en estre plus affeurée ouurit vn petit guichet, en difant : Si vous estes celuy que vous dictes, baillez moy la main & ie la congnoiftray bien. Et quand elle toucha la main de son mary, elle le congneut & en fermant viftement le guichet, fe print à crier : Ha Monsieur, c'est vostre main. Le mary luy respondit par grand courroux : Ouy, c'est la main qui vous tiendra promesse ; parquoy ne faillez à venir quand ie vous manderay. En difant ceste parole s'en alla en son logis, & elle retourna en fa chambre plus morte que viue, & dist tout hault à ses femmes : Leuez vous, mes amies, vous auez trop dormy pour moy, car en vous cuydant tromper, ie me suis trompée la premiere. En ce difant se laiffa tumber au milieu de la chambre toute esuauouye. Ces pauures femmes se leuerent à ce cry, tant estonnées de veoir leur maistresse comme morte couchée par terre & d'oyr ses propos, qu'elles ne sceurent que faire sinon que de courir aux remedes pour la faire reuenir. Et quand elle peut parler, leur dist : Auiourd'huy voyez vous, mes amies, la plus malheureuse creature qui soit sur la terre : & leur va compter toute sa fortune, les prians la vouloir secourir, car elle tenoit sa vie pour perdue.

Et en la cuidant reconforter, arriua vn varlet de chambre de son mary, par lequel il luy mandoit qu'elle allaft incontinent à luy. Elle, embrassant deux de ses femmes, commença

à crier & à pleurer, les prians ne la laisser point aller, car elle estoit seure de mourir. Mais le varlet de chambre l'asseura que non & qu'il prenoit sur sa vie qu'elle n'auroit nul mal. Elle, voyant qu'il n'y auoit point de resistance, se iecta entre les bras de ce pauvre seruiteur, luy disant : Puis qu'il le faut, porte ce malheureux corps à la mort. Et à l'heure, demy esuanouye de tristesse, fut emportée du varlet de chambre au logis de son maistre; aux pieds duquel tumba ceste pauvre dame, en luy disant : Monsieur, ie vous supplie auoir pitié de moy, & ie vous iure la foy que ie doibs à Dieu que ie vous diray la verité du tout. A l'heure, il luy dist comme vn homme desesperé : Par Dieu, vous me la direz; & chassa dehors tous ses gens. Et pource qu'il auoit tousiours congneu sa femme deuote, pensa bien qu'elle ne se oseroit parier sur la vraye croix : il en demanda vne fort belle qu'il auoit; & quand ils furent tous deux seuls, la fait iurer dessus qu'elle luy diroit la verité de ce qu'il luy demanderoit. Mais elle, qui auoit desia passé les premieres apprehensions de la mort, reprint cueur, se deliberant auant que mourir de ne luy celler la verité, & aussi de ne dire chose dont le gentil homme qu'elle aimoit peust auoir à souffrir. Et après auoir oy toutes les questions qu'il luy faisoit, luy respondit ainsi : Je ne veulx point, Monsieur, iustifier, ne faire moindre enuers vous l'amour que i'ay portée

au gentil homme dont vous auez soupçon : car vous ne le pourriez ny ne deuriez croire, veu l'expérience que aujourd'huy vous en auez eue ; mais ie desire bien vous dire l'occasion de ceste amitié. Entendez, Monsieur, que iamais femme n'aima autant mary que ie vous ay aimé : & depuis que ie vous espousay iusques en cest aage icy, il ne sceut iamais entrer en mon cuer autre amour que la vostre. Vous sçauiez que encores estant enfant mes parens me vouloient marier à personnaige plus riche & de plus grande maison que vous, mais iamais ne m'y sceurent faire accorder dès l'heure que i'eus parlé à vous : car contre toute leur opinion ie tins ferme pour vous auoir, sans regarder ny à vostre pauvreté ny aux remonstrances que ilz me faisoient. Et vous ne pouuez ignorer quel traitement i'ay eu de vous iusques icy, & comme vous m'auez aimée & estimée ; dont i'ay porté tant d'ennui & de desplaisir que sans l'ayde de la dame avecq laquelle vous m'auez mise, ie fusse desesperée. Mais à la fin, me voyant grande & estimée belle d'un chascun fors que de vous seul, i'ai commencé à sentir si viuement le tort que vous me tenez que l'amour que ie vous portois s'est conuertie en haine, & le desir de vous obeir en celluy de vengeance. Et sur ce desespoir me trouua vng prince, le quel pour obeyr au Roy plus que à l'amour me laissa à l'heure que ie commençois à sentir la consolation de mes tourmens par vng amour

honneste. Et au partir de luy, trouuay cestuy cy qui n'eut point la peine de me prier ; car sa beaulté, son honnesteté, sa grace & ses vertuz meritent bien estre recherchées & requises de toutes femmes de bon entendement. A ma requeste & non à la sienne il m'a aymée auecq tant d'honnesteté que oncques en sa vie ne me requist chose que l'honneur ne luy peust accorder. Et combien que le peu d'amour que i'ay occasion de vous porter me donnast excuse de ne vous tenir foy ne loyauté, l'amour seul que i'ay à Dieu & à mon honneur m'ont iusques icy gardée d'auoir fait chose dont i'aye besoing de confession ne de honte. Je ne vous veulx poinct nyer que le plus souuent qu'il m'estoit possible, ie n'allasse parler à luy dans vne garde robbe, faingnant d'aller dire mes oraisons : car iamais en femme, ne en homme ie ne me fiay de conduire ceste affaire. Je ne veulx poinct aussi nyer que estant en vng lieu si priué & hors de tout soupçon, ie ne l'aye baisé de meilleur cueur que ie ne faiézt vous. Mais ie ne demande iamais mercy à Dieu si entre nous deux il y a iamais eu aultre priuauté plus auant, ne si iamais il m'en a pressée, ne si mon cueur en a eu le desir, car i'estois si aise de le veoir qu'il ne me sembloit poinct qu'il y eust au monde vng aultre plaisir. Et vous, Monsieur, qui estes seul la cause de mon malheur, voudriez vous prendre vengeance d'vn oeuvre dont si long temps a vous m'auéz donné

exemple, finon que la vostre estoit sans honneur & conscience ? car vous le sçavez & ie sçay bien que celle que vous aymez ne se contente poinct de ce que Dieu & la raison commandent. Et combien que la loy des hommes donne si grand deshonneur aux femmes qui aiment autres que leurs maris, si est ce que la loy de Dieu n'exempte point les maris qui aiment autres que leurs femmes. Et s'il fault mettre à la balance l'offense de vous & de moy, vous estes homme faige & experimenté & d'aage pour congnoistre & euter le mal : moy ieune & sans experience nulle de la force & puissance d'amour. Vous auez vne femme qui vous cherche, estime & ayme plus que sa vie propre : & i'ay vn mary qui me fuit, qui me hait & me desprise plus que chamberiere. Vous aymez vne femme desia d'aage & en mauuais poinct & moins belle que moy : & i'ayme vng gentil homme plus ieune que vous, plus beau que vous & plus aymable que vous. Vous aymez la femme d'vn des plus grands amis que vous ayez en ce monde & l'ame de vostre maistre : offensant d'vn costé l'amitié & de l'autre la reuerence que vous deuez à tous deux : & i'aime vn gentil homme qui n'est à rien lié finon à l'amour qu'il me porte. Or iugez sans faueur lequel de nous deux est le plus punissable ou excusable, ou vous estimé homme faige & experimenté qui sans occasion donnée de mon costé auez non seulement à moy mais au Roy

auquel vous estes tant obligé, fait vn si meschant tour, ou moy ieune & ignorante, desprisée & contemnée de vous, aymée du plus beau & honnesté gentil homme de France, lequel i'ay aymé, par le desespoir de ne pouuoir iamais estre aymée de vous⁴.

Le mary oyant ces propos pleins de verité, dicts d'vn si beau visaige, avec vne grace tant asseurée & audacieuse, qu'elle monstroit ne craindre ne meriter nulle pugnition, se trouua tant surprins d'estonnement qu'il ne sceut que luy respondre sinon que l'honneur d'vn homme & d'vne femme n'estoient pas semblables. Mais toutesfois puis qu'elle luy iuroit qu'il n'y auoit point eu entre celuy qu'elle aymoît & elle aultre chose, il n'estoit poinct deliberé de luy en faire pire chere ; par ainsi qu'elle n'y retournaist plus, & que l'vn ne l'aultre n'eussent plus de recordation des choses passées ; ce qu'elle luy promist, & allerent coucher ensemble par bon accord.

Le matin vne vieille damoiselle qui auoit grand paour de la vie de sa maistresse, vint à son leuer & lui demanda : Et puis, ma dame, comment vous va ? Elle luy respondit en riant : Croyez, m'amie, qu'il n'est point vng meilleur mary que le mien, car il m'a creue à mon ferment. Et ainfy se passerent cinq ou six iours. Le mary prenoit de si près garde à sa femme, que nuit & iour il auoit guet après elle. Mais il ne la sceut si bien garder qu'elle ne parlaist encores à celuy qu'elle aymoît en vn lieu obscur

& fuyect. Tantostois, elle conduisit son affaire si secrettement que homme ne femme n'en peut sçavoir la verité. Et ne fut que vng bruiet que quelque violet feit d'auoir trouué vn gentil homme & vne damoiselle en vne estable sous la chambre de la maistresse de ceste dame. Dont le mary eut si grand soupçon qu'il se delibera de faire mourir le gentil homme; & assenbla vn grand nombre de ses parens & amis pour le faire tuer s'ils le pouuoient trouuer en quelque lieu; mais le principal de ses parens estoit si grand amy du gentil homme qu'il faisoit chercher, qu'en lieu de surprendre l'aduertissoit de tout ce qu'il faisoit contre luy: lequel d'autre costé estoit tant aymé en toute la court, & si bien accompagné qu'il ne craingnoit poinct la puissance de son ennemy, parquoy il ne fut poinct trouué. Mais il s'en vint en vne eglise trouuer la maistresse de celle qu'il aymoît, laquelle n'auoit iamais rien entendu de tous les propos passez; car deuant elle n'auoient encores parlé ensemble. Le gentil homme luy compta le soupçon & mauuaise volonté qu'auoit contre luy le mary, & que nonobstant qu'il en fust innocent il estoit deliberé de s'en aller en quelque voyage loing pour oster le bruiet qui commençoit fort à croistre. Ceste princesse maistresse de s'amie fut fort estonnée d'ouyr ces propos; & iura bien que le mary auoit grand tort d'auoir soupçon d'vne si femme de bien où iamais elle n'auoit congneu que toute

vertu & honnesteté. Toutefois, pour l'assurance où le mary estoit & pour éteindre ce fâcheux bruit, luy conseilla la princesse de s'absenter pour quelque temps, l'assurant même ne croioit rien de toutes ces fautes & soupçons. Le gentil homme & la dame qui estoient ensemble avecq elle, furent fort contents de remourer en la bonne grace & bonne opinion de ceste princesse. Laquelle contint au gentil homme qu'auant son partement il devoit parler au mary; ce qu'il fit selon son conseil. Et le trouua en vne galerie pres la chambre du Roy, où avec vn tres adoucé visage luy faisant l'honneur qui appartenoit a son estat, luy dist : Monsieur, j'ay toute ma vie eu veu de vous faire seruire; & pour toute recompense j'ay entendu que hier aa soir me fesses chercher pour me tuer. Je vous supplie, Monsieur, pensez que vous avez plus d'autorité & puissance que moy, mais toutefois je suis gentil homme comme vous. Il ne s'acheroit fort de donner ma vie pour rien. Je vous supplie penser que vous avez vne si femme de bien que s'il y a homme qui veuille dire le contraire je luy diray qu'il a méchamment menti. Et quant est de moy je ne pense avoir fait chose dont vous ayez occasion de me vouloir mal. Et si vous voulez je demoureray vostre seruiteur, sinon je le suis du Roy dont j'ay occasion de me contenter. Le gentil homme a qui se propos s'adreffoit, luy dist que véritablement il avoit

eu quelque soupçon de luy, mais qu'il le tenoit si homme de bien qu'il desiroit plus son amitié que son inimitié; & en luy disant adieu le bonnet au poing, l'embrassa comme son grand amy. Vous pouvez penser ce que disoient ceulx qui auoient eu le soir de deuant commission de le tuer, de veoir tant de signes d'honneur & d'amitié : chascun en parloit diuersement. Ainsy s'en partit le gentil homme; mais pource qu'il n'estoit si bien garny d'argent que de beaulté, sa dame luy bailla vne bague que son mary luy auoit donnée de la valeur de trois mil escuz, laquelle il engagea pour quinze cens.

Et quelque temps après qu'il fut party, le gentil homme mary vint à la princesse maistresse de sa femme, & luy supplia donner congé à sa dicte femme pour aller demourer quelque temps avec vne de ses seurs. Ce que la dicte dame trouua fort estrange; & le pria tant de luy dire les occasions qu'il luy en dist vne partie, non tout. Après que la ieune dame eut prins congé de sa maistresse & de toute la court, sans pleurer ne faire signe d'ennuy, s'en alla où son mary vouloit qu'elle fust en la conduicte d'un gentil homme auquel fut donnée charge expresse de la garder soigneusement; & surtout que elle ne parlaist point sur les chemins à celuy dont elle estoit soupçonnée. Elle qui sçauoit ce commandement leur bailloit tous les iours des alarmes en se moquant d'eulx & de

leur mauuais foin. Et vng iour entre les autres, elle trouua au partir du logis vng cordelier à cheual, & elle estant sur sa haquenée l'entre-tint par le chemin depuis la disnée iufques à la souppée. Et quand elle fut à vn quart de lieue du logis, elle luy dist : Mon pere, pour la consolacion que vous m'avez donnée ceste après disnée, voy là deux escuz que ie vous donne, les quels sont dans vng papier, car ie sçay bien que vous n'y oseriez toucher⁵ ; vous priant que incontinent que vous ferez party d'aucq moy vous en alliez à trauers le chemin, & vous gardez que ceulx qui sont icy ne vous voient. Je le dis pour vostre bien & pour l'obligation que i'ay à vous. Ce cordelier bien aise de ses deux escuz s'en va à trauers les champs le grand galop⁶. Et quand il fut assez loing, la dame commença à dire tout hault à ses gens : Pensez que vous estes bons seruiteurs & bien soingneux de me garder, veu que celuy qu'on vous a tant recommandé a parlé à moy tout ce iourd'huy & vous l'avez laissé faire : vous meritez bien que vostre bon maistre qui se fie tant à vous vous donne des coups de baston au lieu de vos gaiges. Quand le gentil homme qui auoit la charge d'elle ouyt telz propos, il eut fi despit qu'il ne pouuoit respondre ; picqua son cheual, appellant deux aultres avecq luy, & fait tant qu'il attingnit le cordelier, lequel les voyant venir fuyoit au mieulx qu'il pouuoit, mais pource qu'ilz estoient mieulx montez que luy

le pauvre homme fut prins. Et luy qui ne sçauoit pourquoy, leur cria mercy ; & descourant son chapperon pour plus humblement les prier teste nue, congneurent bien que ce n'estoit pas celuy qu'ils cherchoient, & que leur maistresse s'estoit mocquée d'eulx : ce qu'elle feit encores mieulx à leur retour, disant : C'est à telles gens que l'on doit bailler dames à garder : ils les laissent parler sans sçauoir à qui, & puis adioustans foy à leurs paroles, vont faire honte aux seruiteurs de Dieu.

Après toutes ces mocqueries s'en alla au lieu où son mary auoit ordonné, où ses deux belles seurs & le mary de l'une la tenoient fort subiecte. Et durant ce temps entendit son mary comme sa bague estoit en gaige pour quinze cens escuz, dont il fut fort marry ; & pour sauuer l'honneur de sa femme & la recouurer, luy feist dire par ses seurs qu'elle la retirast & qu'il payeroit quinze cens escuz. Elle, qui n'auoit soulcy de la bague puisque l'argent demouroit à son amy, luy escriuit comme son mary la contraingnoit de retirer sa bague, & que à fin qu'il ne pensast qu'elle le feist par diminution de bonne volonté, elle luy enuoyoit vng diamant que sa maistresse luy auoit donné, qu'elle aimoit plus que bague qu'elle eust. Le gentil homme luy enuoya très volontiers l'obligation du marchand, & se tint content d'auoir eu les quinze cens escuz & vn diamant, & demeurer asseuré de la bonne grace de s'amie, combien

que depuis tant que le mary vesquit il n'eut moyen de parler à elle par escripture. Et après la mort du mary, pource qu'il pensoit la trouuer telle qu'elle luy auoit promis, meist toute sa diligence de la pourchasser en mariage; mais il trouua que sa longue absence luy auoit acquis vng compaignon mieulx aimé que luy : dont il eut si grand regret que en fuyant les compaignies des dames, chercha les lieux hazardeux, où auecq autant d'estime que ieune homme pourroit auoir finas es iours.

Voila, mes dames, que sans espargner nostre sexe, ie veux monstrier aux mariz que souuent les femmes de grand cuer sont plustost vaincues de l'ire de la vengeance que de la douleur de l'amour; à quoy ceste cy sceut long temps resister mais à la fin fut vaincu du desespoir. Ce que ne doit estre nulle femme de bien; pource que en quelque forte que ce soit ne scauroit trouuer excuse à mal faire. Car de tant plus les occasions en sont données grandes, de tant plus se doibuent monstrier vertueuses à resister & vaincre le mal en bien, & non pas rendre mal pour mal : d'autant que souuent le mal que l'on cuide rendre à aultruy retombe sur soy. Bien heureuses celles en qui la vertu de Dieu se monstre en chasteté, douceur, patience & longanimité. Hircan dist : Il me semble, Longarine, que ceste dame dont

vous auez parlé a esté plus meue de despit que de l'amour, car si elle eust autant aymé le gentil homme comme elle en faisoit semblant elle ne l'eust abandonné pour vng aultre : & par ce discours on la peut nommer despite⁷, vindicatiue, opiniastre & muable⁸. — Vous en parlez bien à vostre aise, ce dist Ennasuitte à Hircan ; mais vous ne sçavez quel creuecueur c'est quand l'on ayme sans estre aymé. — Il est vray, ce dist Hircan, que ie ne l'ay gueres expérimenté ; car l'on ne me sçauroit faire si peu de mauuaise chere que incontinent ie ne laisse l'amour & la dame ensemble. — Ouy bien vous, ce dist Parlamente, qui n'aimez riens que vostre plaisir ; mais vne femme de bien ne doit ainisy laisser son mary. — Toutesfois, respondit Simontault, celle dont le compte est fait a oublié pour vng temps qu'elle estoit femme : car vng homme n'en eust sceu faire plus belle vengeance. — Pour vne qui n'est pas saige, ce dist Oisille, il ne fault pas que les aultres soient estimées telles. — Toutesfois, dit Saffredent, si estes vous toutes femmes, & quelques beaux & honnestes accoustremens que vous portiez, qui vous chercheroit bien auant soubz la robbe vous troueroit femmes. Nomerfide lui dit : Qui vous vouldroit escouter, la iournée se passeroit en querelles. Mais il me tarde tant d'oyr encores vne histoire que ie prie Longarine de donner sa voix à quelc'vn. Longarine regarda Geburon & luy dist : Si vous sçavez rien de

quelque honneſte femme ie vous prie maintenant le mettre en auant. Geburon luy diſt : Puis que i'en doibz faire ce qu'il me ſemble ie vous feray vn compte aduenu en la ville de Milan.





NOUVELLE SEIZIESME.

Vne dame de Milan veue d'un comte Italian, deliberée de ne se remarier ny aymer iamais, fut troyz ans durant si viuement pourchassée d'un gentil homme François qu'après plusieurs preuues de la perseuerance de son amour luy accorda ce qu'il auoit tant desiré, & se iurerent l'un à l'autre perpetuelle amytié.



U temps du grand maistre de Chaulmont¹, y auoit vne dame estimée vne des plus honnestes femmes qui fust de ce temps là en la ville de Milan. Elle auoit espousé vn comte italien & estoit demeurée vefue, viuant en la maison de ses beaulx freres, sans iamais vouloir oyr parler de se remarier : & se conduisoit si saigement & sainctement qu'il n'y auoit en la duché François ny Italien qui n'en feist grande estime. Vng iour que ses beaux freres & ses belles seurs firent vng festin au grand maistre de Chaulmont, fut contraincte ceste dame vefue de s'y trouuer, ce qu'elle

n'auoit accoustumé en aultre lieu. Et quand les François la veirent ils feirent grande estime de sa beaulté & de sa bonne grace, & sur tous vng dont ie ne diray le nom, mais il vous suffira qu'il n'y auoit François en Italie plus digne d'estre aimé que cestuy là : car il estoit accompli de toutes les beaultez & graces que gentil homme pourroit auoir. Et combien qu'il veist ceste dame avecq son crespé noir, separée de la ieunesse dans vng coing, avecq plusieurs vieilles, comme celuy à qui iamais homme ne femme ne fait paour se meit à l'entretenir, ostant son masque & abandonnant les dances pour demourer en sa compaignie. Et tout le soir ne bougea de parler à elle & aux vieilles toutes ensemble, où il trouua plus de plaisir que avec toutes les plus ieunes & braues de la court. En sorte que quand il fallut se retirer, il ne pensoit pas encore auoir eu le loisir de s'asseoir. Et combien qu'il ne parlât à ceste dame que de propos communs qui se peuuent dire en telle compaignie, si est ce qu'elle congneut bien qu'il auoit enuie de l'accointer, dont elle delibera de se garder le mieulx qu'il luy seroit possible ; en sorte que iamais plus en festin ny en grande compaignie ne la peut veoir. Il s'enquist de sa façon de viure & trouua qu'elle alloit souuent aux eglises & religions, où il meit si bon guet qu'elle n'y pouuoit aller si secrettement qu'il n'y fust premier qu'elle & qu'il ne demourast autant à l'eglise qu'il

pouuoit auoir le bien de la veoir : & tant qu'elle y estoit la contemploit de si grande affection qu'elle ne pouuoit ignorer l'amour qu'il luy portoit. Pour laquelle euter se delibera pour vn temps de feindre de se trouuer mal & oyr la messe en sa maison : dont le gentil homme fut tant marry qu'il n'estoit possible de plus ; car il n'auoit autre moyen de la veoir que cestuy là. Elle pensant auoir rompu ceste coustume, retourna aux eglises comme parauant : ce que amour declaira incontinant au gentil homme françois, qui reprint ses premieres deuotions : & de paour qu'elle ne luy donnast encores empeschement, & qu'il n'eust le loisir de luy faire sçauoir sa volonté, vng matin qu'elle pensoit estre bien cachée en vne chapelle, s'alla mettre au bout de l'autel où elle oyoit la messe, & voyant qu'elle estoit peu accompagnée, ainsi que le prestre monstroit le *corpus Domini*, se tourna deuers elle & avecq vne voix douce & pleine d'affection luy dist : Ma dame, ie prends celuy que le prestre tient à ma damnation si vous n'estes cause de ma mort ; car encores que vous me ostez le moyen de parole si ne pouuez vous ignorer ma volonté, veu que la verité la vous declare assez par mes oeilz languissans, & par ma contenance morte. La dame faingnant n'y entendre rien luy respondit : Dieu ne doit poinct ainsi estre prins en vain : mais les poetes dient que les dieux se rient des iuremens & mensonges des

amantz : parquoy les femmes qui ayment leur honneur, ne doibuent estre credules ne piteufes. En difant cela, elle se lieue & s'en retourne en fon logis.

Si le gentil homme fut courroucé de ceste parole ceulx qui ont expérimenté choses femblables diront bien que ouy. Mais luy qui n'auoit faulte de cueur, aima mieulx auoir ceste mauuaife responce que d'auoir failly à declarer fa volonté : laquelle il tint ferme trois ans durans & par lettres & par moyens la pourchassa fans perdre heure ne temps. Mais durant trois ans n'en put auoir autre responce finon qu'elle le fuyoit comme le loup faiçt le leurier duquel il doibt estre prins ; non par haine qu'elle luy portast mais par la craincte de son honneur & reputation ; dont il s'apparceut si bien que plus viuement qu'il n'auoit faiçt pourchassa son affaire. Et après plusieurs refus, peines, tormentz & defespoirs, voyant la grandeur & perfeuerance de son amour, ceste dame eut pitié de luy & luy accorda ce qu'il auoit tant desiré & si longuement attendu. Et quand ils furent d'accord des moyens ne faillit le gentil homme françois à se hazarder d'aller en sa maison, combien que sa vie y pouuoit estre en grand hazard veu que les parens d'elle logeoient tous ensemble. Luy, qui n'auoit moins de finesse que de beaulté, se conduifit si faigement qu'il entra en sa chambre à l'heure qu'elle luy auoit assigné, où il la trouua toute seule

couchée en vn beau liēt : & ainſi qu'il ſe haſtoit de ſe deſhabiller pour coucher avecq elle, entendit à la porte vn grand bruiēt de voix, parlans bas & d'eſpées que l'on frottoit contre les murailles. La dame veſue luy diſt, avecq vng viſaige d'vne femme à demi morte : Or à ceſte heure eſt voſtre vie & mon honneur au plus grand dangier qu'ils pourroient eſtre, car i'entends bien que voila mes freres qui vous cherchent pour vous tuer ; parquoy ie vous prie, cachez vous ſoubs ce liēt ; car quand ils ne vous trouueront poinēt, i'auray occaſion de me courroucer à eux de l'alarme que ſans cauſe ils m'auront faiēt. Le gentil homme, qui n'auoit encores regardé la paour, luy diſt : Et qui font voz freres pour faire paour à vng homme de bien ? Quand toute leur race ſeroit enſemble, ie ſuis ſeur qu'ils n'attendent point le quatrieſme coup de mon eſpée : parquoy reſopez vous en voſtre liēt & me laiſſez garder ceſte porte. A l'heure il meit ſa cappe à l'entour de ſon bras & ſon eſpée nue en la main, & alla ouuir la porte pour veoir de plus près les eſpées dont il oyoit le bruiēt. Et quand elle fut ouuerte, il veit deux chamberieres qui avecq deux eſpées en chaſcune main, lui faiſoient ceſte alarme, leſquelles luy dirent : Monsieur, pardonnez nous, car nous auons commandement de noſtre maiſtreſſe de faire ainſi, mais vous n'aurez plus de nous d'autres empêche-mens. Le gentil homme voyant que c'eſtoient

femmes ne leur sceut pis faire que en les donnant à tous les diables leur fermer la porte au vifaige ; & s'en alla le plus tost qu'il luy fut possible coucher avecq la dame, de laquelle la paour n'auoit en rien diminué l'amour ; & obliant luy demander la raison de ces escarmouches ne pensa qu'à fatisfaire à son desir. Mais voyant que le iour approchoit, la pria de luy dire pourquoy elle luy auoit fait de si mauuais tours tant de la longueur du temps qu'il auoit attendu que de ceste derniere entreprinse. Elle en riant luy respondit : Ma deliberation estoit de iamais n'aymer, ce que depuis ma viduité i'auois bien sceu garder ; mais vostre honnesteté dès l'heure que vous parlastes à moy au festin me feit changer propos & vous aymer autant que vous faisiez moy. Il est vray que l'honneur qui tousiours m'auoit conduite, ne vouloit permettre que amour me feist faire chose dont ma reputation peust empirer. Mais ainfy comme la biche naurée à mort cuide en changeant de lieu changer le mal qu'elle porte avecq soy, ainfi m'en allois ie d'eglise en eglise, cuidant fuir celuy que ie portois en mon cueur duquel la preuue de la parfaicte amitié a fait accorder l'honneur avecq l'amour. Mais à fin d'estre plus assuree de mettre mon cueur & mon amour en vng parfaict homme de bien, ie voulus faire ceste derniere preuue de mes chamberieres, vous assureant que si pour paour de vostre vie ou de nul autre regard, ie vous eusse

troué crainctif iusques à vous coucher soubz mon lict, i'auois deliberé de me leuer & aller en vne aultre chambre, fans iamais de plus près vous veoir. Mais pource que i'ay troué en vous plus de beaulté, de grace, de vertu & de hardiesse que l'on ne m'en auoit dict, & que la paour n'a eu puissance en riens de toucher en vostre cueur, ny à refroidir tant soit peu l'amour que vous me portez, ie suis deliberée de m'arrester à vous pour la fin de mes iours ; me tenant feure que ie ne scaurois en meilleure main mettre ma vie, & mon honneur que en celuy que ie ne pense auoir veu son pareil en toutes vertuz. Et comme si la volonté de l'homme estoit immuable, se iurerent & promirent ce qui n'estoit en leur puissance, c'est vne amitié perpetuelle qui ne peut naistre ne demorer au cueur de l'homme ; & celles seules le scauent qui ont experimenté combien durent telles opinions².

Et pource, mes dames, si vous estes saiges, vous vous garderez de nous comme le cerf s'il auoit entendement feroit de son chasseur. Car nostre gloire, nostre felicité & nostre contentement, c'est de vous veoir prises & de vous oster ce qui vous est plus cher que la vie. — Comment ? Geburon, dist Hircan, depuis quel temps estes vous deuenu prescheur ? l'ay bien veu que vous ne teniez pas ces propos. — Il est bien vray, dist Geburon, que i'ay parlé

maintenant comme lui et que si on n'a
 ma vie : mais dont ce que je ne puis
 que le de plus j'ai hérité à l'instar
 admettez les devoirs de la vie et de
 vendre, dont seigneur de la vie et de
 manix que j'ai hérité de la vie et de
 vous m'avez donné un grand plaisir
 quoy vous nommez ce grand plaisir
 mais si de nom et de plaisir, non, car
 à vous, car vous savez, vous savez
 pos à celle que vous savez, vous savez
 doncques être que vous ne pouvez pas
 re, ni de vous, car vous savez, vous
 avons hérité de plaisir, vous savez
 hérité à l'instar de plaisir, vous savez
 si longuement, car vous savez, vous
 c'est la grande vie, vous savez, vous
 toujours avoir été de la vie, vous savez
 viennent après, car vous savez, vous
 dit Geburol, quand à l'instar de plaisir
 de vos héritiers, vous savez, vous
 la malice des hommes, car vous savez, vous
 vous que le vous savez, vous savez
 à Geburol, il ne peut pas, car vous
 que vous savez, car vous savez, vous
 être tout de même, car vous savez, vous
 fiance si forte, car vous savez, vous
 courez de plaisir, car vous savez, vous
 perietement, car vous savez, vous
 dame, si de plaisir, car vous savez, vous
 gens de plaisir, car vous savez, vous

il me semble qu'il auoit occasion d'auoir paour. — Ouy, ce dist Oifille, s'il n'eust point eu en son cueur le feu qui brusle craincte. — Il me semble, ce dist Hircan, puis que vous ne trouuez la hardiesse de cestuy cy assez louable qu'il fault que vous en sçachiez quelque autre qui est plus digne de louange. — Il est vray, dist Oifille, que cestuy cy est louable, mais i'en sçay vng qui est plus admirable. — Ie vous supplie, ma dame, dist Geburon, s'il est ainsi que vous prenez ma place & que vous le dictes. Oifille commença : Si vng homme pour sa vie & l'honneur de sa dame s'est tant monstré asseuré contre les Milannois est estimé tant hardy, que doibt estre vn qui sans necessité mais par vraye & naïfue hardiesse a fait le tour que ie vous diray.





NOUVELLE DIX-SEPTIESME.

Le Roy François requis de chacer hors son royaume le comte Guillaume disoit auoir pris argent pour le faire mourir, sans faire semblant qu'il eut soupçon de son entreprinse, luy ioua vn tour si subtil que luy mesme se chaça prenant congé du Roy.



LN la ville de Diion, au duché de Bourgoingne, vint au seruice du Roy François vn comte d'Alemaigne nommé Guillaume¹, de la maison de Saxonne dont celle de Sauoye est tant alliée que anciennement n'estoient qu'une. Ce comte, autant estimé beau & hardy gentil homme qui fust poinct en Alemaigne, eut si bon recueil du Roy que non seulement il le print à son seruice mais le tint près de luy & de sa chambre. Vng iour le gouverneur de Bourgoigne seigneur de La Trimoille², ancien cheualier & loyal seruiteur du Roy, comme celuy qui estoit soupçonneux ou crainctif du mal & dommaige de son maistre

auoit tousiours espies à l'entour de son gouuernement pour sçauoir ce que ses ennemis faisoient ; & s'y conduisoit si faigement que peu de choses lui estoient celées. Entre autres aduertiffemens luy escripuit l'un de ses amis que le comte Guillaume auoit prins quelque somme d'argent avecq promesse d'en auoir dauantaige pour faire mourir le Roy en quelque forte que ce peust estre. Le seigneur de La Trimouille ne faillit point incontinent de l'en venir aduertir & ne le cela à Madame sa mere Loïse de Sauoye, laquelle oublia l'alliance qu'elle auoit à cest Allemant, & supplia le Roy de le chasser bien tost ; lequel la requist de n'en parler poinct, & qu'il estoit impossible que vng si honneste gentil homme & tant homme de bien entreprinst vne si grande meschanceté. Au bout de quelque temps vint encores vng autre aduertiffement confirmant le premier. Dont le gouuerneur bruslant de l'amour de son maistre, luy demanda congé ou de le chasser ou d'y donner ordre ; mais le Roy luy commanda expressement de n'en faire nul semblant, & pensa bien que par autre moyen il en sçauroit la verité.

Vng iour qu'il alloit à la chasse, print la meilleure espée qu'il estoit possible de veoir pour toutes armes, & mena avecq luy le comte Guillaume, auquel il commanda le suiure de près : mais après auoir quelque temps couru le cerf, voyant le Roy que ses gens estoient

loing de luy hors le comte seulement, se detourna hors de tous chemins. Et quand il se veid seul avecq le comte au plus profond de la forest, en tirant son espée dist au comte : Vous femble-t-il que ceste espée soit belle & bonne ? Le comte en la maniant par le bout luy dist qu'il n'en auoit veu nulle qu'il pensast meilleure. Vous auez raison, dist le Roy, & me femble que si vng gentil homme auoit deliberé de me tuer & qu'il eust congneu la force de mon bras & la bonté de mon cueur accompagnée de ceste espée, il penseroit deux fois à m'affaillir : toutesfois ie le tiendrois pour bien meschant si nous estions seul à seul sans tesmoins, s'il n'osoit exécuter ce qu'il auroit osé entreprendre. Le comte Guillaume luy respondit avecq vng vifage estonné : Sire, la meschanceté de l'entreprinse seroit bien grande, mais la follie de la vouloir exécuter ne seroit pas moindre. Le Roy en se prenant à rire remit l'espée au fourreau & escoutant que la chasse estoit près de luy, picqua après le plus tost qu'il peut. Quand il fut arriué, il ne parla à nul de ceste affaire, & s'asseura que le comte Guillaume, combien qu'il fust vng aussi fort & disposé gentil homme qu'il en soit poinct, n'estoit homme pour faire vne si haulte entreprinse. Mais le comte Guillaume cuidant estre decelé ou soupçonné du fait, vint le lendemain au matin dire à Robertet³ secretaire des finances du Roy, qu'il auoit regardé aux bienfaits & gaiges que le

Roy luy vouloit donner pour demourer avecq luy, toutesfois que ilz n'estoient pas suffisans pour l'entretenir la moitié de l'année. Et que s'il ne plaifoit au Roy luy en bailler au double il seroit contrainct de se retirer; priant le dict Robertet d'en sçavoir le plus tost qu'il pourroit la volonté du Roy, qui luy dist qu'il ne sçauroit plus s'aduancer que d'y aller incontinant sur l'heure. Et print ceste commiffion volontiers, car il auoit veu les aduertiffemens du gouverneur. Et ainsi que le Roy fut esueillé ne faillit à luy faire sa harangue, present Monsieur de La Trimaille & l'admiral de Bonniuet, lesquels ignoroient le tour que le Roy luy auoit faict le iour auant. Le dict seigneur en riant leur dist : Vous auiez enuie de chasser le comte Guillaume & vous voyez qu'il se chaffe luy mesmes. Parquoy luy direz que s'il ne se contente de l'estat qu'il a accepté en entrant à mon seruice dont plusieurs gens de bonnes maisons se sont tenuz bien heureux, c'est raison qu'il cherche ailleurs meilleure fortune : & quant à moy ie ne l'empescherauy poinct, mais ie seray très content qu'il trouue party tel qu'il y puisse viure selon qu'il merite. Robertet fut aussi diligent de porter ceste responce au comte qu'il auoit esté de presenter sa requeste au Roy. Le comte dist que avecq son bon congé il deliberoit doncques de s'en aller. Et comme celuy que la paour contraingnoit de partir, ne la sceut porter vingt quatre heures,

mais ainſy que le Roy ſe mettoit à table print congié de luy, faingnant d'auoir grand regret, dont ſa néceſſité luy faifoit perdre ſa preſence. Il alla auſſi prendre congié de la mere du Roy, laquelle luy donna auſſi ioyeuſement qu'elle l'auoit receu comme parent & amy; ainſi retourna en ſon païs. Et le Roy voyant ſa mere & ſes ſeruiteurs eſtonnés de ce ſoudain partement, leur compta l'alarme qu'il luy auoit donnée, diſant que encores qu'il fuſt innocent de ce qu'on luy mettoit fus, ſi auoit eſté ſa paour aſſez grande pour s'eſloingner d'un maĩſtre dont il ne congnoiſſoit pas encores les complexions⁴.

Quant à moy, mes dames, ie ne voy point que aultre choſe peult emouoir le cuer du Roy à ſe hazarder ainſi ſeul contre vng homme tant eſtimé ſinon que en laiſſant la compagnie & les lieux où les Roys ne trouent nul inferior qui leur demande le combat, ſe voulut faire pareil à celuy qu'il doubtoit eſtre ſon ennemy, pour ſe contenter luy meſme d'experimenter la bonté & la hardieſſe de ſon cuer. — Sans point de faulte, diſt Parlemeſte, il auoit raiſon; car la louange de tous les hommes ne peult tant fatiſfaire vng bon cuer que le ſçauoir & l'experience qu'il a ſeul des vertuz que Dieu a miſes en luy. — Il y a long temps, diſt Geburon, que les anciens nous ont painct que pour venir au temple de Renommée il

falloit passer par celuy de Vertu. Et moy qui congnois les deux peronnaiges dont vous auez faiçt le compte, sçay bien que veritablement le Roy est vng des plus hardiz hommes qui soit en son royaume. — Par ma foy, dict Hircan, à l'heure que le comte Guillaume vint en France, i'eusse plus crainct son espée que celle des quatre plus gentils compaignons italiens qui fussent en la court. — Nous sçauons bien, dist Ennasuitte, qu'il est tant estimé que noz louanges ne sçauroient atteindre à son merite, & que nostre iournée seroit plus tost passée que chascun en eust dict ce qu'il luy en semble. Parquoy ie vous prie, ma dame, donnez vostre voix à quelqu'vn qui die encores quelque bien des hommes s'il y en a. Oifille dist à Hircan : Il me semble que vous auez tant accoustumé de dire mal des femmes qu'il vous fera aisé de nous faire quelque bon compte à la louange d'vn homme : parquoy ie vous donne ma voix. — Ce me fera chose ayfée à faire, dist Hircan, car il y a si peu que l'on m'a faiçt vng compte à la louange d'vn gentil homme, dont l'amour, la fermeté & la patience est si louable que ie n'en doibs laisser perdre la memoire.





NOUVELLE DIX-HVICTIESME.

Vng ieune gentil homme escolier espris de l'amour d'une bien belle dame, pour paruenir à ses attaintes vint l'amour & foy mesme, combien que maintes tentations se presentassent suffisantes pour luy faire rompre sa promesse. Et furent toutes ses peines tornées en contentement & recompense telle que meritoit sa ferme, patiente & parfaite amitié.



IN vne des bonnes villes du royaume de France y auoit vng seigneur de bonne maison, qui estoit aux escoles, desirant paruenir au sçauoir par quoi la vertu & l'honneur se doibuent acquerir entre les vertueux hommes. Et combien qu'il fust si sçauant que estant en l'aage de dix sept à dix huit ans, il sembloit estre la doctrine & l'exemple des autres, amour toutesfois après toutes les leçons ne laissa pas de luy chanter la sienne. Et pour estre mieulx ouy & receu se cacha deffoubz le visaige & les oeilz de la plus belle dame qui fust en tout le pais,

laquelle pour quelque procès estoit venue en la ville. Mais auant que amour se effayast à vaincre ce gentil homme par la beaulté de ceste dame, il auoit gagné le cueur d'elle en voyant les perfections qui estoient en ce seigneur : car en beaulté, grace, bon sens & beau parler n'y auoit nul, de quelque estat qu'il fust, qui le passast. Vous qui sçauéz le prompt chemin que fait ce feu quand il se prent à vng des bouts du cueur & de la fantaisie, vous iugerez bien que entre deux si parfaicts subiects n'arresta gueres amour qu'il ne les eust à son commandement, & qu'il ne les rendist tous deux si remplis de sa claire lumiere que leur penser, vouloir & parler n'estoient que flamme de cest amour. La ieunesse qui en luy engendroit crainte luy faisoit pourchasser son affaire le plus doucement qu'il luy estoit possible. Mais elle qui estoit vaincue d'amour n'auoit poinct besoyn de force. Toutesfois la honte qui accompagne les dames le plus qu'elle peult, la garda quelque temps de monstrier sa volunté. Si est ce que à la fin la forteresse du cueur où l'honneur demeure fut ruinée de telle sorte que la pauvre dame s'accorda en ce dont elle n'auoit poinct esté discordante. Mais pour experimenter la patience, fermeté & amour de son seruiteur, luy octroya ce qu'il demandoit avecq vne trop difficile condition, l'asseurant que s'il la gardoit à iamais elle l'aimeroit parfaitement, & que s'il y failloit il estoit seu de ne l'auoir de sa

vie : c'est qu'elle estoit contante de parler à luy, dans vng liçt, tous deux couchez en leurs chemises, par ainfy qu'il¹ ne luy demandast rien dauantaige sinon la parole & le baifer. Luy qui ne pensoit poinçt qu'il y eust ioye digne d'estre comparée à celle qu'elle luy promettoit luy accorda. Et le soir venu la promesse fut accomplie. De forte que pour quelque bonne chere qu'elle luy feist ne pour quelque tentation qu'il eust ne voulust faulser son serment. Et combien qu'il n'estima sa peine moindre que celle du purgatoire, si fut son amour si grand & son esperance si forte, estant seur de la continuation perpetuelle de l'amitié que avecq si grande peine il auoit acquise, qu'il garda sa patience, & se leua d'auprès d'elle sans iamais luy faire aucun desplaisir. La dame, comme ie croy, plus esmerueillée que contente de ce bien, soupçonna incontinent ou que son amour ne fust si grande qu'elle pensoit ou qu'il eust trouué en elle moins de bien qu'il n'en estimoit, & ne regarda pas à sa grande honnesteté, patience & fidelité à garder son serment.

Elle se delibera de faire encore vne autre preuue de l'amour qu'il luy portoit auant que tenir sa promesse. Et pour y paruenir le pria de parler à vne fille qui estoit en sa compagnie, plus ieune qu'elle & bien fort belle, & qu'il luy tint propos d'amitié à fin que ceux qui le voyaient venir en sa maison si souuent pensassent que ce fust pour sa damoiselle & non pour elle. Ce

ieune seigneur qui se tenoit seur d'estre autant aimé comme il aimoit, obeit entierement à tout ce qu'elle luy commanda, & se contraignit pour l'amour d'elle de faire l'amour à ceste fille, qui le voyant tant beau & bien parlant, creut sa menfonge plus que vne autre verité, & l'aima autant comme si elle eust esté bien fort aymée de luy. Et quand la maistresse veid que les choses en estoient si auant & que toutesfois ce seigneur ne cessoit de la sommer de sa promesse, luy accorda qu'il la vint veoir à vne heure après minuiçt : & qu'elle auoit tant experimenté l'amour & l'obeissance qu'il luy portoit, que c'estoit raison qu'il fust recompensé de sa longue patience. Il ne fault poinçt doubter de la ioye qu'en receut cest affectionné seruiteur qui ne faillit de venir à l'heure assignée. Mais la dame pour tenter la force de son amour dist à sa belle damoiselle : Je sçay bien l'amour que vng tel seigneur vous porte, dont ie croy que vous n'avez moindre passion que luy : & i'ay telle compassion de vous deux que ie suis deliberée de vous donner lieu & loisir de parler ensemble longuement à voz aises. La damoiselle fut si transportée qu'elle ne luy sceut faindre son affection : mais luy dist qu'elle n'y vouloit faillir. Obeissant donc à son conseil & par son commandement se despouilla, & se meit en vng beau liçt toute seule en vne chambre : dont la dame laissa la porte entre ouuerte, & alluma de la clairté dedans pour-

quoy la beaulté de ceste fille pouuait estre veue clairement. Et en faingnant de s'en aller se cacha si bien auprès du liét qu'on ne la pouuoit veoir. Son pauure seruiteur la cuidant trouuer comme elle luy auoit promis, ne faillit à l'heure ordonnée d'entrer en la chambre le plus doucement qu'il luy fust possible. Et après qu'il eut fermé l'huy & osté sa robbe & ses brodequins fourrez, s'en alla mettre au liét où il pensoit trouuer ce qu'il desiroit. Et ne sceut si tost aduancer ses bras pour embrasser celle qu'il cuidoit estre sa dame, que la pauure fille qui le cuidoit tout à elle n'eust les siens à l'entour de son col, en luy disant tant de paroles affectionnées & d'un si beau visaige, qu'il n'est si saint hermite qui n'y eust perdu ses patenostres. Mais quand il la recongneut tant à la veue qu'à l'ouye, l'amour qui avecq si grande haste l'auoit fait coucher, le fait encores plus tost leuer, quand il congneut que ce n'estoit celle pour qui il auoit tant souffert. Et avecq vn despit tant contre la maistréssé que contre la damoiselle lui dist : Votre folie & la malice de celle qui vous a mise là ne me scauroient faire aultre que ie suis ; mais mettez peine d'estre femme de bien : car par mon occasion ne perdrez poinct ce bon nom. Et en ce disant, tant courroucé qu'il n'estoit possible de plus, saillit hors de la chambre, & fut longtemps sans retourner où estoit sa dame. Toutesfois amour qui iamais n'est sans esperance, l'asseura que

plus la fermeté de son amour estoit grande & congneue par tant d'experience, plus la iouissance en seroit longue & heureuse. La dame qui auoit veu & entendu tous ces propos, fut tant contente & esbahye de veoir la grandeur & fermeté de son amour qu'il luy tarda bien qu'elle ne le pouuoit reueoir pour lui demander pardon des maux qu'elle luy auoit faictz à l'esprouer. Et si tost qu'elle le put trouuer ne faillit à luy dire tant d'honnestes & bons propos, que non seulement il oublia toutes ses peines, mais les estima très heureuses veu qu'elles estoient tournées à la gloire de sa fermeté & à l'assurance parfaite de son amitié. De laquelle, depuis ceste heure là en auant, sans empeschement ne fascherie il eut la fruition telle qu'il la pouuoit desirer.

Je vous prie, mes dames, trouuez-moy vne femme qui ait esté si ferme, si patiente & si loyale en amour que cest homme cy a esté. Ceulx qui ont experimenté telles tentations, trouuent celles que l'on painct en Sainct Anthoine bien petites au pris; car qui peut estre chaste & patient avec la beaulté, l'amour, le temps & le loisir des femmes fera assez vertueux pour vaincre tous les diables. — C'est dommaige, dist Oifille, qu'il ne s'adressa à vne femme aussi vertueuse que luy: car ce eust esté la plus parfaite, la plus honneste amour dont l'on oyt iamais parler. — Mais ie vous prie,

dift Geburon, diètes lequel tour vous trouvez le plus difficile des deux ? — Il me semble, dist Parlamente, que c'est le dernier ; car le despit est la plus forte tentation de toutes les autres. Longarine dist qu'elle pensoit que le premier fust le plus mauuais à faire ; car il falloit qu'il vainquist l'amour & soy mesmes pour tenir sa promesse. — Vous en parlez bien à voz aises, dist Simontault ; mais nous qui sçauons que la chose vault en debuons dire nostre opinion. Quant est de moy, ie l'estime à la premiere fois sot & à la derniere fol ; car ie croy que en tenant promesse à sa damé, elle auoit autant ou plus de peine que luy. Elle ne luy faisoit faire ce serment sinon pour se faindre plus femme de bien qu'elle n'estoit, se tenant leure que vne forte amour ne se peut lier ny par commandement, ne par serment, ne par chose qui soit au monde. Mais elle vouloit faindre son vice si vertueux qu'il ne pouuoit estre gainné que par vertuz heroïques. Et la seconde fois il se monstra fol de laisser celle qui l'aimoit & valoit mieulx que celle où il auoit ferment au contraire, & si auoit bonne excuse sur le despit de quoy il estoit plein. Dagoucin le reprint disant qu'il estoit de contraire opinion ; & que à la premiere fois il se monstra ferme, patient & veritable, & à la seconde loyal & parfaict en amitié. — Et que sçauons nous, dist Saffredent, s'il estoit de ceulx qu'vn chapitre nomme *de frigidis & maleficiatis*¹ ? Mais si



APPENDICE

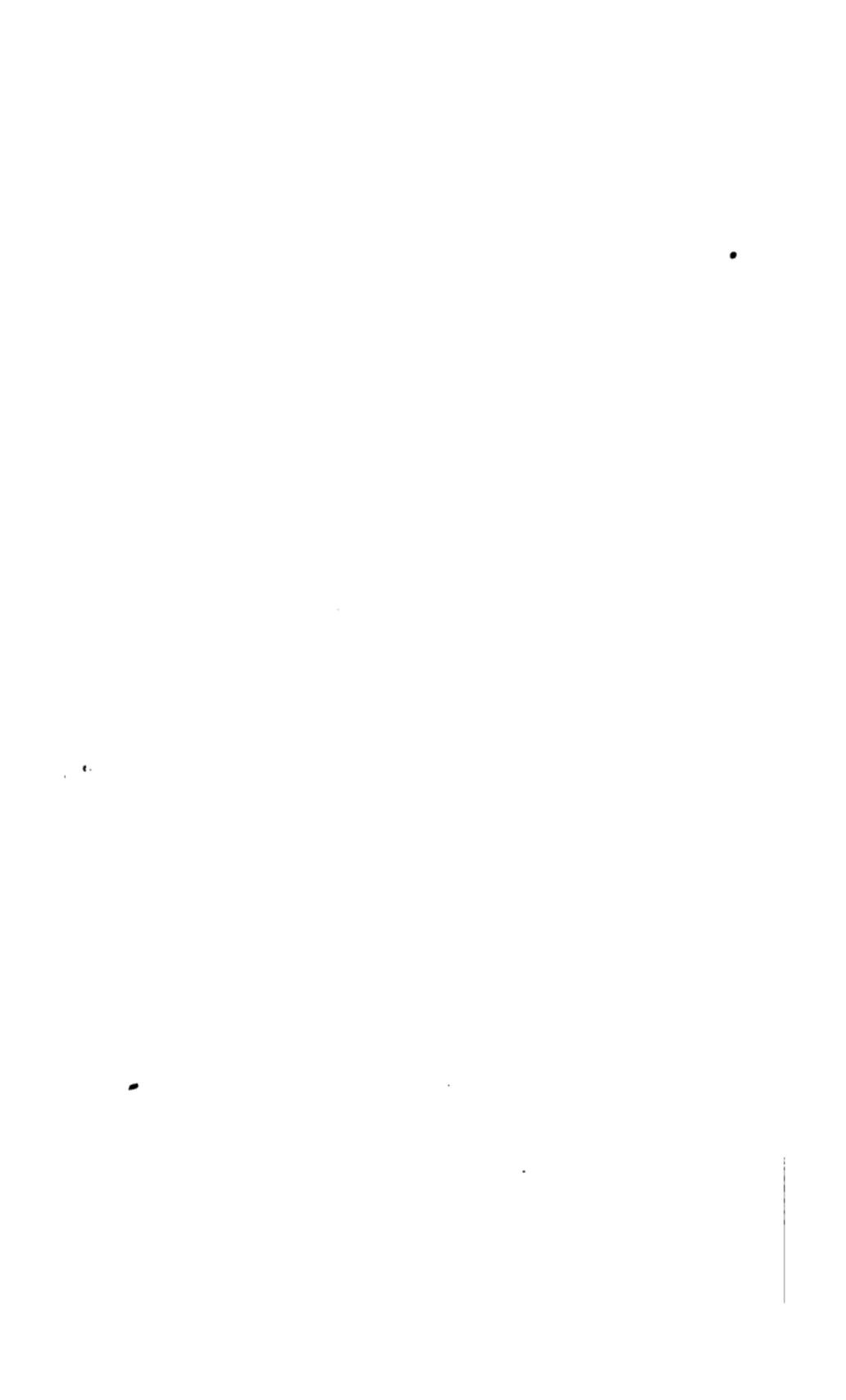
beau bout & demanda à tout l'affistnce des femmes, si elles ne sçauoient que c'estoit de manger de la chair crue de nuit : « Ie le vous veux apprendre, mes dames ! » dist-il. Les ieunes hommes d'Amboise là presens, qui ne faisoient que d'y arriuer avec leurs femmes, sœurs & niepces, & qui ne congnoissoient l'humeur du pelerin, commencerent à s'en scandaliser. Mais, après qu'ils l'eurent escouté dauantage, ils conuertirent le scandale en risée, mesmement quand il dist que, pour manger l'aigneau, il falloit auoir les reins ceints, des pieds en ses souliers, & vne main à son baston. Le cordelier les voyant rire, & se doutant pourquoy, se reprint incontinent : « Eh bien ! dist-il, des souliers en ses pieds & vn baston en sa main : blanc chapeau, & chapeau blanc, est ce pas tout vn ? » Si ce fut lors à rire, ie croy que vous n'en doubtiez point. Les dames mesmes ne s'en peurent garder, auxquelles il s'attacha d'autres propos recreatifs. Et, se sentant près de son heure, ne voulant pas que ces dames s'en allassent mal contentes de luy, il leur dist : « Or ça, mes belles dames, mais que vous foyez tantost à cacqueter parmy les commeres, vous demanderez : « Mais qui est ce maistre frere, qui parle si hardiment ? « C'est quelque bon compaignon. » Ie vous diray, mes dames, ie vous diray, ne vous en estonnez pas, non, si ie parle hardiment : car ie suis d'Aniou, à vostre commandement. » Et en disant ces mots, mit fin à sa predication, par

laquelle il laissa ses auditeurs plus prompts à rire de ses fots propos, qu'à pleurer en la memoire de la passion de Nostre Seigneur, dont la commemoration se faisoit en ces iours là. Ses autres sermons, durant les festes, furent quasi de pareille efficace. Et comme vous sçavez, que tels freres n'oublient pas à se faire quester, pour auoir leurs œufs de Pasques, en quoy faisant on leur donne non seulement des œufs, mais plusieurs autres choses, comme du linge, de la filace, des andouilles, des iambons, des eschinées², & autres menues chofettes. Quand vint le mardy d'après Pasques, en faisant ses recommandations, dont telles gens ne font point chiches, il dist : « Mes dames, ie fais tenu à vous rendre graces de la liberalité dont vous auez vŕé enuers nostre pauure conuent, mais si fault il que ie vous die, que vous n'aez pas consideré les necessitez que nous auons : car la plus part de ce que nous auez donné, ce sont andouilles, & nous n'en auons point de faulte, Dieu mercy : nostre conuent en est tout farcy. Qu'en ferons-nous donc de tant? Sçavez vous quoy? mes dames, ie suis d'auis que vous mettiez vos iambons parmy nos andouilles, vous ferez belle aumosne ! » Puis, en continuant son sermon, il feit venir le scandale à propos, & en discourant assez brusquement par dessus, avec quelques exemples, il se meit en grande admiration, disant : « Eh dea, messieurs & mes dames de Saint-Martin, ie m'estonne fort de vous, qui

— Puis que me faites participer à vostre coulpe, dist Nomerfide, ie m'adresseray à tel qui reparera nostre imperfection presente. Ce sera Dagoucin, qui est si sage, que, pour mourir, ne voudroit dire vne follie. Dagoucin la remercia de la bonne estime qu'elle auoit de son bon sens, & commença à dire l'histoire que i'ay délibéré vous racompter : est pour vous faire veoir comment amour aueuglist les plus grands & honnestes cueurs, & comme vne meschanceté est difficile à vaincre par quelque benefice que ce soit.



NOTES ET VARIANTES.





NOTES ET VARIANTES.

La première édition de l'*Heptameron* fut publiée en 1558 par Pierre Boaistuau, surnommé Lannay. Elle a pour titre *Histoire des amants fortunez* & ne porte pas de nom d'auteur. L'œuvre originale n'y est aucunement respectée. En 1559, un des familiers de la reine de Navarre, Jean Gruget, donna une autre édition. Les *Novelles* furent replacées dans l'ordre qu'elles devaient avoir & le nom de l'auteur fut dévoilé & le titre d'*Heptameron* leur fut restitué. Toutefois les noms propres & les passages remarquables furent point reproduits. Cette édition fut la base de toutes celles qui furent publiées depuis. Le texte en fut souvent rajournée, ou mise en beau langage, ce qui ne lui rendait point sa valeur. Ce ne fut qu'en 1817 que M. Leroux de Lincy eut l'idée de recueillir les manuscrits & de donner une leçon correcte de l'*Heptameron*. Les manuscrits sont nombreux. L'on n'en a vu jusqu'à présent que douze à la Bibliothèque nationale. Lesquels sont les suivants :

il n'est donc plus permis de suivre le texte de Gruget. Dans celle que nous offrons aujourd'hui aux amateurs de bons textes, nous avons établi la leçon de l'*Heptaméron* d'après les meilleurs manuscrits, respectant l'orthographe, bien qu'elle ne soit pas toujours uniforme, & la ponctuation. Lorsque nous avons préféré une leçon à une autre, nous avons soigneusement noté celle que nous rejetions, pour la donner en variante, en indiquant le numéro sous lequel le manuscrit, d'où elle est tirée, est catalogué à la Bibliothèque nationale. Nous espérons ainsi avoir donné un texte définitif de l'*Heptaméron des Nouvelles de la Reine de Navarre*.

Les sommaires des Nouvelles & les problèmes des Journées sont empruntés au manuscrit 7576^{s. 5.}

Pour offrir plus de commodité aux lecteurs qui, lisant une note, voudraient se reporter au texte, nous avons accompagné chaque numéro de renvoi du numéro de la page où il se trouve. Ainsi 8—23 signifie que le n° 8 est renfermé dans la page 23.

PROLOGUE.

1—1. — *Caulderés*. — Aujourd'hui Caunterets (Hautes-Pyrénées), célèbre par ses sources d'eaux chaudes, connues du temps des Romains. Nous attribuons l'orthographe *Caulderés* à l'étymologie latine : *calide*, chaudes.

2—1. — *Tant de France que d'Espagne*. — *Tant de France, Espagne & autres lieux* (7576^{s. 5.}).

3—2. — *Therbes*. — Bien que quelques manuscrits donnent Tarbes, nous avons conservé cette orthographe

qui se retrouve dans plusieurs auteurs du temps. Était-ce la prononciation béarnaise? Le bibliophile Jacob y eût vu une abstraction de *Tharun*.

4—2. — *Gave béarnois*. — C'est sans doute par erreur de copiste qu'un manuscrit porte *viarinois*. Ce gave, aujourd'hui gave de Pau, se jette dans l'Adour.

5—3. — *Les vays allèrent à Marfeille*. — *D'ond par la mer les vays tiverent à Marfeille* (7576^{s. s.}).

6—3. — *Oifille*. — Le Ms. 7576^s porte constamment *Ofile*. Étant donné les conjectures que nous émettons plus loin sur ce nom, cette orthographe nous paraîtrait la meilleure.

7—3. — *Nofre Dame de Serrance*. — Aujourd'hui Serrance. Lieu de pèlerinage; Louis XI y alla faire ses dévotions. On y voit encore les ruines de l'abbaye construite, sous l'invocation de la Vierge, par les religieux de l'ordre de Prémontré.

8—3. — *Dont elle auoyt oy parler*. — Cette phrase depuis: *Non qu'elle fut si superstitieuse*, se trouve dans tous les manuscrits & n'existe dans aucune des éditions qui ont précédé celle de M. Leroux de Lincy.

9—4. — *Mauvais garçons*. — En 1525, une bande de voleurs, dits *les mauvais garçons*, avait désolé Paris & ses environs; de là ce synonyme donné à malfaiteurs. Ils eurent plusieurs engagements avec les troupes régulières. Leur chef, le roi Guillot, fut pris & exécuté.

10—5. — *Qui leur estoit requeste fort aise à faire*. — C'est la leçon du Ms. 7576^s; les autres manuscrits suppriment *à faire*.

11—5. — *L'abbay se nomme Saint-Savyn*. — Elle fut fondée par Charlemagne pour l'ordre des Bénédictins. Raimond I^{er}, comte de Bigorre, l'accrut en lui faisant don des revenus des bains de Cauterets, de l'octroi de l'épaule droite & de la peau de tous les sangliers, ours & isards pris dans

la vallée. Lors des processions, l'abbé était tenu de payer d'un *baifer de paix* le bouquet que lui donnait la plus jolie fille d'Argelès. La Révolution détruisit l'abbaye, mais le village qui l'entourait existe toujours. Il est situé dans le département des Hautes-Pyrénées, à dix-sept kilomètres de Lourdes. L'abbé, qui était de fort bonne maison & logea les personnages de l'*Heptaméron*, est, selon toute probabilité, Raimond de Fontaine, gouverneur de cette abbaye de 1534 à 1540, sous les abbés commandataires Antoine de Rochefort & Nicolas d'Angu, évêque de Sées, chancelier du roi de Navarre. Les abbés commandataires étaient ceux qui jouissaient du titre & des revenus d'une abbaye sans être tenus d'y résider.

12-6. — *Après qu'il entendit la verité. — Et quand il eu entendu la verité* (7576^{5. 5.}).

13-6. — *D'autant qu'elles auoient eu affaire contre bestes non contre hommes. — D'autant que c'estoit aus bestes non aus hommes; que aus hommes il y a quelque misericorde, & aus bestes non. Car les poures dames d demie lieue de ça Peyrechitte...* (7576^{3.}). — *D'autant qu'aux hommes il y a quelque misericorde & aux bestes non...* (7576^{5. 5.}).

14-6. — *Peyrechitte. — Aujourd'hui Pierrefitte-Nestalas, à 8 kilomètres d'Argelès.*

15-8. — *Se confiant à la bonté de son cheual. — ...en la force & la bonté de son cheual* (7576^{3.}).

16-8. — *Tourna son cheual dont il venoit. — Tourna son cheual de là où il estoit venu* (7576^{3.}).

17-8. — *Deuant luy. — Deuant soy* (7576^{3.}).

18-9. — *Qu'elle le tenoit. — Qu'elle l'auoit* (7572^{4.}).

19-9. — *Les fournyt de vin. — Les fournyt des meilleurs cheuaux qui fussent en Lavedan, de bonnes cappes de Bear, de vin* (7576^{3.}). — Les chevaux de la vallée de Lavedan, simplement nommés *lavedans*, sont vites & fougueux. Ces qua-

lités font leur renommée. Quant à la cape béarnaise, elle doit sa réputation au capuchon qui l'accompagne.

20—10. — *Que le nombre des pèlerins & des pèlerines augmentast.* — Les Ms. 7576^{s. s.} remplacent *pèlerines pas présents*; les éditions de 1558 & de 1559 donnent *payjans*.

21—10. — *Demeur malades.* — *Demeurer malades* (7576^{s. s.}).

22—11. — *Si regarde à sa perte, qu'il n'ayt reculum* — *S'il regardent leur perte* (7576^{s. s.}). — *S'il regarde sa perte qui n'ait occasion* (7576^{s. s.}).

23—11. — *Les Saintes Lettres.* — Les Livres saints

24—11. — *Je prens la Sainte Escripiture & la voy* — 'a Pon en croit l'historien Pierre Othagaray, Marguerite ne céda ainsi & ne laissait « aucun jour sans avoir attentivement vagué à la lecture de quelques pages de ce livre » « qui, arroufant nos âmes de la liqueur celeste, nous est un fidelles préservatif contre toutes sortes de maux & tentations diaboliques » (*Histoire de Foix, Bearn & Navarre*).

25—12. — *Demander pardon à Dieu.* — *C'est à Dieu.* — Ms. 7576^{s. s.}; les autres suppriment *à Dieu*.

26—14. — *Les cent Nouvelles de Boccace, nouvellement reduites en français.* — Ce passage nous éclairerait sur le mode de la composition de l'*Heptameron*, s'il nous eût renseigné que cet ouvrage fut écrit d'une manière suivie & sur un plan déterminé. Nous croyons que beaucoup de *Novelles* ont été conçues antérieurement à cette date (1545). Qu'en soit-il en soit, il reste évident que ce ne fût qu'après cette traduction que Marguerite songea à relier, dans un cadre moderne à celui dont s'était servi Boccace, les petits contes, qu'elle avait écrits de a & de là. Le prologue général, les prologues & les épilogues de chaque journée datent de cette époque, c'est-à-dire après 1545. Cette traduction est celle d'Anthoine Le Maçon, conseiller du Roy & trésorier extraordinaire de ses finances. Il avait été incité à la faire par Marguerite elle-même, ainsi qu'il appert du commencement

du prologue. « S'il vous souvient (ma Dame) du temps que vous feistes seiour de quatre ou cinq moys à Paris, durant lequel vous me commandastes (me voyant venu nouvellement de Florence, où i'auois seiourné vn an entier) vous faire lecture d'aucunes nouuelles du *Decameron* de Bocace, après laquelle il vous plaist me commander de traduire tout le liure en nostre langue françoysie, m'asseurant qu'il seroit trouué beau & plaissant, &c... »

27—14. — *Monsieur le Dauphin, madame la Dauphine*. — François, fils aîné de François I^{er}, né en 1518, mourut en 1536. Son frère Henri, depuis roi de France sous le nom de Henri II, prit alors le titre de Dauphin. La traduction de *Le Maçon* ayant paru en 1545, c'est donc de cet Henri qu'il est ici question. Le 27 octobre 1533 il avait épousé Catherine de Médicis, fille de Laurent II de Médicis, duc d'Urbain.

28—14. — *Madame Marguerite*. — Plusieurs commentateurs, le bibliophile Jacob entre autres, ont cru reconnaître sous ce nom Marguerite elle-même. Nous ne sommes pas de cet avis. Les louanges que Marguerite donne à ces dames & la façon dont elle en parle prouvent surabondamment qu'elle n'a pas eu le mauvais goût de se désigner sous ce nom. Nous pensons donc qu'il faut voir dans *madame Marguerite* non pas elle, mais sa nièce, Marguerite de Berry, plus tard Marguerite de Savoie, fille de François I^{er}, née en 1523.

29—15. — *Mais les grandes affaires survenuz au Roy depuis*. — Il s'agit sans doute de la quatrième guerre entre François I^{er} & Charles-Quint, qui commença en 1542. Il est vrai que la traduction de *Le Maçon* n'était pas encore publiée, mais des copies manuscrites circulaient à la cour.

30—15. — *Auffy la paix d'entre luy & le Roy d'Angleterre*. — En 1543, Marie Stuart, à peine âgée d'un an, venait d'être nommée reine d'Écosse. Henri VIII songea à réunir ce pays à l'Angleterre par le mariage de son fils Édouard avec cette reine au berceau. François I^{er} fit avorter ce projet. Henri VIII,

mécontent, entra dans la ligue formée par Charles-Quint dans le but de démembrer la France.

31—15. — *L'accouchement de madame la Dauphine.* — Après dix ans de stérilité, Catherine de Médicis venait de mettre au monde un fils, François II, le 3 janvier 1543.

32—16. — *Estant assurez qu'ilz auront ce présent ici plus agréable.* — Ce dernier membre de phrase est conforme au texte du Ms. 7576^a. Les autres manuscrits portent : *Estant assurez que si quelcun trouue, &c...*

33—17. — *Mais dist à Simontault qu'il commençast, ce qu'il feit.* — *Mais dist à Simontault : commencés à dire quelque bonne chose, & l'on vous écoutera. Lequel, conuiz de tout le monde, se print à dire* (7576^a).

CONJECTURES SUR LES PERSONNAGES DE L'HEPTAMÉRON.

DAGOUCIN.

D'après le prologue & les épilogues des différentes Nouvelles, Dagoucin nous apparaît avec un caractère mélancolique. Sa sagesse est si grande qu'il préférerait mourir que de dire une folie. Jamais il ne médit des femmes & cependant il craint leur amour, de peur d'être trompé.

Jusqu'à ce jour le véritable nom de ce personnage n'a pas été découvert. Nous croyons cependant pouvoir émettre une conjecture à son égard, basée sur les faits suivants. Dans l'épilogue de la Nouvelle VIII, Dagoucin défend si bien la constance en amour que Simontault l'accuse « de reuer la

Republique de Platon qui s'écrit mais ne s'exprimente pas. » Or dans l'entourage de Marguerite se trouvait un certain *J. de la Haye*, fort épris de ce philosophe & qui avait traduit du latin les *Commentaires* de Marsile Ficin sur le Banquet de Platon. — Plus loin, Dagoucin avoue une passion malheureuse dont Parlamente connaît si bien l'objet qu'il est de toute évidence que cet objet & elle ne font qu'un. En ouvrant le *Tombeau de Marguerite*, nous trouvons sous la signature de *Rob. de la Haye* le quatrain :

J'ai eu longtemps la larme à l'œil,
Perdant un Roi qui fut mon père :
Maintenant je double mon deuil
Perdant sa sœur qui fut ma mère.

Ce Robert de la Haye, dont le nom n'existe qu'à ce seul endroit, ne serait-il pas le même que *J. de la Haye*, caché sous le pseudonyme de Dagoucin ?

ENNA SUITE.

L'édition de 1558 défigure ce nom pour en faire *Emar-suite*. L'éditeur trouvait-il qu'il existait trop de transparence dans les deux premières syllabes de ce nom formant l'anagramme de Anne ? Du reste, d'après le caractère de cette jeune femme, M. Leroux de Lincy a cru reconnaître Anne de Vivonne, mère de Brantôme, qui, d'après le dire de ce dernier, était une des devisantes de l'*Heptaméron* (*Dames galantes*, Discours 1^{er}). Nous admettons cette conjecture, qui se trouverait encore confirmée par la remarque que nous avons faite sur les deux premières syllabes du nom.

GUEBRON.

L'édition de 1558 porte *Guebron*. — Nous avons lu avec le plus grand soin les prologues & les épilogues des diffé-

rentes Journées & Nouvelles, afin de bien nous pénétrer de l'esprit de ce personnage sur le vrai nom duquel aucune conjecture n'a été émise. A ses raisonnements sensés, aux retours qu'il fait volontiers vers les anciens, au ton sentencieux avec lequel il débite maximes & proverbes nombreux, nous avons cru reconnaître sous ce pseudonyme Nicolas Bourbon, bon pédagogue & précepteur de Jeanne d'Albret, fille de Marguerite d'Angoulême.

HIRCAN.

M. Leroux de Lincy pense que ce personnage pourrait bien être Charles d'Alençon, premier mari de l'auteur de l'*Heptaméron*. Tous les éditeurs qui l'ont suivi ont émis cette conjecture sans plus ample informé. Nous ne sommes nullement de cet avis. Quel intérêt, en effet, aurait poussé la reine de Navarre à placer dans le cadre de son œuvre un homme mort depuis longtemps, qu'elle n'avait jamais aimé & dont la perte ne lui avait causé aucun regret? D'un autre côté & à première vue, Hircan rappelle l'anagramme de Henri. Or, comme nous aurons l'occasion de le constater plus d'une fois dans ces notes, Marguerite aimait beaucoup forger les noms de ses personnages avec une partie anagrammatique des noms qu'ils portaient dans la vie réelle. En cherchant aussi dans les prologues & les épiques de l'*Heptaméron*, nous reconnaitrons que Hircan est un homme de morale très relâchée, aimant fort le plaisir & les dames qui répondent à ses avances. La fidélité à sa femme est chose inconnue pour lui. Il prétend que l'esprit de l'homme a besoin de distractions, se moque hautement de ceux qui meurent d'amour, parce que, ajoute-il, « en amour la fortune sourit aux audacieux. » Ces traits sont presque identiques à ceux qui forment le caractère d'Henri d'Albret. Dans ses lettres, Marguerite se plaint de ne pouvoir l'empêcher de jeter les yeux sur d'autres femmes & d'aimer les dames espagnoles. Si encore il n'était que

voilage, mais il est indifférent. Sa femme le sent bien. Elle lui reproche, pendant qu'elle est enceinte & séparée de lui, de ne pas même lui faire *le plaisir de luy escrire un seul mot*. Reproche d'autant plus cruel que les grossesses de la reine de Navarre furent toujours difficiles & douloureuses. En rapprochant point à point ces deux caractères, Hircan & Henri d'Albret, le lecteur curieux sera vite convaincu que les commentateurs qui nous ont précédé ont dû suivre une mauvaise piste, & que Marguerite a voulu dépeindre le roi de Navarre & non pas le duc d'Alençon.

LONGARINE.

Longarine est une jeune veuve, gaie, franche, ayant toujours vécu en parfaite intelligence avec son mari. Elle tourne tout au côté risible. Quant aux amoureux, elle n'en a nul souci & les congédie bel & bien, ayant éprouvé que ce sont gens qui pensent beaucoup plus à leurs plaisirs qu'à la femme qu'ils prétendent aimer. Tous les traits de ce caractère se rapportent assez bien à M^{me} de Chastillon. « Cette dame, dit Brantôme, demeura veuve fort ieune & belle, sage & vertueuse, & pour cela fut esue dame d'honneur de la feue reyne de Navarre. » M^{me} de Chastillon était une fille de la maison de Chabannes, héritière de la maison de Dammartin.

NOMERFIDE.

Le pseudonyme de Nomerfide est jusqu'à ce jour resté impénétrable. En 1878, M. Félix Franck, dans une notice mise en tête des *Comptes du monde aventureux*, publiés chez Alph. Lemerre, dit : « La belle comtesse de Chasteaubriant, François de Foix, maîtresse du roi, désignée sous le nom de *Nomer fide* parmi les devisantes de l'*Hoptandron*. » M. Franck a sans doute des raisons pour émettre cette opi-

nion, mais il néglige de nous les faire connaître. Nous nous contenterons de remarquer qu'au prologue de la deuxième Journée, Parlements donne sa voix à Nomerfide comme à la plus jeune, mais non pas à la plus folle. Or la comtesse de Chateaubriant, née en 1475, était plus âgée que la reine de Navarre elle-même. Nomerfide ne serait-elle pas plutôt nièce de Marguerite d'Angoulême, Marguerite de France, plus tard Marguerite de Savoie. Née le 5 juin 1523, elle est bien la plus jeune des déviantes. Elle n'en est pas la plus folle non plus, puisque, pour sa sagesse, on lui donna le nom de Minerve de la France.

OISILLE.

M. Leroux de Lincy a cru voir dans cette veuve de longue expérience, que chacun révère comme la plus âgée, le portrait de Louise de Savoie, mère de la reine de Navarre. Il se base aussi sur ce que le nom de Oisille est bien près de l'anagramme de *Loyse*. Quelques manuscrits, du reste, écrivent *Ofile*. C'est une preuve, soit; mais il n'y avait pas qu'une Loyse à la cour de Marguerite, & la sagesse, la vertu & la piété de dame Oisille nous paraissent fort peu convenir à la personne de la régente de France, femme d'un esprit souple, insinuant, d'une grande dépravation de mœurs, d'une cupidité sans égale, & qui rechercha & trouva dans la possession du pouvoir la satisfaction de ses passions. « Il y avait à la cour de Marguerite, dit M. Félix Franck dans une note à la notice que j'ai citée précédemment, une autre *Loyse*, Louise de Daillon, sénéchale de Poitou, compagne habituelle de litière de la reine de Navarre, grand'mère de Brantôme & mère d'Anne de Vivonne (une des *deviantes* de l'*Heptaméron*, dont elle savait plus d'un secret, au dire de Brantôme). — La maison de Bourdeille était du Périgord; la famille du Lude (celle de Louise de Daillon) du Poitou, & celle de Vivonne, de la Guyenne : elles étaient donc proches voisines. Or, dans l'entretien qui sépare la XXII^e Nouvelle

de l'*Heptaméron* de la XXIII^e, M^{me} Oisille dit : « Vous m'avez remis en mémoire vne piteuse hifoire que feray contraincte de dire, pour ce que ie fais voisns du pais où de mon temps elle est aduenü. » Et elle commence ainsi : « Au pais du Perigord y auoit vn gentilhomme... » Sans doute Louise de Savoie, comme comtesse d'Angoulême, s'était aussi, jadis, trouvée du voisinage; mais ce propos ne convient-il pas mieux encore à une personne appartenant vraiment au pays, à Louise de Daillon, qu'à une princesse d'origine étrangère ? »

Nous sommes heureux que cette opinion, qui était la nôtre, se trouve confirmée par cette note. Le caractère gai & sévère, piquant & vertueux de dame Oisille nous a toujours paru s'appliquer parfaitement à Louise de Daillon, sénéchale de Poitou, dame douairière de la Châtaigneraye. Cette dame était tenue en si haute estime à la cour qu'à la mort de M^{me} de Chastillon, dame d'honneur de la reine de Navarre, le roi la nomma à sa place & l'envoya quérir en sa maison. Il la donna de sa propre main à la reine sa soeur, parce qu'il ne connaissait aucune personne aussi sage & aussi vertueuse, si bien qu'il l'appelait *notre cheualier sans reproches*. Le respect des personnages de l'*Heptaméron* pour cette dame se trouve expliqué naturellement.

PARLEMENTE.

Nous ne nous appuierons pas longtemps sur ce personnage, sous lequel on a toujours & à juste raison reconnu la reine de Navarre elle-même. N'est-elle pas la femme d'Hircan ? N'est-ce pas elle qui propose de raconter des Nouvelles ? Ce nom même n'est-il pas pour elle un excellent qualificatif ?

SAFFRENT.

Saffrent est un gentilhomme chargé de divertir. Son seul désir est d'être surtout agréable à une dame de la com-

pagnie. Il est volage. Quelquefois il a été malheureux en amour, faute d'avoir su conduire ses entreprises avec prudence. Aussi réclame-t-il l'indulgence à l'égard des amoureux & veut-il qu'on leur pardonne les folies qu'ils peuvent commettre. Nous avons essayé de rapprocher ces traits, relevés dans les différents prologues ou épilogues de l'*Heptaméron*, d'un des personnages intimes de Marguerite. Voici ce que nous avons trouvé :

Dans le quatrième discours des *Dames Gallantes* de Brantôme, une dame, en parlant de l'amiral Bonnivet, dit au roi : « Et par ainsy i'en passe mon temps, car il est fort plaisant & dit de très bons mots ; si bien qu'on ne sçauroit s'en garder de rire quand on est près de luy, tant il rencontre si bien. » Bonnivet était en effet un boute-en-train. Il désirait plaire à Marguerite-Parlemente. C'était, par excellence, l'homme à bonnes fortunes. Ses entreprises pour se faire aimer de la sœur de François I^{er} épouèrent. Personne mieux que lui n'était en droit de réclamer l'indulgence pour les amoureux. Pour nous, Saffredent & Bonnivet ne font qu'une seule & même personne. La reine de Navarre lui devait bien une place dans un recueil où bon nombre de Nouvelles ont eu pour thème ses aventures galantes.

SIMONTAULT.

M. Leroux de Lincy a cru voir dans ce personnage Henri de Navarre, second mari de Marguerite. Telle n'est pas notre opinion, puisque nous avons essayé de démontrer que Henri de Navarre n'était autre que Hircan. Le problème reste donc à résoudre. Nous avons tenté cette solution en employant les procédés qui nous avaient réussi jusque-là. Nous n'avons rien trouvé de plausible. Est-ce Antoine du Moulin ? Est-ce un autre ? Ce sont là des suppositions toutes gratuites de notre part & sur lesquelles nous ne voulons pas insister.

Pour compléter ces conjectures, nous avons établi un tableau des Nouvelles dites par chacun des personnages, afin que le lecteur, en s'y reportant immédiatement, puisse juger si les Nouvelles racontées sont bien dans les sentiments que nous avons assignés à chaque conteur.

DAGOUCIN : IX — XII — XXIV — XXXVII — XLVII
— LVIII — LXIII — LXVII — LXXII.

ENNASUITE : IV — XIX — XXVII — XXXVI — XLVIII
— LIII — LXVI.

GENURON : V — XVI — XXII — XXXI — XLIII —
LX — LXV.

HIRCAN : VII — XVIII — XXX — XXXV — XLIX —
LVI — LXIX.

LONGARINE : VIII — XV — XXV — XXXVIII — L —
LIX — LXII.

NOMERFIDE : VI — XI — XXIX — XXXIV — XLIV —
LV — LXVIII.

OISILLE : II — XVII — XXIII — XXXII — XLVI —
LI — LXX.

PARLEMENTE : X — XIII — XXI — XL — XLII —
LVII — LXIV — LXXI.

SAPPREMENT : III — XX — XXVI — XXXIX — XLI —
LIV — LXI.

SIMONTAULT : I — XIV — XXVIII — XXXIII — XLV
LII — LXVII.

NOUVELLE PIERRE

M. Lesaux de Lancy a retrouvé dans le Trésor de Chartres des lettres de rémission accordées au seigneur de Saint-Aignan, & dans lesquelles on peut lire une partie des circonstances de ce fait. Cette nouvelle repose donc sur un fait véritable qui a dû se passer avant l'année 1521.

1—22. — *En la ville d'Alençon* — Le Ms. 77,6² intitulé *Angoulême*.

2—22. — *De vivant de son Cousin, devant lui.* — Charles IV, duc d'Alençon, premier mari de Marguerite d'Angoulême, né en 1492. E contribua au désastre de Pavie par sa coupable pusillanimité à arrêter la retraite de l'arrière-garde qu'il commandait au moment où son concours pouvait encore décider du sort de la bataille. L'histoire, peut-être trop sévère, a prononcé en cette occasion le gros mot de lâcheté. La courageuse conduite de Charles d'Alençon à Marignan suffit pour repousser cette accusation. Il est ainsi quelquefois des heures terribles dans la vie d'un homme & qui semblent marquées par le doigt de la fatalité. Ce fut une de ces heures qui sonna à Pavie pour le mari de Marguerite. Il ne survécut qu'un mois à son déshonneur &, le 11 avril 1525, il expira à Lyon, dans les bras de sa femme qu'il laissait veuve sans enfant.

3—22. — *Un procureur nommé Saint-Aignan.* — Les lettres de rémission le nomment Michel de Saint-Aignan. Il résidait & demeurait à Alençon, où il fut tenu longtemps en honneur & bonne réputation. Sa prospérité même n'avait pas manqué de lui attirer beaucoup d'envieux, qui cherchèrent par mille moyens à le faire chasser de la ville.

4—22. — *L'Euesque de Sées. — D'un prelat d'Eglise duquel ie tairay le nom pour la réuerence de l'Etat* (édit. 1558, 1559 & suiv.).

Cet évêque est Jacques de Silly, nommé à l'épiscopat de Sées le 26 février 1511. Il mourut en 1539. Son père, Jacques de Silly, était chambellan du roi & maître de l'artillerie de France.

5—22. — *Pour faire mourir la duchesse. — Marguerite d'Angoulême, alors duchesse d'Alençon.*

6—22. — *Lieutenant general. — Gilles du Mesnil, lieutenant général du présidial, bailliage & sénéchaussée d'Alençon.*

7—22. — *Le filz du lieutenant, nommé du Mesnil. — Les lettres de rémission n'en font pas un portrait très flatteur. Ce Jacques Dumesnil, disent-elles, était un « ieune homme auquel led. suppliant auroit fait tous les plaisirs & auantaiges qu'il luy auroit esté possibles, donné accès & habitude en sa maison; pensant que led. Dumesnil feust son loyal amy, chargea à sa femme & seruiteurs le traicter comme son frere, quand il viendroit, esperant led. suppliant Aignen estre moyen qu'il espouseroit l'une de ses parentes. Lesquelz bons tours & humanitez led. Dumesnil auroit mal recongneuz; mais, faisant le mal contre le bien, suruant la voye de iniquité, auroit mis & efforcé mettre diuision, entre led. de Saint Aignen & sad. femme, qui tousiours auroient vescu en bonne grande & parfaite amour. »*

8—23. — *Pensant que, quand il l'entendrait cella le chastiroit d'aymer tant. — Pensant que quand il entendrait cela il se chastiroit de l'aymer tant* (édit. de 1558).

9—24. — *Pour oster toute suspicion. — Suspicion, 7572^a.*

10—24. — *Et trouua sa damoiselle à vespres aux Iacobins. — Le couvent des Jacobins était dans un des faubourgs d'Argentan.*

11—26. — *Et en demandant qu'est-ce? luy fust dist. — En demandant qu'est-ce* (édit. 1558).

12—26. — *Vng nommé Thomas Guerin.* — Venu là pour ses affaires, disent les lettres de rémission.

13—26. — *Vint donner tant de coups d'espée.* — Les lettres de rémission prétendent que Jacques du Mesnil fut frappé non par Thomas Guérin, mais par un nommé Colas, serviteur de Saint-Aignan.

14—27. — *S'en alla en franchise aux Iacobins.* — Le christianisme avait emprunté aux temples païens leurs immunités & leurs franchises. Le droit d'asile fut alors un puissant moyen de propagation & d'autorité. C'était un privilège dont jouissaient certains lieux d'arrêter dans leur enceinte l'exécution des lois contre ceux qui parvenaient à s'y réfugier. Ce droit constituait un appel à Dieu de la justice des hommes, un rempart du faible contre le fort. Le temple & son porche furent réputés asiles ; lorsque l'église n'avait pas de porche, on comptait tout autour des murailles un arpent de terrain qui était également sacré. Souvent aussi il y avait, scellé dans le mur, un anneau de salut qu'il suffisait de saisir pour être inviolable. Au xv^e siècle, ce droit perdit beaucoup du respect dont il avait été l'objet. Une ordonnance de 1515 le restreignit considérablement. En 1539, François I^{er} l'abolit. C'était saluer le progrès. Car ce droit est incompatible avec la civilisation, & inconciliable avec une législation régulière, puisque la loi est ou doit être l'asile de tous.

15—28. — *Affin qu'elle ne fust plus crue en tesmoignage.* — Les ribaudes, les bourdelières & filles publiques de toute sorte n'avaient pas le droit de tester en justice.

16—29. — *Le procureur l'eust à sa requeste.* — Il s'agit des lettres de rémission, qui furent octroyées par le roi à Châtellerault au mois de juillet 1526.

17—29. — *Les quinze cens escuz.* — Le Ms. 7576⁵.⁵. dit les xv^e escuz.

18—30. — *Les deux leudes contremont.* — Cette manière occulte de jeter les sorts, qui constitue l'envoûtement, était

encore en usage au xvii^e siècle. Les figures portaient le nom de *vols* ou *voust*. Ce sortilège remonte à la plus haute antiquité. Platon le mentionne dans ses *Lois*. « Il est inutile, dit-il, d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent point s'inquiéter des petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres & de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont eu une foi confuse à la vérité de ces maléfices. » La même superstition existe chez les naturels du nouveau monde. Les Illinois, d'après le P. Charlevoix, font de *petits marmousets*, pour représenter ceux qu'ils veulent faire mourir & leur percent le cœur.

19—30. — *Ceux qui les ont esleus. — Ceux qui les auront esleus* (7576^{s. s.}).

20—30. — *Le chancelier d'Alençon Brinon*. — Jean Brinon, seigneur de Villaine, de Remy & d'Auteuil, conseiller du roi, premier président du parlement de Rouen, chancelier d'Alençon & de Berry, était un orateur distingué & un négociateur habile. Homme de bien & bon justicier, il a laissé un poème intitulé *les Amours de De Sydire*. Il mourut à Paris le 4 avril 1528.

21—30. — *Parce qu'elle avoit tant ce viel seruiteur, & avoit en tant d'autres choses cogneu sa meschanceté. — Parce qu'elle avoit tant ce viel seruiteur du Mesnil & avoit en tant d'autres choses connu la mechanceté du procureur* (7576^{s. s.}).

22—31. — *Ma dame la Régente*. — Louise de Savoie, régente pendant la guerre d'Italie & la captivité de son fils François I^{er} en Espagne. Elle conserva le titre jusqu'à sa mort, bien que n'en ayant plus les fonctions.

23—31. — *Nommé La Barre*. — Jean de La Barre, prévôt & gouverneur de Paris depuis le mois de mai 1526, époque de la promulgation de l'édit qui réunissait la charge de bailli à celle de prévôt. Il mourut dans cette charge en 1533.

24—31. — *Et commuer la mort en quelque peyne cruelle. — Et sa mort commuée en quelque autre peine corporelle* (7576^{s. s.}).

25—31. — *Aux gallères de Sainã Blancart* — Le Ms. 7572^s donne à tort *Sainã Blanchet*. Il s'agit en effet de Bernard d'Ormezan, amiral des mers du Levant, conservateur des port & tour d'Aiguemortes, qui portait le titre de baron de Saint-Blancart. Il fut nommé en 1521 général des galères du roi & mourut en 1538.

26—33. — *Une histoire véritable. — Une chose véritable* (7572^s).

NOUVELLE DEUXIESME.

Les événements de cette Nouvelle se passèrent en 1530, puisque ce fut cette année-là que Marguerite eut, de son second mariage avec le roi de Navarre, un fils nommé Jean, qui ne vécut que deux mois.

1—34. — *Sainã-Florentin*. — Cette église, fondée au x^e siècle par le comte d'Anjou, Foulques dit *Néra*, était la paroisse spéciale des roturiers.

2—38. — *De l'honorer autant qu'il estoit possible. — De l'accompagner & honorer* (7576^{s. s.}).

3—38. — *...duquel ne nous peult effacer mort, enfer ne péché.* — Citation de l'Évangile.

4—39. — *Et sur toutes a vne. — Et sur toutes d'Ennasuite* (7576^s & 7576^{s. s.}).

NOUVELLE TROISIESME.

Cette Nouvelle se rapporte à Alphonse V, roi d'Aragon & de Sicile, surnommé *le Magnanime*. Il succéda à son père,

Ferdinand le Juste, en 1416. Désigné par Jeanne II, reine de Naples, pour son héritier, il fut obligé de disputer cet héritage à René d'Anjou. Il aima les lettres, accueillit dans ses États les savants bannis de Constantinople & fut poète à ses heures. Son plus grand défaut fut de se livrer à ses plaisirs. Il était amoureux aux dépens de ses sujets. En 1415, il avait épousé Marie, fille de Henri III, roi de Castille, & vivait avec elle en assez mauvaise intelligence. Il y a donc lieu de croire que le fond de cette Nouvelle est vrai. Toutefois il faut admettre que l'aventure se passa avant 1443, époque où Alphonse V s'empara du trône de Jeanne II; car, devenu roi de Naples, il ne fit pas venir sa femme dans cette ville.

Brantôme, *Dames gallantes*, Disc. I, raconte une Nouvelle à peu près semblable, mais dont la fin est beaucoup plus tragique.

1—40. — *Vng carneual*. — *Vng carefme entrant* (édit. 1558). On disait aussi *carefme prenant*. Cette expression était très usitée.

2—41. — *L'homme croit volontiers ce qu'il veut*. — *Ce qu'il voyt* (7576^a).

3—41. — *Qui ne l'auoit encores loing perdu de vue*. — *Encore longtemps* (7576^a).

4—42. — *Et pour ne perdre la présence*. — *La présence du Roy* (éd. 1558).

5—42. — *Delibera le rendre*. — *Pensa rendre la pareille au Roy* (éd. 1558).

6—43. — *Je la préfère à toute aultre chose*. — *Ma dame...* — *Le gentil homme luy dist : ma dame...* (éd. 1558).

7—46. — *Iouèrent la vengeance dont la passion auoit été importable*. — M. Leroux de Lincy voit dans cette phrase une allusion aux mystères ou pièces de théâtre religieuses, dont les représentations étaient si fréquentes aux xv^e & xvi^e siècles. Le mystère de la *Vengeance* vient, dans l'ordre chronologique des faits, après les mystères de la *Passion* & de la

Résurrection. Il contient la représentation des malheurs qui ont frappé les auteurs de la mort de Jésus-Christ, Ponce Pilate entre autres. Il se termine par la prise de Jérusalem & la destruction de cette ville. (Voy. t. II, p. 352 & suiv. de l'*Histoire du Théâtre-François*, des frères Parfaict.)

8—47. — *Voyant une tête de cerf qui estoit esleuée en la maison du gentil homme.* — C'est un usage fréquent en Italie & surtout à Naples; les cornes, & tout objet pointu en général, ont la propriété de détourner la *jettatura*, autrement dit le *mauvais ail*. Beaucoup d'Italiens superstitieux portent dans ce but des cornes en corail suspendues à la chaîne de leur montre.

9—47. — *Io porto le corno, ciascuno lo vede; ma tal le porta, che non lo crede.* — Je porte les cornes, chacun le voit; mais tel les porte, qui ne le croit.

NOUVELLE QUATRIESME.

Cette Nouvelle est historique & se passa de 1520 à 1525. La reine de Navarre en fut l'héroïne. L'aventure se serait passée au château de Bonnavet en Poitou. Brantôme, qui connaissait admirablement la chronique scandaleuse de la cour de France, dit, dans les *Vies des Hommes illustres & grands Capitaines françois*, en parlant de l'amiral de Bonnavet: « Il y a vn conte, dans les *Nouvelles de la Reyne de Navarre*, qui parle d'un feigneur fauory d'un Roy, qui, l'ayant conuié en vne de ses maisons, & toute sa court, auoit fait vne trappelle en sa chambre, qui alloit en la ruelle du liét d'une grande princesse, pour coucher avec elle, comme il fist & y coucha; mais, comme dit le conte, il n'en tira que des esgratignures. Toutesfois c'est assavoir: ce conte est de luy, mais ie ne nommeray point la princesse. » Ce qui n'empêche pas Brantôme de la nommer à la page suivante.

« L'assertion de Brantôme est généralement regardée comme vraie, dit M. Leroux de Lincy. Il faut observer cependant que Marguerite a eu le soin de mettre dans son récit plusieurs circonstances de nature à dérouter les curieux : ainsi Marguerite n'était pas veuve de deux époux, puisque le Roi de Navarre lui a survécu ; elle avait une fille de son second mariage, tandis que la princesse de Flandre mise en scène n'avait pas d'enfants vivants de ses deux époux. La tentative de l'amiral de Bonnivet ne peut avoir eu lieu qu'avant la bataille de Pavie (mars 1525), puisque ce beau & hardi séducteur y fut tué. En représentant la princesse comme veuve, Marguerite a eu sans doute la pensée de rendre moins criminelle la conduite du gentilhomme. »

1—51. — *Qui estoit la plus ioyeuse & meilleure compaignie qu'il estoit possible. — Qui estoit de ioyeuse vie, qui estoit la meilleure, &c.* (éd. 1558). — Marguerite, en effet, était entourée d'une cour joyeuse & savante. Bonaventure, des Perriers, J. de La Haye, Clément Marot, Gabriel Chappuis, Antoine Le Maçon, &c.

2—62. — *Tapissée par le haut, & si bien nattée.* — C'est-à-dire que les murs étaient tendus de tapis & le sol de nattes. Toutes les chambres luxueuses de l'époque étaient ainsi. Cette remarque est nécessaire pour bien comprendre le stratagème employé par l'amiral Bonnivet.

3—55. — *La dame d'honneur.* — *M^{me} de Chastillon.* — « Ce fut celle-là qui bailla ce beau conseil à cette dame & grande princesse, qui est écrit dans les *Cent Nouvelles de la dite Reyne*, d'elle & d'un gentilhomme qui avoit couché la nuit dans son lit par une trapelle dans la ruelle, & en vouloit iouir ; mais il n'y gagna que de belles esgratignures dans son beau visage ; & elle s'en voulant plaindre à son frère, elle lui fit cette belle remontrance qu'on verra dans cette Nouvelle, &c... Et si vous voulez sçavoir de qui la Nouvelle s'entend, c'estoit de la Reyne mesme de Navarre & de l'amiral Bonniuet, ainsi que ie le tiens de ma feue

grande mère : dont pourtant me semble que la dite Reyne n'en deuoit celer son nom, puisque l'autre ne peut rien gagner sur sa chasteté. » (BRANTÔME, *Dames gallantes*, Disc. IV.)

4—56. — *Si vous le faides pour vostre honneur. — Laissez faire à l'amour & la honte qui le scauront mieux tourmenter que vous & le faides pour vostre honneur* (éd. 1558).

5—58. — *Le plus qu'elles peuuent. — Encores qu'ilz la fuient le plus qu'ilz peuuent* (7572⁴).

NOUVELLE CINQUIESME.

Aucune indication ne permet de préciser la date de cette aventure.

1—62. — *Coullon. — Coulon, petit bourg situé sur la Sèvre niortaise, à 11 kilomètres de Niort environ.*

2—64. — *Qui y allèrent si bien accompaignez. — Eux & la iustice s'y en allèrent* (7576²).

3—65. — *Les vns disoient : ces beaux pères. — Les vns disoient : fiez-vous en ces beaux pères* (7576²).

4—65. — *Et puis la veulent offer à nos femmes. — Le mary disoit : ils n'osent toucher l'argent la main nue & veulent bien manier les cuisses des femmes, qui sont plus dangereuses* (éd. 1558 & 1560).

5—65. — *Pleins de morts & de pourriture. — Allusion à la parabole de l'Évangile.*

6—65. — *Par les fruidz, cognoissez vous quels arbres sont. — Parabole de l'Évangile. Marguerite, qui avait beaucoup de rapports avec les réformés, semble avoir pris l'habitude de citer textuellement & à tout propos les paroles de l'Évangile.*

7—65. — *Gardien*. — On nommait ainsi le supérieur d'un couvent de Cordeliers.

8—65. — *Tant veu & leu de beaux exemples*. — Le Ms. 7576^a ajoute : *qu'il est impossible qu'elles ne soient femmes de bien*.

9—66. — *Et qui, si fort pressées, gardent soigneusement leur chasteté*. — L'éd. de 1558 ajoute : *que doivent faire celles qui, ayant leur vie acquise, n'ont autre occupation que verser es saintes lettres, & d'ouyr sermons & prédications, & d'appliquer & exercer en tout aile de vertu ?*

NOUVELLE SIXIESME.

Bien que la reine de Navarre nous présente cette Nouvelle comme véritable, nous la retrouvons dans plusieurs conteurs du moyen âge :

Pierre Alphonse : *Discipline de Clergie*, ch. X, sect. vii, p. 48 & 123.

Gesta romanorum, cap. CXXII.

De la mauuaise Femme, Fabliaux de Legrand d'Auffy, t. IV, p. 188.

Boccace : *Décameron*, Journ. VII, Nouv. vi.

Les Cent Nouvelles nouvelles, Nouv. XVI, intitulée *le Borgne aveugle*.

1—68. — *Charles, dernier duc d'Alençon*. — Premier mari de Marguerite d'Angoulême, mort après Pavie, ce qui rapporterait les faits de ce récit avant 1525 (voir la note 2 de la Nouvelle I).

NOUVELLE HUICTIESME.

Le sujet de cette Nouvelle a été bien souvent traité par les conteurs français & italiens. Voici l'indication de quelques sources :

Le manoir d'Am, fabliau par Enguerrand d'Orly. *Fabliaux de Legend d'Aufy*, t. III, p. 256.

Boccace, *Decamerou*, Journ. VIII, Nouv. iv.

Poggio, Fautis : *For sibi cornus pro mouens.*

Novelle di Francesco Sacchetti, t. II, Nov. ccvii.

Les Cent Nouvelles nouvelles, Nouv. IX.

Malapicte, Douzote Nouvelle, Part. II, Nouv. ccvii.

Nous doutons, le *Decamerou* à part, que Marguerite ait eu connaissance de ces différentes sources.

1—77. — *En la comté d'Allez.* — Aujourd'hui Allez, canton de Limoux, département de l'Aude.

2—78. — *Il ne gaignoit que le plaisir qu'apporto quelque fois la diversité des viandes.* — *Au change de quoi il ne gaignoit finou que la diversité des viandes plaisir* (7573¹).

3—78. — *N'avoient rien party ensemble.* — Cette phrase est évidemment altérée, il faudrait : *n'avoient rien qu'ils n'eussent party ensemble.*

4—80. — *Luy arracha vng anneau qu'elle avoit au doigt.* — *Et en se partant du liâ, se ions d'elle, & se ionant, luy arracha vn anneau* (éd. 1558).

5—80. — *Me serois-je bien faic cocu moy mesme.* — Plusieurs manuscrits portent : *Ne serois je pas bien cocu moy mesme?*

6—82. — *Qui fut bien desesperé.* — *Estaby & desesperé* (éd. 1558).

7—83. — *Hircan & Saffredent deuroient avoir belle paour.* — *Hircan & Saffredent ne voudroient pourchasser les chambrières de leurs femmes* (éd. 1558).

8—85. — *Dagoucin, dist Hircan...* — Nous avons emprunté cette leçon au Ms. 7576². D'autres manuscrits & l'édition de 1558 supprimaient cette phrase & portaient : *Dagoucin, dist Hircan, ie vous veulx dire que si nostre amour...* La leçon que nous avons suivie nous paraît préférable, car

elle met dans la bouche de Dagoucin des paroles qui sont fort bien en rapport avec son caractère, & qui, par contre, peuvent paraître étranges dans la bouche d'Hircan.

9—85. — *La chose publique de Platon.* — La république de Platon, rêverie philosophique d'une application expérimentale fort douteuse.

10—86. — *Non loquendo, sed moriendo confessi sunt.* — Parole qui a sans doute donné naissance au dicton : « A ne pas parler on meurt sans confession. » La fête des Saints-Innocents, analogue à celle des fous, se célébrait le 28 décembre. Elle fut interdite à cause de ses excès.

11—86. — *Et ceux de vostre opinion ne meurent iamais.* — *Ha Saffredant! dist Dagoucin, où voulez vous donc estre aymé, puisque ceux de vostre opinion ne meurent iamais* (éd. 1558).

12—87. — *Vous puissent induire à y adiouster foy.* — *Vous y puissiez adiouster foy* (7572¹).

NOUVELLE NEUFVIESME.

L'aventure reproduite par cette Nouvelle, qui, au dire de a reine de Navarre, se serait passée trois ans avant l'époque où elle l'écrivit, c'est-à-dire vers 1544, se retrouve dans l'histoire d'un de nos premiers troubadours, Geoffroi Rudel de Blaye. Il vivait à la fin du x^me siècle. Son imagination suppléant à sa vue, il devint amoureux de la comtesse de Tripoli qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Consumé par ce feu intérieur, le malheureux troubadour dépérissait à vue d'œil. Enfin n'y tenant plus, il s'embarqua pour aller voir sa bien-aimée. Arrivé en vue de Tripoli, les forces lui manquèrent pour descendre à terre, tellement sa faiblesse était grande. La comtesse apprenant cette aventure, en fut si touchée qu'elle vint elle-même visiter son amant

inconnu sur le vaisseau qui l'avait amené. Elle condescendit même à lui adresser quelques paroles bienveillantes. Le troubadour en ressentit une si grande joie qu'il en mourut sur-le-champ.

1—89. — *Qu'il n'auoit nulle pretente d mieulx se contenter.* — Le Ms. 7576^a ajoute en marge les corrections suivantes : *Que celuy qui n'auoit aucune pretente d mieulx se contenter toutesfois; ou : Que celuy qui ne vouloit prétendre d mieulx s'en contentoit.* — L'édition de 1558 met : *Que luy qui l'auoit pretendue meilleure se contentoit très-fort.*

2—95. — *Car oncques place bien assaillie ne fut qu'elle ne fust prinse.* — *Ne fust pas bien assaillie sans estre prinse* (éd. 1559).

3—97. — *Le dernier reste m'est donné.* — *La dernière reste m'est donnée* (éd. 1558).

NOUVELLE DIXIESME.

« Nous avons tout lieu de croire, dit M. Leroux de Lincy, que cette Nouvelle a été inspirée à la reine de Navarre par quelque aventure advenue à la cour de Charles VIII & de Louis XII. La princesse, en déguisant les noms des acteurs principaux, a cependant mêlé à son récit des événements réels. Le début de cette Nouvelle pourrait même donner à penser que Marguerite a fait allusion à une aventure qui lui était personnelle. Cette comtesse d'Arande restée veuve, toute jeune encore, avec un fils & une fille, cela ressemble beaucoup à Louise de Savoie & à ses deux enfants. »

Nous nous associons pleinement à cette idée; toutefois nous sommes convaincus que l'aventure est personnelle à Marguerite & à l'amiral Bonniuet. Le portrait de Floride

se rapproche fort de celui de la reine de Navarre, & le caractère d'Amador n'est pas sans ressemblance avec celui de Bonivet. La mort même de ces deux personnages est presque identique.

1—98. — *En la comté d'Arande.* — Le comté d'Aranda appartenait alors à la maison d'Urrea.

2—98. — *Tollette.* — Tolède. Du latin *Toletum*.

3—99. — *En son chasteau de la Iafferye.* — L'édition de 1558 porte *Iafferye*.

4—99. — *Vice-roy de Cathaloigne.* — Catalogne. En 1496 ce vice-roi était Henri d'Aragon, comte de Ribagorce, duc de Ségorbe, dit l'*Infant Fortuné*.

5—99. — *Il auoit en sa compaignie.* — Or auoit le viceroy en sa compaignie (éd. 1558).

6—99. — *De gouverner vne chose publique.* — *Vne republique* (éd. 1558).

7—101. — *Cathelan.* — Pour Catalan.

8—101. — *N'auoit rien de son patrimoine.* — *N'auoit pas grand bien de patrimoine* (éd. 1558).

9—101. — *Car il n'auoit nul moyen de parler d'elle.* — Le gouverneur de Catalogne la venoit souuent visiter, & n'auoit garde de faillir Amador à la Compagnie, pour auoir seulement le plaisir de parler à Florinde (éd. 1558).

10—102. — *Laquelle auoit avecq Floride tellement courue.* — *Laquelle auoit esté nourrie d'enfance avec Florinde* (éd. 1558).

11—103. — *Elle n'ayt tous les cueurs des gentilz hommes.* — *S'il est possible que de ceste court elle n'ayt tous les cueurs des princes & gentils hommes* (éd. 1558).

12—104. — *L'Infant Fortuné.* — Quelques manuscrits & l'édition de 1558 écrivent *Enfant*. — Cet enfant était, comme nous l'avons déjà dit à la note 4, Henri d'Aragon.

Son surnom lui venait de ce qu'il naquit en 1445, après la mort de son père. Il n'eut pas d'enfants de son mariage avec Guyomare de Castro & de Norogna. Le fils dont parle Marguerite n'aurait donc pu être qu'un bâtard. Cependant M. Leroux de Lincy dit que le fils de l'*Infant Fortuné* doit être Alphonse d'Aragon, comte de Ribagorçe, duc de Sétgorbe, seul héritier mâle de la maison de Castille, proposé, en 1506, comme mari de Jeanne la Folle.

13—104. — *Le ieune duc de Cardonne.* — L'édition de 1558 écrit *Cadouce*. C'est une erreur évidente. Ce duc est le fils de Rémon Folch V. Ferdinand & Isabelle érigèrent en sa faveur le comté de Cardonne en duché.

14—105. — *La guerre recommença en Languedoc.* — Il serait plus juste de dire *en Roussillon*. Cette province, sous les règnes de Charles VIII & de Louis XII, fut souvent le théâtre des guerres entre la France & l'Espagne.

15—105. — *Luy promist y faire son debuoir,* — *Luy promit faire tout son pouuoir* (éd. 1558).

16—106. — *Tandis que les trefues duroient entre les deux Roys.* — En 1497 & en 1503. Il est présumable que, pour rester dans la plus grande proximité des dates véritables, Marguerite veut parler de celle de 1503, qui dura quatre mois.

17—106. — *L'heritiere duchesse de Medinaceli.* — Félix Marie, veuve du marquis de Priego, duc de Feria, sœur aînée de Louis-François de la Cerda, neuvième du nom, héritière des biens & titres de la famille de Medinaceli, après la mort de son frère, dernier duc de ce nom. Sous ce nom se cache Claude, fille de Louis XII, donnée en mariage à François d'Angoulême en l'année 1514.

18—106. — *Se conduisoit fs sagement & froidement.* — *Et finement* (éd. 1558).

19—107. — *Le plus de la lettre estoit des recommandations à Floride,* — *Durant ce temps escriyoit souvent Amadour à sa*

femme, mais le plus fort de la lettre estoit des recommandations à Florinde (éd. 1558).

20—109. — *Comtesse de Palamos*. — Les éditions portent *Pallamons*. Dans plusieurs autres endroits de la Nouvelle, comme on le verra, les manuscrits écrivent *Palamos*. C'est probablement la bonne orthographe. Nous ignorons ce qu'était ce comté.

21—110. — *M'ameye, ie vous supplie me conseiller*. — *Madame, ie vous pris me vouloir conseiller* (éd. 1558).

22—110. — *De m'adresser en lieu qu'il ne m'appartient de regarder*. — *L'une parce que j'attendois par long service vous en donner l'expérience; l'autre parce que ie doutois que penseriez une grande outrageance en moy (qui suis un simple gentil homme) de m'adresser en lieu qui ne m'appartient de regarder* (éd. 1558).

23—115. — *Où il ne demande rien davantage que la perfection*. — *Que la persuasion* (éd. 1558).

24—116. — *Amadour estima par cette parole qu'elle estimoit qu'il prenoit plaisir*. — *Amadour iugea par...* (éd. 1558).

25—117. — *Je ne scaurois entreprendre de vous compter par le menu*. — Ces mots manquent dans le Ms. 7572⁴.

26—117. — *Salces*. — Aujourd'hui Salces, à 24 kilomètres de Perpignan. Parmi les nombreux sièges que cette ville soutint à cette époque, le plus important eut lieu en 1503.

27—117. — *Luy donnaß Avanturade sa femme pour compaignye*. — *Luy donnaß sa femme pour compagne* (éd. 1558).

28—118. — *Luy poursuiuyrent que*. — *Luy promirent que* (éd. 1558).

29—118. — *Quand Floride se veid seule après le departement*. — *Quand Florinde seule ouyt le departement* (éd. 1558).

30—118. — *Ne sceut trouver moyen de le faire aller seulement iusques à son logis*. *Amadour arresta à Barcelonne*. — Le

Ms. 7572⁴ met deux points après *lopis* & continue ainsi la phrase : *qu'il fut cause qu'il n'arresta à Barzelonne.*

31—119. — *Car mon compte seroit assez long pour employer toute vne iournée. — Car au lieu de compte faudroit faire vn bien grand liure* (éd. 1558).

32—119. — *Le duc de Nageres.* — Pierre-Maurique Lara, comte de Trevigno, créé duc de Nagera par Ferdinand & Isabelle.

33—119. — *L'on n'oyoit en toutes les escarmouches crier que Nageres.* — Le cri de guerre ou cri d'armes servait soit à donner un signal, soit à se reconnaître dans la mêlée, soit à rallier les soldats & ranimer leur courage. Il n'appartenait qu'aux chevaliers ayant droit de porter bannière. Outre ces cris particuliers il y avait le cri général, celui du souverain ou du commandant en chef. Tantôt le cri de guerre était une phrase, comme celui des rois de France : *Mont joye saint Denis*; tantôt il indiquait la maison d'où le chevalier était sorti, comme celui des rois de Navarre : *Bigorre*, ou des sires de Beaujeu : *Flandres*; tantôt c'était une pensée, une devise, comme celui des comtes de Champagne : *Pas-savant le meilleur*; tantôt, comme dans le cas présent, il consistait dans le simple nom de famille. Ce dernier cri d'armes était la propriété de l'ainé. Dans les armoiries on le plaçait au-dessus du cimier dans un listel ondoyant, aux couleurs de l'écu.

34—119. — *Faisoient la guerre l'un contre l'autre. — Faisoient la guerre guerroyable* (7572⁴).

35—119. — *Enuoya vn grand nombre de fustes & autres visseaux.* — Cette phrase manque dans le Ms. 7572⁴. Les fustes ou flûtes étaient de légers bâtiments fort en usage dans la Méditerranée.

36—120. — *La maison qu'il tenoit forte contre eulx. — De mettre le feu à Palamons & le brusler en la maison où il tenoit fort contre eux* (éd. 1558).

37—123. — *L'amour qu'elle portoit au filz de l'Infant Fortuné. — Lequel congnoissant son grand & bonnesté cueur & l'amour qu'elle luy portoyt (7572¹).*

38—123. — *Le Roy estoit deliberé de luy presenter le pal. — C'était l'usage dans les États barbaresques d'empaler les esclaves chrétiens qui refusaient d'embrasser l'islamisme.*

39—125. — *Dont il tomba en telle tristesse. — En telle maladie (éd. 1558).*

40—126. — *Se laissa tumber entre ses bras. — Et se disant se laissa tumber... (éd. 1558).*

41—128. — *Maintenant que vous estes. — Maintenant que vous estes mariée (éd. 1558).*

42—128. — *Qu'il a merité de perdre le tout ensemble. — Nous avons préféré ici la leçon de l'édition de 1558 à celle des manuscrits qui n'offrent qu'une seule phrase : car, par la force d'amour, ie vous ay si bien gaignee que celuy qui, &c.*

43—128. — *Ne peuuent pecher quoi qu'ils fassent. — Ce quoy qu'ils fassent est en correction dans le Ms. 7596^a.*

44—128. — *Je m'en vais & n'espere iamais de vous voir. — Tout ce passage, depuis : Quant l'amour force le corps & le cueur, n'est pas dans les éditions de 1559 & 1560. En son lieu & place on lit les phrases suivantes : Ne doubtez point que ceux qui ont eprouvé les forces d'amour ne reiettent le blasme sur vous, qui m'avez tellement ravi ma liberté & esblouy mes sens, par vos diuines graces, que ne sachant désormais que faire ie suis contrainct de m'en aller sans espoir de iamais vous reueoir : assurez toutesfois que quelque part où ie fois, vous aurez toujours part du cueur qui demeurera vostre a iamais, soit sur terre, soit sur eau, ou entre les mains de vos plus cruels ennemis.*

45—130. — *Et vous deliberiez en quelque lieu. — Parquoy vous fault quant & quant rompre l'esperance que vous avez iamais eue en moy & vous deliberer qu'en quelque lieu... (éd. 1558).*

46—130. — *Qui fust morte en ceste rencontre. — En telle rouynne* (éd. 1558).

47—133. — *Frise.* — Drap de frise, grosse étoffe de laine noire. Aujourd'hui on donne ce nom à des toiles de Hollande venant de la province de Frise.

48—134. — *Et conclud d'ainfy faire. — Au hazard de laquelle il se mettoit, sa pensée comelne & deliberée fait tant* (éd. 1558).

49—134. — *Le grand gouverneur. — Le vice-roi de Catalogne.*

50—134. — *Locatte.* — Aujourd'hui Leucate, bourg du département de l'Aude, situé sur un étang qui porte le même nom, à 31 kilomètres sud de Narbonne.

51—134. — *Et se fait commander. — Et se hazarda de...* (éd. 1558).

52—138. — *Vostre meschante volunté. — Vostre meschancheté & appetit desordonné* (éd. 1558).

53—139. — *Ainfi comme vous auez veu. — Ainfy que vous auez ouy* (ibid.).

54—140. — *Elle n'eust iamais esté oye. — Elle ne l'eust point oye* (ibid.).

55—141. — *En ce disant print congé d'elle. — De luy* (ibid.).

56—141. — *En volunté de n'en bouger. — De s'en venger* (ibid.).

58—142. — *Le Roy de Grenade.* — Pour les besoins de son récit, peut-être aussi pour dérouter encore mieux le lecteur, Marguerite a confondu les faits. Le dernier roi de Grenade, Mahomet-Boabdil, fut chassé de ses États en 1493. Ce titre de roi de Grenade ne pouvait donc être pris, à l'époque où parle la reine de Navarre, que par un chef de révoltés prétendant à la succession des rois maures. De nombreuses révoltes eurent lieu en effet. Celle de 1500 à 1501

fut même si redoutable que Ferdinand en personne marcha dans les Alpujares.

58—142. — *La Roy y enuoya le prince son fils.* — Ferdinand & Isabelle n'avaient pas de fils. Il y a donc tout lieu de croire que Marguerite désigne ainsi leur gendre, Philippe d'Autriche, dit le Beau, mari de Jeanne la Folle.

59—142. — *Duc d'Albe.* — Frédéric de Tolède, marquis de Coria, à qui Ferdinand donna la ville de Huesca pour le remercier de ses services. Il mourut en 1527.

NOUVELLE ONZIESME.

Cette Nouvelle, qui se trouve la dix-neuvième de l'édition de 1558, a été remplacée dans celle de 1559 & les suivantes par les *Propos facitieux d'un cordelier en ses sermons*. Nous la donnons en appendice.

1—153. — *Madame de La Tremoille.* — Anne de Laval, cousine de Marguerite d'Angoulême, qui avait épousé en 1521 François, seigneur de La Tremoille.

2—153. — *Nommie Roucex.* — *Roucex* (7576^a); *Rouci* (7576^b.^b); *Roucy* (éd. 1558).

3—153. — *Sa maistresse estoit allée aux Cordeliers.* — L'édition de 1558 ajoute de *Thouars*. Ce qui nous a fait supposer que M^{me} de La Tremoille était Anne de Laval, puisque son mari était vicomte de Thouars.

4—156. — *Qui ne pense pas si legierement.* — *Qui ne s'en passe pas si legierement* (7572^a).

NOUVELLE DOUZIESME.

Cette Nouvelle doit son origine à un des faits les plus célèbres de l'histoire de Florence, qui se passa en 1537.

1—157. — *Vn duc de la maison de Medicis.* — L'édition de 1558 supprime le nom. Il s'agit du fils naturel du duc d'Urbain, Alexandre de Médicis, créé duc de Toscane par Charles-Quint en 1531.

2—157. — *Fille bastarde de l'Empereur.* — L'édition de 1558 ajoute : *Charles-Quint.* — Cette fille est Marguerite d'Autriche. Elle avait eu pour mère Marguerite de Varagest. Son mariage avec Alexandre de Médicis eut lieu en 1535.

3—157. — *Attendant son aage.* — L'édition de 1558 ajoute : *plus meur.*

4—158. — *Saige & honneſte dame, laquelle estoit ſeur d'un gentil homme que le duc aimoit comme lui meſmes.* — Ce gentilhomme est son cousin Lorenzino de Médicis. Il avait deux sœurs, Landamnie & Magdeleine. Elles épousèrent les deux frères : Pierre & Robert Strozzi. Tout en ignorant de laquelle il est ici question, nous constatons que la parenté de la dame & de Lorenzino n'est pas signalée par les historiens de Florence.

5—160. — *N'estoit prinſe par force.* — *Ou par force* (éd. 1558).

6—163. — *La mauuaiſe conſcience rendoit crainctif.* — *La mauuaiſe conſcience duquel* (éd. 1558).

7—165. — *Bien écoutée.* — *Bien eſtimée* (7576²).

8—166. — *La belle dame ſans mercy.* — Titre d'un poème de métaphysique amoureuse d'Alain Chartier. Voici les vers auxquels il est fait allusion :

Si gracieuſe maladie
Ne met gueres de gens à mort,
Mais il ſiet bien que l'on le die,
Pour pluſtoſt attraire confort.
Tel ſe plaint & tourmente fort,
Qui n'a pas les plus aſpres deulx ;
Et ſ'amours griefue tant au fort,
Mieulx en vault vng dolent que deux.

9—168. — *Par la vertu.* — *Quand nous commencerons d'honneur & de la vertu* (7572^a).

10—168. — *Que d'en idolatrer comme d'un ymaige.* — *Que d'en idolatrer comme plusieurs autres* (éd. 1558).

NOUVELLE TREIZIESME.

Le sujet de cette Nouvelle nous paraît historique, bien que nous ne soyons pas encore arrivés à découvrir les noms des personnages mis en scène. Le voyage de la cour en Normandie est peut-être une allusion à l'entrée de François I^{er} & de sa mère à Rouen, le 1^{er} octobre 1517.

1—172. — *Parloit d'un cheval.* — *Et en voulant parler d'un nauire parloit d'un cheval* (éd. 1558).

2—172. — *La croix.* — On plantait des croix aux bords des chemins pour guider les voyageurs. C'est une allusion à cet usage.

3—174. — *Nostre Dame de pitié.* — La Vierge représentée avec le corps de son fils sur les genoux.

4—179. — *Ceste douteuse voye.* —
Ce diamant suis celuy qui m'enuoye
Entreprenant ceste douteuse voye.
 (Éd. 1558.)

5—182. — *Nommé Iehan.* — Nous croyons, dit le bibliophile Jacob, qu'il s'agit ici du baron de Malleville, Parisien, qui périt sur la côte de Syrie, près de Beyrouth (qu'on appelait alors *Baruth* en français), dans une expédition contre les Turcs, & dont Clément Marot a composé l'éloge funèbre dans ses *Complaintes*.

6—186. — *Ne la condamnez pas sans l'oyr.* — *Sans la voir* (7576^a). — Ne serait-il pas question de Marguerite elle-même?

7—187. — *Comme vous verrez par vne histoire très veritable.*
 — L'édition de 1558 termine ainsi : *Je vous remercie, dist
 Simontault, car en me donnant vostre voix, ie serois bien mal
 gracieux si ie refusois à m'acquitter en l'endroit d'vne tant
 bonneste compaignie.*

NOUVELLE QUATORZIESME.

L'aventure de cette Nouvelle, qui est historique, doit se
 placer entre les années 1501 & 1503.

1—188. — *Chaumont.* — Charles d'Amboise, seigneur de
 Chaumont, neveu du cardinal d'Amboise, gouverneur de
 Milan en 1506.

2—188. — *Bonnivet.* — Guillaume Gouffier, seigneur
 de Bonnavet, amiral de France. Il est le héros de plusieurs
 des Nouvelles de l'*Heptaméron*.

3—189. — *Vne des plus braues & belles dames qui fust
 poinct dans la ville.* — La senora Clerice. — Brantôme, dans
 ses *Capitaines François*, dit, en parlant de Bonnavet : « Ce
 fust luy seul qui conseilla au Roi François de passer les
 monts & de suiure M. de Bourbon, ayant laissé Marseille,
 non tant pour le bien & le service de son maistre, que pour
 aller reuoir vne grande dame de Milan, & des plus belles
 qu'il auoit faicte pour maistrresse quelques années de de-
 uant; & en auoit tiré plaisir & en vouloit retaster. On dit
 que c'estoit la *senora Clerice*, pour lors estimée des plus
 belles dames de l'Italie; voylà qui le menoit. L'ay ouy
 dire ce conte à vne grande dame de ce temps là, & qu'il en
 auoit fait cas au Roy de ceste dame, & luy en auoit faict
 venir l'enuye de la voir & coucher avec elle : & voylà la
 principale cause de ce passage du Roy, qui n'est à tous
 cogneuc. »

4—189. — *Mettre la paille au deuant & l'arrester.* — Ex-

pression proverbiale fondée sur ce qu'on peut arrêter un cheval en lui présentant du fourrage.

5—196. — *Dont l'amitié dura, selon la coutume, comme la beauté des fleurs des champs.* — Bonnivet passait pour l'homme le plus volage & l'amoureux le plus inconstant qui fût au monde.

NOUVELLE QUINZIESME.

Brantôme, dans le Discours I des *Dames gallantes*, rapporte une aventure à peu près semblable.

1—202. — *La consolation de sa maîtresse.* — Cette maîtresse ne serait-elle pas Marguerite elle-même ?

2—206. — *Ne pouvant passer par le banc, faulta sur la table.* — *Et ne pouvant passer au long d'un banc, s'escoula au long d'une table* (éd. 1558).

3—207. — *Dès le soir mesme elle enuoya prier ce gentil homme de la venir veoir de nuict.* — *Car le soir mesme, elle, estant retournée coucher en vne autre chambre, avec d'autres damoiselles & ses gardes, enuoya prier, &c.* (éd. 1558).

4—213. — *Par le desespoir de ne pouvoir iamais estre aimée de vous.* — L'édition de 1558 porte seulement : *Or iugez, monsieur, sans fauueur lequel de nous deux est le plus punissable ou excusable ou vous ou moy. Je m'estime homme sage ne expérimenté qui ne vous donne le tort ven que ie suis ieune & ignorante, desprisée & contemnée de vous.*

5—217. — *Voilà deux escus que ie vous donne, lesquels sont dans vng papier, car ie sçay bien que vous n'y oseriez toucher.* — Tous les frères mendiants : jacobins, augustins, franciscains & carmes, ne pouvaient toucher ni or ni argent. En mettant les écus dans du papier, on tournait les réglemens de l'ordre.

6—217. — *Ce cordelier, bien aise de ses deux escuz, s'en va d trauers les champs le grand galop.* — Dans l'édition de 1558, au lieu de cette phrase, on lit simplement : *Vous en alliez d trauers les champs le beau galop.*

NOUVELLE SEIZIESME.

Au sujet de cette Nouvelle, voir Brantôme, Discours VI des *Dames gallantes*.

1—222. — *Chaulmont.* — Voir la note 1 de la Nouvelle XIV, page 293.

2—228. — *Et celles feules le sçauent qui ont expérimenté combien durent telles opinions.* — *Et celles le sçauent qui l'ont expérimenté & combien telles opinions durent* (éd. 1558).

NOUVELLE DIX-SEPTIESME.

L'aventure qui forme le sujet de cette Nouvelle est historique. Il est présumable qu'elle se passa en juillet 1521 dans la forêt d'Ardilly, lors du séjour de François I^{er} à Dijon.

1—231. — *Un comte d'Allemagne nommé Guillaume.* — Le comte Guillaume de Furstenberg. — « Il seruit le Roy François, dit Brantôme, l'espace de six à sept ans avec de belles compagnies toujours montans à six & sept mille hommes : mais après si longs seruices ou plustost rauages & pilleries, il fut soupçonné d'auoir voulu attenter sur la perſonne du Roy, dont i'en fais le conte ailleurs. Et, pour le mieux encore sçauoir, on le trouuera dans les *Cent Nouuelles de la Reyne de Navarre*, Marguerite, où l'on peut voir

à clair la valeur, la générosité & la magnanimité de ce grand Roy, & comme de peur l'autre quitta son service & s'en alla à l'empereur. Et sans qu'il estoit allié de madame la Regente, à cause de la maison de Saxe, d'où est sortie celle de Sauoye, possible eust-il couru fortune si le Roy eust voulu; mais il voulut faire paroître en cette occasion sa magnanimité plustost que de le faire mourir par justice. »

Dans une autre circonstance, où le comte Guillaume fut arrêté comme espion, François 1^{er} lui pardonna encore, après l'avoir considéré non comme tel, mais comme prisonnier de guerre. On trouva à la cour que le roi le traitait beaucoup mieux qu'il ne valait.

2—231. — *Le gouverneur de Bourgoigne, seigneur de la Trémoille.* — Louis II, sire de la Trémoille, vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460 & mort à Pavie en combattant. Il avait alors soixante-cinq ans. On le surnomma le *chevalier sans reproches* & il portait comme devise une roue avec ces mots : *Sans sortir de l'ornière*. En 1488, sous Charles VIII, il gagna la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, & s'empara du duc d'Orléans. Quand ce dernier monta sur le trône sous le nom de Louis XII, il garda ce vaillant capitaine auprès de sa personne, en lui disant cette phrase devenue célèbre : « Ce n'est pas au roi de France de venger les injures du duc d'Orléans. »

3—233. — *Robertet.* — Florimond Robertet, trésorier de France & ministre des finances sous Charles VIII, Louis XII & François 1^{er}, mourut en 1522. Son honorabilité & sa droiture lui valurent un signe particulier sur son blason. Ce signe lui fut octroyé dans les circonstances suivantes :

Le capitaine Sandricourt était dans le cabinet de Louis XII & Robertet s'y trouvait; Sandricourt parlait vivement des exactions des gens de justice & de finances : « Toutes les plumes volent, dit le bon roi en souriant. — *Fors vne, fors vne,* » dit gravement Robertet en montrant la sienne. Et le roi, pour lui rendre justice, voulut qu'il chargeât d'un vol de sable ses armoiries qui étaient d'azur à bande d'or & trois étoiles d'argent, & qu'il prit pour devise *fors vngs*.

4—235. — *D'un maistre dont il ne cognoissoit pas encores les complexions.* — D'après une lettre écrite par Marguerite à son frère & portant la date de 1536, il paraîtrait que Guillaume de Furstenberg témoigna quelques regrets de ses trahisons : « Le comte Guillaume, écrit-elle, m'a dit que ie escripie qu'il y a bien différence de purgatoire honteux d'Italie au paradis glorieux de ce camp; & m'a di& des fautes passées que l'ayme mieulx qu'il vous compte que moy. »

Dans « *la Marguerite de la Marguerite des princesses* » nous lisons encore ce passage, qui tendrait à démontrer que le comte porta la peine de sa déloyale conduite :

Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu,
En maudissant par mine & par honte
Les ennemis, tant que nul n'en tient compte.
Ce que l'on voit par le comte Guillaume,
Lequel seruant le roi & son royaume,
S'estoit fait riche, crain& & fort estimé;
Mais maintenant fuitif, pouure & blasmé,
Peult bien penfer dont son honneur venoit
Qui riche, heureux, & crain& le maintenoit.

NOUVELLE DIX-HUICTIESME.

Brantôme, dans ses *Dames gallantes*, Discours I, raconte une histoire à peu près semblable.

1—243. — *S'il estoit de ceulx qu'un chapitre nomme de frigidis & maleficiatis.* — C'est le ch. xv du liv. IV des *Décrites* du pape Boniface VIII. Il s'agit ici des peines prononcées par plusieurs conciles & reproduites dans les *Capitulaires* contre ceux qui essayaient de *nouer l'aiguillette* des nouveaux mariés soit par des sorts, soit par des conjurations magiques. Rabelais parle aussi de ç& chapitre. Cham

passe pour l'inventeur du nouement de l'aiguillette qui rend impuissant soit l'homme, soit la femme. Platon en parle dans les *Lois*. Au xvii^e siècle, ce maléfice était très fréquent, si bien que le cardinal du Perron fit insérer, dans le *Rituel d'Évreux*, des prières contre l'aiguillette nouée. Nous croyons curieux de donner, comme spécimen des bêtises humaines, la formule du nouement de l'aiguillette que l'on trouve au chapitre premier des *Admirables Secrets du petit Albert* : « Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué ; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier & qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge avec un lacet de fil blanc & le pauvre homme sera impuissant aussitôt. » L'on trouve, du reste, plus de cinquante manières de nouer l'aiguillette, toutes dans le goût de celle-là. Ovide & Virgile indiquent des procédés qui ressemblent assez à l'envoûtement. On prévient ce maléfice soit en portant une bague dont le chaton est formé par l'œil droit d'une belette, soit en mettant du sel dans sa poche ou des sous marqués dans ses souliers lorsqu'on sort du lit, soit, selon Plin^e, en frottant de graisse de loup le seuil & les poteaux de la porte qui ferme la chambre à coucher. Le *Petit Albert* conseille de manger un pivert rôti avec du sel bénit, ou de respirer la fumée de la dent d'un mort jetée dans un réchaud. Il existe encore dans les villages des gens qui croient à ces formules. Pauvres hères que l'imagination frappée rend impuissants & qui crient au sortilège.

APPENDICE.

Cette Nouvelle figure à la place de la XI^e dans toutes les éditions, depuis celle de 1559.

1—249. — *Saint Martin le Beau*. — Saint-Martin-le-

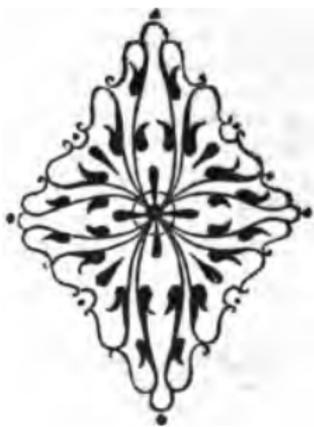
Beau est dans l'arrondissement de Tours, à 8 kilomètres d'Amboise.*

2—249. — *Jeudy absolut.* — Le jeudi saint.

3—251. — *Des échinées.* — D'après M. Paul Lacroix, on estimait beaucoup en cuisine les échinées aux pois. C'étaient des languettes de chair & de lard découpées sur le dos d'un porc frais.

4—252. — *Avoient tels predicateurs en plus grande reuerence que ceux qui les prechoient purement & simplement le saint Euangile.* — Les prédicateurs catholiques de l'époque pimentaient leurs sermons de plaisanteries ordurières, & mêlaient les saints & les filles de joie pour s'assurer l'attention de leur auditoire. Ceux qui prêchaient pour la réforme étaient d'une grande sévérité de parole & d'une grande chasteté d'expression.







TABLE

LA REINE DE NAVARRE. 1

L'HEPTAMÉRON DES NOUVELLES.

PROLOGVE 1

PREMIERE IOVRNÉE.

En la premiere iournée est vn recueil des mauuais tours que les femmes ont faitz aus hommes & les hommes aus femmes 20

NOUVELLE PREMIERE.

La femme d'un procureur, après auoir esté fort sollicitée de l'Euesque de Sees, le print pour son profit; & non plus contente de luy que de son mary, trouua façon d'auoir pour son plaisir le filz du lieutenant general d'Alençon, qu'elle feit quelque tems après miserablement massacrer par son mary, lequel depuis (non obstant qu'il eut obtenu remission de ce meurtre) fut enuoyé aus galeres avec vn inuocateur nommé Galery; & le tout par la meschancetè de sa femme 21

NOUVELLE DEUXIESME.

Vne muletierre d'Amboyse ayma mieus cruellement mourir de la main de son valet que de consentir à sa meschante volonté 34

NOUVELLE TROISIESME.

La Royne de Naples ioua la vengeance du tort que luy tenoit le roy Alphonse, son mary, avec vn gentil homme du quel il entretenoit la femme; & dura cette amitié toute leur vie, sans que iamais le Roy en eut aucun soupçon. 40

NOUVELLE QUATRIESME.

Vn ieune gentil homme, voyant vne dame de la meilleure maison de Flandres, soeur de son maistre, vesue de son premier & second mary, & femme fort delibérée, voulut sonder si les propos d'une honnestè amitié luy desplairoient; mais ayant

le my nuyß mettre sa vengeance à execution, qui fut cause que la dame, après auoir entendue de luy l'inuention qu'il auoit trouuée pour la gaingner, luy promit se departir de l'amytie de ceus de sa nation & s'arreter à luy. 188

NOUVELLE QVINZIESME.

Par la faueur du Roy François vn simple gentil homme de sa court espousa vne femme fort riche de laquelle toutesfois tant pour sa grande ieunesse que pour ce qu'il auoit son cueur ailleurs il taint si peu de conte qu'elle, mene de deuit & vaincue de desespoir, après auoir cerché tous moyens de luy complaire, auisa de se reconforter autre part des ennuys qu'elle enduroit auec son mary. 200

NOUVELLE SEIZIESME.

Vne dame de Milan veuue d'un comte Italian, delibérée de ne se remarier ny aymer iamais, fut troys ans durant si viuement pourchassée d'un gentil homme François qu'après plusieurs preuues de la persueurance de son amour luy accorda ce qu'il auoit tant désiré, & se iurerent l'un à l'autre perpetuelle amytie 222

NOUVELLE DIX-SEPTIESME.

Le Roy François requis de chacer hors son royaume le comte Guillaume disoit auoir pris argent pour le faire mourir, sans faire semblant qu'il eut soupçon de son entreprinse, luy ioua vn tour si subtil que luy mesme se chaça prenant congé du Roy. 231

NOUVELLE DIX-HVICTIESME.

Vn ieune gentil homme escolier espris de l'amour d'une bien belle dame, pour paruenir à ses attaintes vintuit l'amour & soy mesme, combien que maintes tentations se presentassent suffisantes pour luy faire rompre sa promesse. Et furent toutes ses peines tornées en contentement & recompense telle que meritoit sa ferme, patiente & parfaite amytie. 237

APPENDICE.

NOUVELLE ONZIESME.

Propos facétieux d'un cordelier en ses sermons. 249

NOTES ET VARIANTES. 255

Paris. — Typ. CH. UNSINGER, rue du Bac, 83.





3 2044 018 797 258

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

~~JAN 22 1971~~

~~FEB 26 1971~~

~~COPIES 11~~

~~FEB 2 1973 H~~

~~40 1973 H~~

JAN 29 1973 H

1817701

CANCELLED

276029

NOV 2 1972

10 1973 H

WHRENER
SERIAL 1081998
BOOKS
CANCELLED





